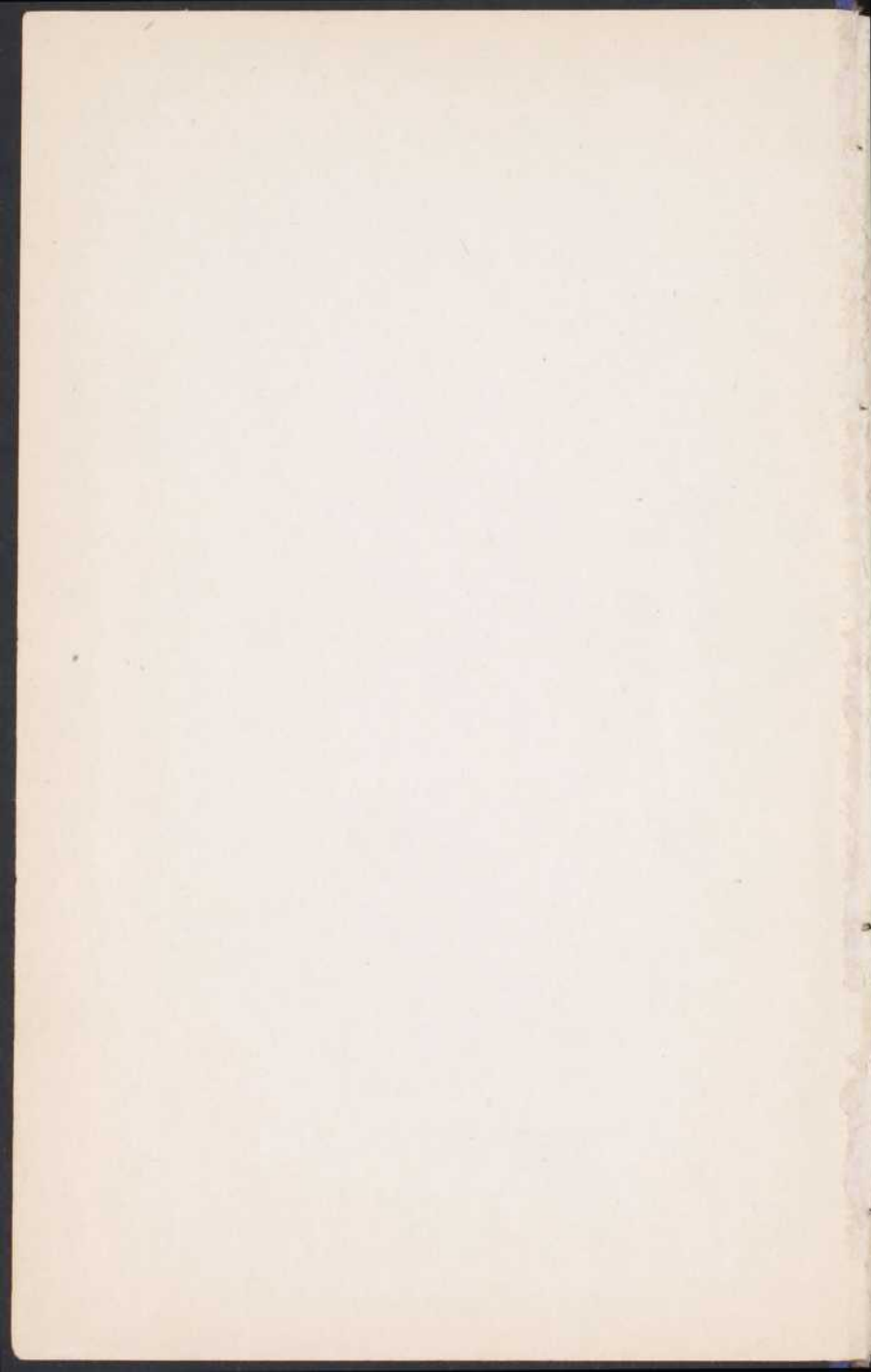


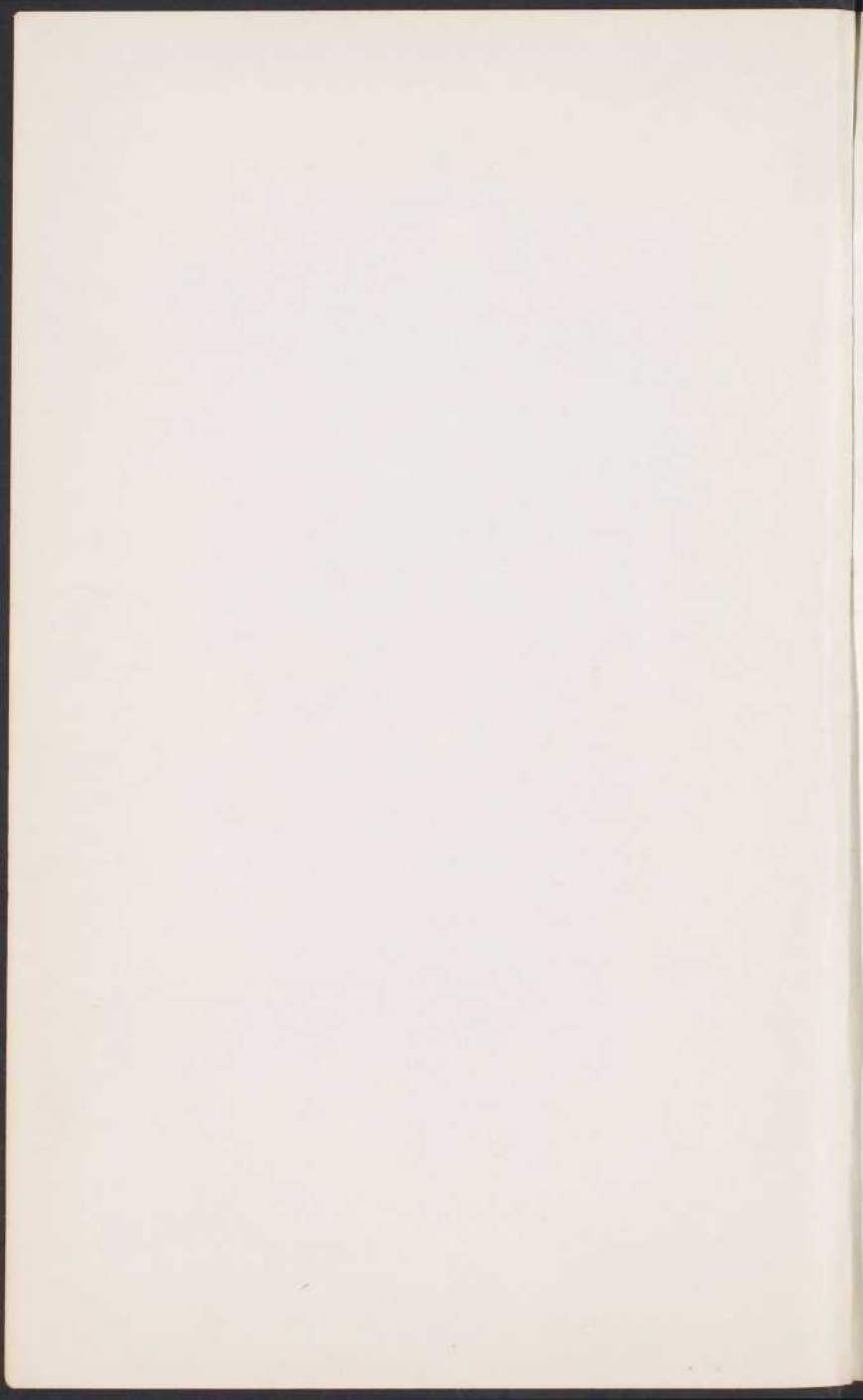
BIBLIOTHEQUE  
SAINT-SULPICE MONTRÉAL



80  
 $\frac{\pi}{13}$



Duclane 2/3/44 1.13



LA VIE HUMORISTIQUE  
D'HECTOR BERTHELOT

DU MÊME AUTEUR.

---

LA VIE ET LE RÊVE, recueil de pensées paru en 1915. Edition épuisée.

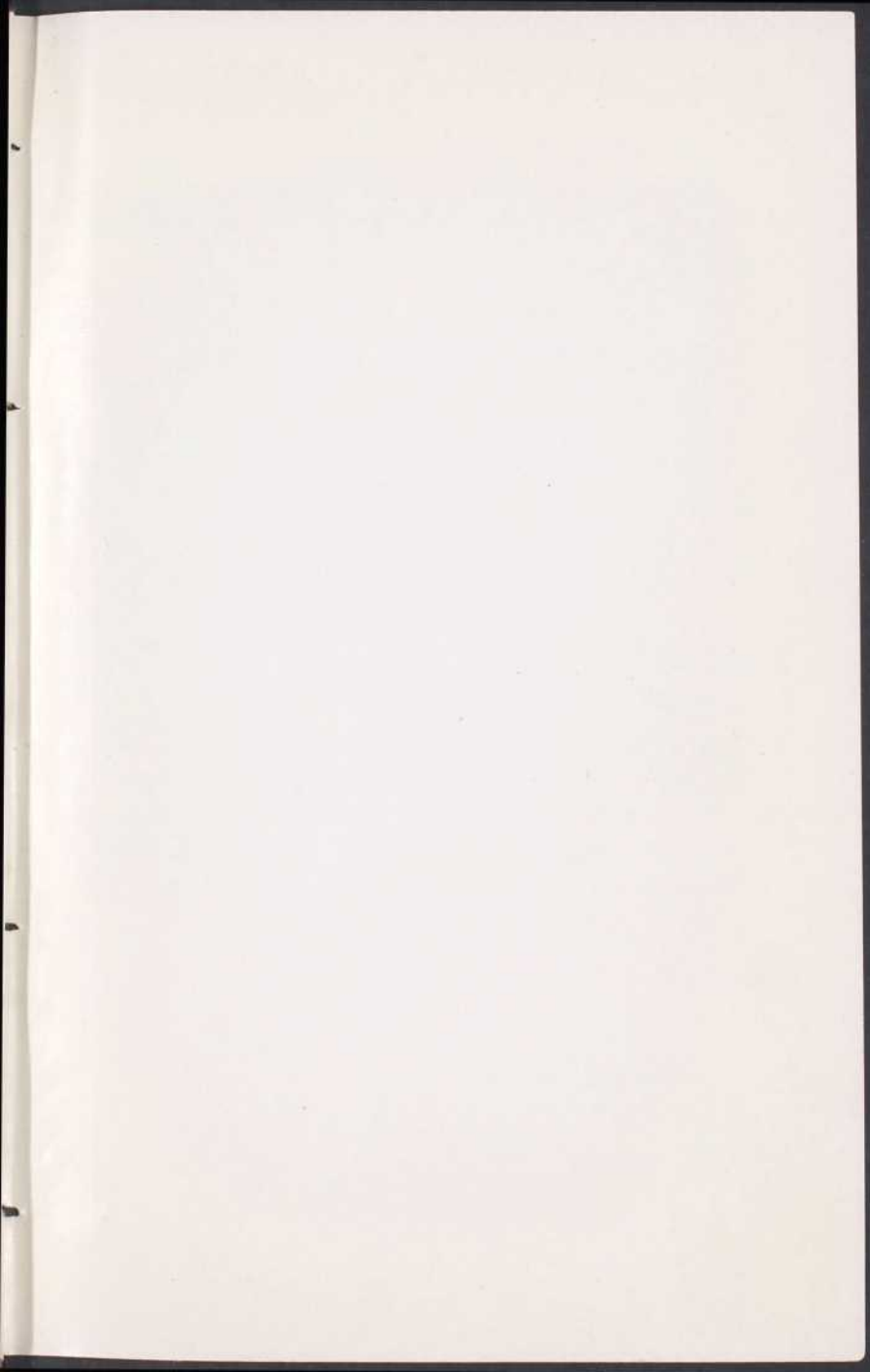
DE TOUT UN PEU, essai, paru en 1923.

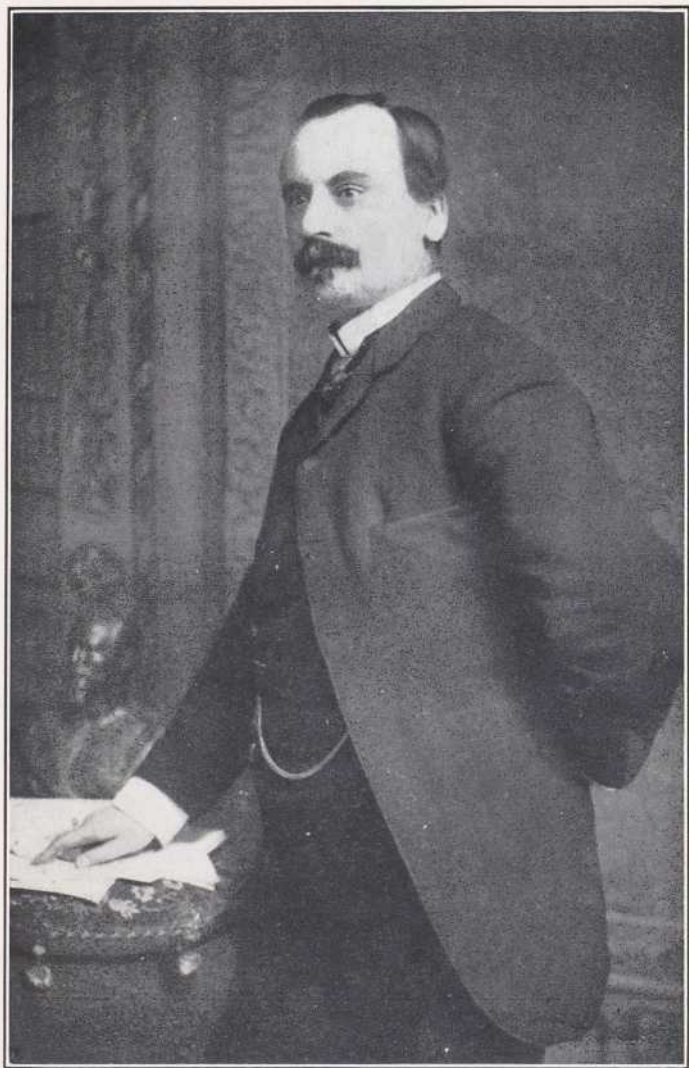
LA FEMME ET LA CIVILISATION, étude historique, parue en 1927.

LES SALONS FRANÇAIS, histoire des salons français depuis Madame de Rambouillet jusqu'à Madame Juliette Adam, qui vit encore, parue en 1930, pour laquelle l'auteur a reçu une lettre de félicitations de *La Revue des Deux Mondes*.

---

Tous droits réservés.





Hector Berthelot, peu de temps avant sa mort.

**HENRIETTE TASSÉ**

**LA VIE HUMORISTIQUE  
D'HECTOR BERTHELOT**

Préface de  
M. Victor Morin

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE



**ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE  
MONTRÉAL 1934.**

À MON FILS

et

Aux neveux et nièces de Hector Berthelot.

H. L. T.

BIBLIOTHÈQUE  
D'ARTS ET MÉTIERS

PS  
8453  
E 4675  
T3  
E

B. Q. R.  
NO. 1710

## PRÉFACE

---

Réjouis-toi, Charles Thibault, tu es vengé!

Toi qui traînas à travers la vie, comme un boulet maudit, la caricature de tes pieds outrageusement exagérés; toi dont la carrière prometteuse s'est effritée sous les sarcasmes sans cesse renaissants de "l'infâme" Berthelot; frémis d'aise à ton tour, car c'est un notaire, oui, un morne et prosaïque notaire, qui présente aux générations futures la biographie du prince des humoristes canadiens!

Mais après tout, c'est peut-être dans la note, car Madame Tassé nous rappelle que son héros ne dédaignait pas le paradoxe. Je soupçonne toutefois qu'en s'adressant à moi pour écrire la préface de son livre, elle songeait moins au tabellion qu'au membre insigne de la R.-Q.-D., noble institution qui aurait compté Berthelot au nombre de ses piliers, s'il eût vécu de nos jours.

Quoi qu'il en soit, je suis heureux de piloter "Hector Berthelot, humoriste et caricaturiste" vers la postérité.

Pour ceux de ma génération, ces pages évoqueront la figure, apparemment impassible, mais combien spirituelle au moment de lancer une fine répartie, que nous voyions passer dans la rue Saint-Jacques, tantôt avec l'élite intellectuelle ou politique de notre ville, tantôt en compagnie d'affreux bohèmes, surtout à l'heure de l'apéritif.

Pour ceux de la génération nouvelle, il incarnera l'image composite d'un Rabelais, d'un Courte-line et d'un Mark Twain réunis dans une trinité canadienne avec l'épigraphe de son journal humoristique: "Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai, sans blague".

Ah! cette heure de l'apéritif il y a quarante ans! Quelle exquise tradition du "bon vieux temps" qui s'en est allée rejoindre, au grenier des oubliettes, les serments d'amour éternel et les lunes d'antan!

On n'a même plus le droit de vivre aujourd'hui; à peine la Cour est-elle ajournée, ou le paragraphe apposé sur la copie du jour, que chacun galope au restaurant d'en face pour y avaler un sandwich, entre deux coups d'oeil furtifs sur le tableau noir des valeurs de bourse, sans même accompagner ce mets indigeste d'un innocent verre de bière, car cela n'est plus admis au code des bonnes manières.

Et pourtant nos devanciers savaient, autrement que nous, mettre à profit ce qu'il y a de bon dans la vie!

Alphonse Geoffrion, par exemple, savait qu'en entrant au Grand-Vatel à midi moins cinq, il y trouverait Raymond Préfontaine au comptoir, en train de préparer son whisky-vermouth, et que bientôt arriveraient Mercier, Beaugrand, Fréchette, Lusignan, Sauvalle, et même ce mécréant de Chapeau traînant à sa remorque Arthur Dansereau, Blumhart ou Cornellier avec une demi-douzaine

de journalistes, au-dessus desquels émergerait le haut-de-forme évasé de Berthelot.

Du Grand-Vatel, on passait chez Victor Ollivon, puis au café aristocratique de Madame Duperrouzel ou à la gargote plutôt démocratique de Pierre Cizol "Au pied de cochon", pour finir la randonnée chez Rickett, rue Saint-Vincent, avec une bonne tranche de rosbif, dans la pénombre enfumée d'une taverne franchement anglaise.

Mais c'est lorsqu'on avait de la grande visite: Faucher de Saint-Maurice ou Arthur Buies, de Québec, Benjamin Sulte ou Alfred Decelles, d'Ottawa, ou, privilège exceptionnel, un cousin frais arrivé des boulevards de Paris, que la joie de vivre atteignait son apogée.

Alphonse Allais tomba un jour au milieu de la bande, et c'est à la suite de ce contact avec les canadiens qu'il enseignait à son ami, le capitaine Cap, l'art de préparer un "vrai bon" cocktail en réclamant du gin distillé à Plymouth, un citron mûri sous le soleil de Madagascar, du vermouth composé d'herbes recueillies sur les Alpes et infusées à Turin, du sucre raffiné aux Barbades et de la glace récoltée en février sur la rivière Chibouette, près de Saint-Hugues.

De son côté, Berthelot nous a légué, dans son testament, la formule outre-tombe de cette tradition rabelaisienne en affectant une somme de dix dollars destinée à "rafraîchir" chez Lumkin, gargotier du chemin de la Côte des Neiges, les copains fidèles qui le conduiraient à sa dernière demeure.

Les créations humoristiques du Canard, du Violon, du Grognard et du Vrai Canard ont déridé bien des fronts moroses; grâce à la verve de leur auteur, elles ont même survécu à l'oubli des événements du jour. Tous les hommes publics de l'époque y ont passé sans merci, mais le personnage de "Ladébauche", inventé par le créateur de ces journaux, restera comme prototype inimitable du canadien madré qui commente à sa manière, avec une sûreté d'observation et de jugement que rien n'égale, les événements politiques et sociaux de la vie courante.

L'origine en remonte à 1878, alors que Ladébauche allait potiner chez sa voisine Victoire, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, qui le recevait sans cérémonie dans sa cuisine décorée de chromos représentant le Saint-Père, Laurier, Mercier, Michel Campeau\* et autres personnages de marque; Ladébauche exprimait ses opinions tout en fumant une bonne pipe de tabac canadien, pendant que la "bourgeoise", ayant accroché sa couronne au poteau d'une chaise, lui donnait la réplique, sans négliger la cuisson de ses "beignes" et de ses "guertons".

D'autres citoyens en vue, qu'une mauvaise étoile avait mis sur le chemin de l'impitoyable humoriste, ont également inspiré sa verve. Le "grand-vicaire" Trudel, propriétaire et rédacteur de l'Etendard; le magistrat Bourgoïn dont le cou dégagé s'allongeait partiellement dans un numéro du

NOTE: \* Organisateur d'élections du faubourg Québec.

Canard avec mention "la suite au prochain numéro"; l'évolution de l'économiste Dom. Boudrias qui se muait en sucrier; les phrases grandiloquentes des orateurs du club Galipault; toutes ces charges, toutes les caricatures qui les mettaient en relief vivront longtemps dans la mémoire de ceux qui ont parcouru l'un ou l'autre des journaux comiques (en dehors des grands quotidiens) de l'époque.

Au premier rang des ces têtes-de-turc vient assurément Charles Thibault, avocat et politicien de talent, dont la réputation ne passera à la postérité qu'avec le ridicule des pieds hyperboliques dont l'implacable Berthelot l'avait gratifié. Si un client, ou surtout une cliente, pénétrait dans son bureau (et souvent on prenait un prétexte quelconque pour y entrer), son premier regard se dirigeait vers les extrémités pédestres plutôt que vers la figure de cet homme de loi, si bien qu'il en était agacé à la fin des fins!

Et pourtant, l'origine de cette rosserie était loin de justifier une telle persécution. Les pieds de Thibault n'avaient rien d'anormal, mais au retour d'une assemblée politique où il avait passablement malmené ses adversaires, la neige fondante avait détrem pé ses chaussures, et, rendu près du poêle ronflant de l'unique hôtellerie où "rouges" et "bleus" se retiraient, il s'était déchaussé pour sécher plus rapidement ses "godillots". Malheureusement pour lui, Berthelot était là et lui reprocha "d'empoisonner" l'assistance; Thibault qui n'avait pas la langue dans sa poche, répliqua, mais son ad-

versaire avait l'avantage d'être éditeur du Canard et de posséder un crayon mordant, aussi l'incident prit-il les proportions que l'on sait.

Un autre politicien qui ne dort pas toujours sur un lit de roses fut le député Goyette avec qui Berthelot avait eu des démêlés. Donnant, dans son journal, le compte-rendu de la séance judiciaire au cours de laquelle Goyette avait rendu témoignage, le terrible rapporteur prétendit que le témoin suivant fut une jeune paysanne du même comté à qui l'avocat de la partie adverse demanda quelle était la réputation de "véracité" du témoin qu'elle venait d'entendre. Toute rougissante et baissant les yeux, la jeune femme avoua :

— "Par chez nous, il passe pour ça!"

De fait, la politique a toujours été la grande pourvoyeuse des journaux comiques, et souvent les coups de bec du Canard ont écorché même ses amis. Témoin, cette invention du merveilleux remède de la "Boodline", exploité sur une grande échelle par notre inimitable humoriste.

Boodline dérive du mot anglais "boodle" qui se traduit par "concession", et Berthelot publia de nombreux certificats d'hommes publics atteints d'une "dégénérescence graisseuse de la bourse", mais qui, après essai d'une bouteille, se trouvaient déjà propriétaires d'une maison de campagne, et, par suite d'un usage persistant, attestaient avoir amassé une jolie fortune. La publication de ces certificats était accompagnée d'un nombre infini

de petites vignettes représentant des pianos, des équipages et des maisons à vendre ou à louer.

Quels bons moments de rigolade ont dû passer ensemble les privilégiés du "ten o'clock gin" dominical où se cuisinait le prochain numéro du journal de Berthelot, sous la direction du Maître, chacun payant son écot d'une nouvelle ou d'un bon mot que l'assemblée assaisonnait ensuite à point!

Le bouquiniste Breton me racontait un jour qu'ayant entrepris la publication d'un almanach contenant les pronostics usuels sur la température de l'année, il avait fait appel à quelques amis pour une collaboration de ce genre. On venait de décider de la pluie pour un certain dimanche de juillet, lorsque l'un des oracles s'écria:

— "Jamais de la vie! C'est l'anniversaire de ma femme, et elle "étrenne" toujours une robe ou un chapeau dont je lui fais cadeau à cette occasion. Si vous persistez à lui gâter sa robe neuve, arrangez-vous comme vous voudrez; moi, je m'en vais!"

Un argument de cette force est sans réplique, d'autant plus que l'on comptait absolument sur l'insurgé pour prédire les éclipses et les quartiers de la lune. On inscrivit donc "soleil radieux", et Breton ajoutait en riant qu'il avait reçu les compliments les plus flatteurs sur l'exactitude de son almanach.

Lors de la célébration du centenaire du séminai-

re de Saint-Hyacinthe, en 1911, j'ai rappelé qu'à l'époque où Berthelot suivait les cours de cette institution, c'est aux pieds du jeune prêtre Edouard-Charles Fabre qu'il allait chercher l'absolution de ses forfaits d'écolier, en obéissance au règlement qui imposait aux élèves l'obligation de se confesser au moins une fois par mois. Sortis du collège, le confesseur et le pénitent s'étaient passablement perdus de vue, mais lorsque le jeune prêtre d'autrefois fut appelé au trône épiscopal de Montréal, Berthelot ne manqua pas d'aller lui présenter ses hommages en compagnie des citoyens notables de cette ville. Au cours de cette visite, le bon évêque rappela à son ancien néophyte les relations qui les avaient unis au tribunal de la pénitence:

—Et aujourd'hui, ajoutait-il avec un sourire malicieux, quel est ton directeur de conscience?

—Mais, je n'ai pas changé, répondit Berthelot sans se déconcerter; c'est encore vous, Monseigneur!

Madame Tassé a recueilli pieusement tout ce qu'elle a pu trouver, par tradition orale dans sa famille et par documentation du dehors, sur son oncle maternel. Nous lui devons une très grande reconnaissance d'avoir ainsi fixé, dans des pages qui vivront, la mémoire et les traits de celui qui a tracé la véritable voie de l'humour en notre pays; mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter que la mine des souvenirs personnels, des créations

*géniales que Berthelot devait tenir en réserve dans ses cartons, ne lui ait pas été plus accessible.*

*S'ils sont perdus pour toujours, réjouissons-nous, au moins, qu'une partie nous en soit conservée par le volume de Madame Tassé qui fera passer une heure agréable à ceux qui croient encore à la souveraineté de l'éclat de rire dans la tragi-comédie de la vie.*

VICTOR MORIN,  
*de l'Académie Canadienne.*

*Montréal, 27 novembre 1933.*

## AVANT-PROPOS

Ce n'est qu'à ma sortie du couvent, à quinze ans et jusqu'à vingt ans, époque de mon mariage, que j'ai pu apprécier un peu Hector Berthelot. Il venait tous les dimanches dîner chez sa soeur, ma mère, Mme Charles Lionais. Il nous apportait les fusées étincelantes de son esprit.

Trop jeune pour analyser et comprendre un homme comme mon oncle, je me contentais de l'admirer. Tout de même, j'ai gardé un souvenir inefaçable de cette figure si originale.

Malheureusement ses papiers légués à son frère, Louis Berthelot, furent détruits après sa mort. C'est une perte irréparable. C'est peut-être dans ses notes, ses lettres, ses souvenirs, que j'aurais pu trouver le véritable Berthelot, l'homme intime, inconnu du public.

J'ai demandé des renseignements à M. Albert Pigeon, avec qui Berthelot s'associa en 1893 pour la publication de son journal humoristique, le Canard. Il ne m'apprit rien de plus que ce que j'avais glané ici et là en questionnant ceux qui l'ont connu, et m'a dit qu'il n'avait aucun papier venant de Berthelot.

M. J.-E. Reneault, le propriétaire actuel du journal fondé par Berthelot, a eu l'amabilité de me prêter la collection du Canard, depuis le premier numéro jusqu'à la mort de Berthelot.

M. Emilien Daoust me donna des détails intéressants ainsi que M. Henri Leclaire qui imprima le premier Canard.

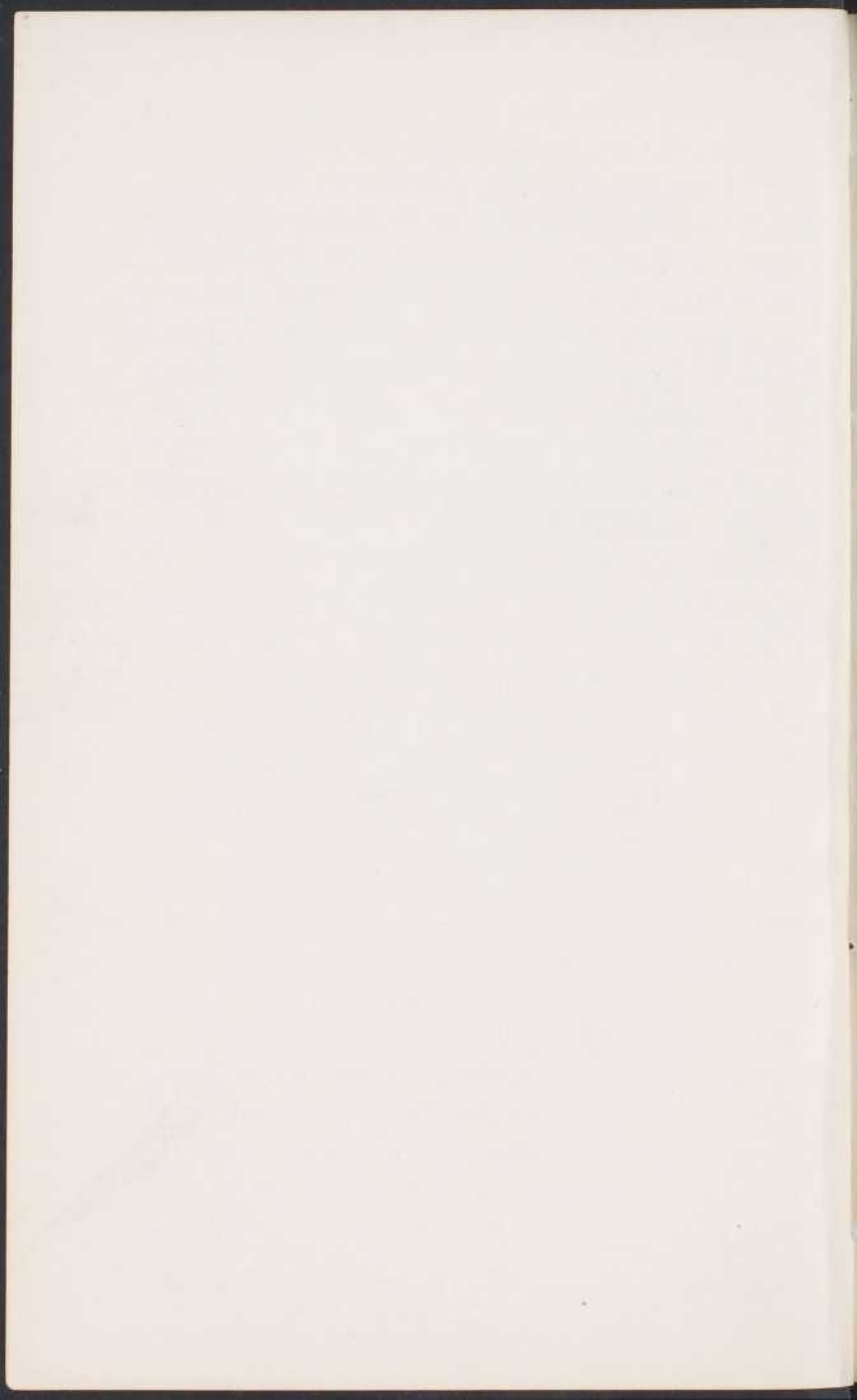
Je demandai à mon oncle, Alfred Lionais, peu de

temps avant sa mort, de faire appel à ses souvenirs. Comme tous les vieillards, qui ont un esprit cultivé et qui sont d'agréables causeurs, il savait une foule d'anecdotes sur les personnalités typiques du Montréal fin-de-siècle. Journaliste lui-même, ayant fondé des journaux de commerce, Tissus et Nouveautés, Liqueurs et Tabacs et acheté le Prix Courant, (journal fondé par M. Jules Helbronner et M. J. Monnier, tous deux Français et journalistes) il avait bien connu l'ineffable Hector Berthelot, qui personnifiait pour une large part le journalisme d'antan.

Je remercie l'honorable Rodolphe Lemieux, le juge Gonzalve Desaulniers, M. E-Z. Massicotte, archiviste du district de Montréal, M. Aegidius Fauteux, M. A-T. Lépine, ancien député au fédéral et ex-rédacteur du Bulletin, et le seul des amis de Berthelot qui lui survit, pour les renseignements qu'ils m'ont donnés. Coïncidence, ils furent tous des journalistes.

Si par le choix que j'ai fait, dans l'oeuvre humoristique de Berthelot et parmi ses caricatures, j'ai pu évoquer, après trente-neuf ans, l'ombre du plus grand humoriste que le Canada français ait produit, je serai amplement récompensée pour ce travail qui a exigé des années de recherches, les journaux humoristiques de Berthelot couvrant une période de dix-huit ans. J'ai dû aussi consulter tous ceux qui ont connu mon oncle maternel et les filières des grands quotidiens de son temps.

HENRIETTE LIONAIS-TASSÉ.





## INTRODUCTION

### PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT ET DE L'HUMOUR.

---

**P**UISQUE le rire est le signe de la vitalité d'une nation comme de celle d'un individu, avant de vous entretenir d'Hector Berthelot, écrivain humoristique et caricaturiste, je ne saurais mieux faire que de commencer par une dissertation sur la philosophie de l'esprit et de l'humour.

Le mot anglais "wit" est précis et ne donne lieu à aucune équivoque, tandis que le mot français "esprit" veut aussi dire faculté intellectuelle.

Quelle différence existe-t-il entre l'esprit et l'humour? L'humour représente une scène vraie, mais comique, tandis que l'esprit exagère un défaut ou une qualité.

Socrate fut le fondateur de l'Ecole grecque de l'humour comme de celle de la philosophie. Nous trouvons beaucoup de reparties dans les écrits

d'Eschine, de Diogène, d'Aristippe et de Platon.

La satire est une arme puissante. Les Latins ont revendiqué l'invention de la satire. Les satires de Juvénal changèrent les coutumes de Rome. Swift, un des meilleurs représentants de l'humour anglais, changea l'aspect politique de l'Angleterre par ses *Tales of a Tub*. Cervantès brisa la coutume des chevaliers errants avec *Don Quichotte*, et Nasby, avec ses lettres de mots croisés, fit plus pour l'Union durant la guerre civile américaine qu'une brigade de soldats. En France, de Rabelais à Courteline, la littérature est abondamment pourvue de satire. Que de préjugés ont été détruits par l'esprit de Montaigne, de Voltaire, de Paul-Louis Courier, d'Alphonse Karr et de bien d'autres.

Le paradoxe est une proposition contraire à l'opinion commune. C'est un paradoxe que cette définition de la fourrure d'Aurélien Scholl: "Une peau qui change de bête." Elle ne gagne pas toujours au changement . . .

Jean-Jacques Rousseau, Henri Heine, Proudhon, Carlyle, Rémy de Gourmont, Anatole France, Alphonse Allais, Bernard Shaw, sont des esprits paradoxaux.

Le tempérament anglo-saxon s'adapte bien à l'humour, une autre forme du sarcasme, moins mordante que la satire.

Le sarcasme est italien, l'ironie est française.

Dickens fut le roi des humoristes anglais, Swift, Addison, Sterne, Goldsmith, Lamb, Thackeray,

Bill Nye, Artemus Ward, Irving Wendell Holmes, James Russell Lowell, Bret Harte, Mark Twain, Rathe, Zangwill, sir James Barrie, J-K. Jerome, G-K. Chesterton, Seymour Hicks, Anstey, Wodehouse, Ring Lardner, Stephen Leacock, Henri Monnier, Georges Courteline, Alphonse Allais, Tristan Bernard, Rivarol, Clément Vautel, Cami, ainsi qu'Arthur Buies sont des écrivains humoristiques.

L'écrivain humoristique est le défenseur et surtout le vengeur de l'équilibre mental et moral. Le rire mesure et note aux yeux du public la distance entre le point atteint et l'équilibre qu'il faut garder, même dans la vertu, dans le bien quel qu'il soit.

“Le rire, dit Bergson, est véritablement une espèce de brimade sociale.” (1)

Le rire fait sentir aux autres hommes le déplacé, l'inopportun, le déséquilibré, bref l'inconvenant, le démesuré; mais n'allons pas rire jusqu'au point où la faculté de compatir et de plaindre pourrait s'amoindrir. Il peut y avoir excès de la part des esprits comiques, il y en a bien du côté des prédicateurs sérieux.

“Si le rire d'Aristophane, de Plaute, de Lucien, de Rabelais, de Cervantès, de Molière, de Voltaire et d'autres eut manqué au monde, l'aveuglement de

---

(1) *Revue Philosophique*, janvier-février 1931.

l'homme sur lui-même, la fatuité humaine seraient montés bien plus haut."<sup>(2)</sup>

Le rire de Berthelot eut manqué au Montréal fin-de-siècle. Il a manié tour à tour la satire, le sarcasme, le paradoxe et l'humour. Il saisissait immédiatement le ridicule d'une situation, d'une chose, d'un mot. Les contrastes et les rapports des choses le frappaient vivement.

On s'étonne parfois que l'humour et la sensibilité aillent ensemble, mais c'est le contraire qui serait étonnant. C'est aimer les hommes que de vouloir les corriger de leurs défauts, de leurs travers.

"L'essence de l'humour est la sensibilité, mais c'est le sport de la sensibilité"<sup>(3)</sup>

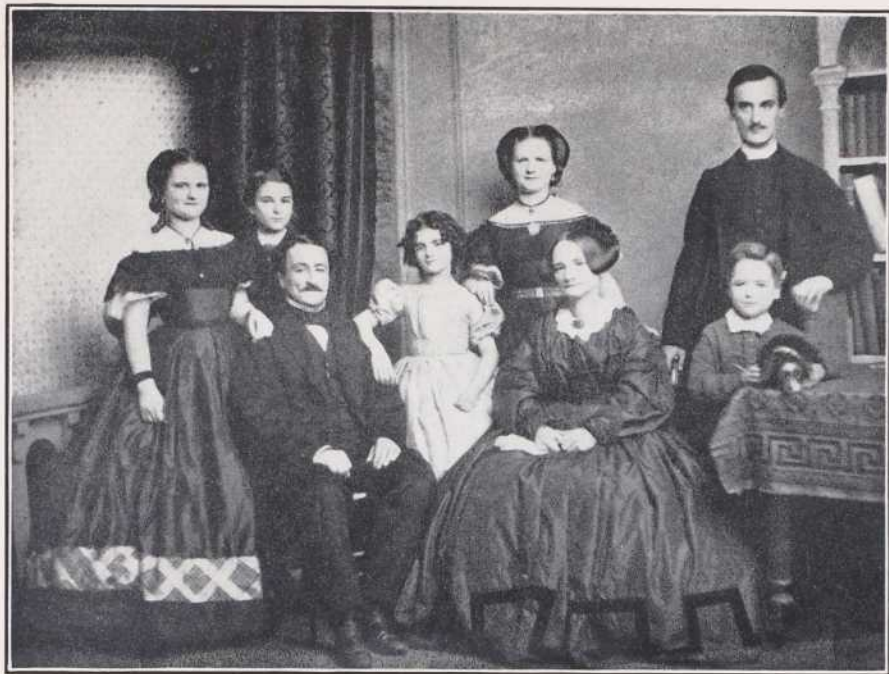
Il nous semble que la meilleure philosophie est celle qui ne s'étonne de rien, qui prend la vie telle qu'elle est, qui observe les hommes et les choses avec une ironie indulgente et se contente d'en rire plutôt que d'en pleurer. Un sourire peut masquer une larme. Telle fut la philosophie de Berthelot: tout fut pour lui une occasion de rire.

---

(2) P. Lacombe. "Du comique et du spirituel." *Revue de Métaphysique et de Morale*. Année 1897.

(3) Carlyle. *Frédéric the Great*.





Cette photo représente le père et la mère d'Hector Berthelot, ses frères, et soeurs. On aperçoit le héros de ce livre au fond à droite. Il devait avoir près de vingt-cinq ans, à cette époque. Les robes sont du style du second Empire.



## PREMIÈRE PARTIE :

### L'HOMME

#### CHAPITRE I

#### HECTOR BERTHELOT, SES ANCÊTRES, SES ALLIÉS.

---

**P**OUR bien comprendre un homme il faut connaître ses ancêtres. Nous sommes le résultat d'une longue lignée, chargée des qualités et des défauts de chacun. Quelle lourde responsabilité propre à nous faire réfléchir de songer que nos moindres actions, nos pensées ont une répercussion pour nos descendants.

Le fameux chimiste Berthelot, l'ami de Renan, disait à une cousine par alliance, Mme Chateauguay de Salaberry,<sup>(1)</sup> lorsqu'elle alla lui rendre visite à Paris, que les Berthelot du Canada étaient de la même souche que la sienne. Voilà une noblesse qui vaut tous les blasons.

---

(1) Mme de Salaberry avait épousé, en premières noces le Dr Elzéar Berthelot, fils du juge J-A. Berthelot.

Charles Berthelot, le premier de cette famille qui vint en Nouvelle-France, arriva à Québec en 1726. Il était le fils de Claude-Denis Berthelot, négociant de la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, et de Marguerite de Saint-Saulieu.

Son père, marchand à l'aise, l'avait confié à un de ses amis, M. Vaillant, marchand de Paris, qui se rendait à Québec pour ses affaires "afin de lui faire voir le pays et l'instruire du commerce."

Comme il n'était pas majeur, après bien des difficultés il épousa Thérèse Roussel, fille du chirurgien Timothée Roussel et de Catherine Fournier. Il ne tarda pas à devenir un des principaux marchands de Québec.

Le 3 octobre 1748, Charles Berthelot achetait, des héritiers de feu Louis Rouer d'Artigny, une pièce de terrain nommée vulgairement la *Grande Prairie* et paya son acquisition \$5200.<sup>(2)</sup> C'est pourquoi son fils aîné, l'honorable Michel-Amable, avait ajouté d'Artigny au nom des Berthelot.

M. Pierre-Georges Roy dit que l'hon. Michel-Amable d'Artigny<sup>(3)</sup> ne fut que juge temporaire

(2) Pierre-Georges Roy. *Bulletin des Recherches historiques*. Année 1931, page 15.

(3) Le marché Berthelot et les rues Sainte-Geneviève, Saint-Michel et Saint-Amable, à Québec, portent les noms qui leur furent donnés par Charles-Amable Berthelot lorsqu'il fit la division du grand terrain qu'il possédait en dehors de la porte Saint-Jean, vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle.

Le père d'Hector Berthelot avait surnommé sa résidence d'été, à l'île d'Orléans, Villa d'Artigny. Cette maison existe encore et me rappelle des moments délicieux de mon enfance.

ou intérimaire, mais qu'il ne mérite pas moins de figurer dans les galeries des juges de la province de Québec.<sup>(4)</sup>

Il naquit à Québec en 1738, fut reçu avocat en 1771 et obtint sa commission de notaire en 1773. Les deux professions s'exerçaient alors simultanément.

Il fut élu par acclamation député dans le comté de Québec. Il fut ensuite député de Kent de 1798 à 1800.

Il a laissé quelques notes sur l'invasion de 1775, qu'il avait contribué à repousser les armes à la main.

La *Gazette de Québec* du 18 mai 1815, lors de sa mort dit:

"Ce respectable monsieur, dans les diverses situations publiques où il s'est trouvé, n'a jamais cessé d'employer ses talents et son influence à promouvoir le bien général de cette province et celui des individus qui ont eu recours à lui et cela avec un zèle et un désintéressement dont on voit peu d'exemples."

Son fils, Joseph-Amable Berthelot, le fameux bibliographe et collectionneur, notaire à Saint-Eustache, a complété les notes de son père, d'après les témoins oculaires et à l'aide de documents publics et particuliers. Il possédait l'une des plus riches bibliothèques canadiennes-françai-

---

(4) *Les Juges de la Province de Québec*, 1933, page 51.

ses. Il fut membre du Parlement pour le comté de Kamouraska. Il fut arrêté en 1837.

M. Charles Coursol, de Montréal, mêlé dans sa jeunesse aux hommes de 37, et mort en 1888, a dit à M. A-D. Decelles<sup>(5)</sup> que M. Berthelot, de Saint-Eustache, se livrait parfois avec succès à la caricature mais que ses dessins, qui prenaient à partie les autorités, ne sortaient pas des mains de ses amis et n'étaient jamais publiés.

Joseph-Amable Berthelot est le père du juge Joseph-Amable Berthelot, qui fut l'associé de Louis-Hippolyte Lafontaine lequel avait épousé Adèle Berthelot d'Artigny.

Louis de Gonzague Berthelot, fils de Charles Berthelot, frère de Michel-Amable Berthelot, épousa en 1805, Marie-Angèle Cureux de Saint-Germain. Un de leurs enfants, Louis-Flavien Berthelot, épousa à Québec, en 1839, Jane Mason, fille de William Mason, originaire d'Ecosse, et Emilie Turgeon, soeur de Mgr Flavien Turgeon, archevêque de Québec.

Louis-Flavien Berthelot, père d'Hector Berthelot, à 70 ans, avait l'air d'un marquis du 18<sup>e</sup> siècle il en avait aussi l'exquise politesse. Très soigné de sa personne, comme sa femme dont la distinction était celle d'une grande dame, il avait de l'esprit, de la culture et beaucoup de sensibilité. C'était un

---

(5) Voir l'*Illustration au temps des Luites d'Autrefois*, *La Presse*, 23 décembre 1922. Je remercie M. Jules Bourbonnière de m'avoir indiqué cet article.

homme intègre. Il fut employé pendant 22 ans au ministère des Terres de la Couronne, à Québec. Louis-Flavien Berthelot était le cousin germain de Jean-Amable Girouard, le patriote, du juge Joseph-Amable Berthelot, de Théophile Baillairgé et de Louis de Gonzague Baillairgé.

Hector Berthelot et le père du peintre, Charles Huot, cousins issus de germains, étaient les descendants de deux filles de Louis Turgeon, père de Mgr Flavien Turgeon.

Le peintre Théophile Hamel était cousin par alliance<sup>(6)</sup> de Louis-Flavien Berthelot. J'ai en ma possession un portrait de Pierre Moreau<sup>(7)</sup> père de ma grand'mère Lionais, peint par lui, en 1840, aussi un portrait de Mgr Turgeon fait par Plamondon, en 1835. Les traits, fort ressemblants, sont d'une beauté classique; une grande douceur semble rayonner de sa physionomie,

---

(6) Ma mère, Emilie Berthelot, qui était d'une grande beauté, a posé pour une des madones de Théophile Hamel ainsi que Mme Alphonse Hamel, alors une des plus belles femmes de Québec. Lorsque j'étais enfant mon grand-père, Louis-Flavien Berthelot, m'amenait souvent chez Mme Théophile Hamel, qui était veuve. J'ai vu la madone pour laquelle ma mère a posé. Elle figurait dans le luxueux salon de sa belle résidence, située en face de la Terrasse Dufferin. On l'a démolie lors de la construction du Château Frontenac.

(7) De la société légale, Moreau, Ouimet et Chapleau. (plus tard les honorables Gédéon Ouimet et Adolphe Chapleau).

très vivante; la main la plus aristocratique que l'on puisse voir ne semble faite que pour bénir.<sup>(8)</sup>

Au fort de Chambly, un Berthelot figure sur la liste des officiers inscrits à l'entrée du fort.

Les Berthelot sont alliés aux familles Baillaigé, Huot, Girouard et Badeaux.

Jean Baillaigé, architecte, naquit à Blanzay, en France, en 1695. Son fils, Jean, fut la souche des Baillaigé du Canada.

Le 5 mars 1931, le *Soleil* dit que les travaux d'ornementation à l'intérieur de la basilique de Québec datent de la fin du 18<sup>e</sup> siècle, (1782-1860) suivant les plans des architectes Jean et François Baillaigé. C'est ce dernier qui fit le baldaquin vers 1787. Le portail actuel de la cathédrale fut terminé en 1844, d'après les plans de Thomas Baillaigé, le grand architecte du commencement du 19<sup>e</sup> siècle. François alla en France étudier à l'Académie Royale. Les ouvrages de ce sculpteur ornent les églises de Saint-Joachim, de Saint-Louis, de la Pointe-aux-Trembles, de la Baie Saint-Paul et de Sainte-Anne-de-Beaupré. M. Marius Barbeau, dans une causerie sur "Les Beaux-Arts dans la Nouvelle-France," a dit que l'art canadien

---

(8) Une cousine, Mme J-S.Matte, fille de Norbert Provencher, le plus spirituel de nos journalistes, et de Louise de Lagrave, cousine germaine d'Hector Berthelot, possède une lettre, datée de Liverpool, en 1819, que Mgr Turgeon (alors simple prêtre et accompagnant Mgr Lartigue en Europe) écrivait à sa mère. La traversée n'avait duré que trente jours, le vent ayant été favorable. Les navires à vapeur n'étaient encore qu'à l'état d'essai à ce moment.

fut considérablement influencé par la famille Baillargé et ses descendants.

Louis de Gonzague Baillargé, avocat, découvrit le drapeau de Carillon, en 1848. Il fit les démarches nécessaires pour la construction du monument aux Braves, qui fut érigé, en 1860, sur le chemin Sainte-Foye, à Québec. Il fit construire des chapelles de mission en Afrique, en Chine, et à la Pointe-aux-Esquimaux, sur la côte du Labrador. En 1885, il dota l'Université Laval de \$10,000. pour la fondation d'une chaire d'éloquence qui porte son nom. En 1887, il fut nommé Chevalier-Commandeur de l'Ordre de Saint Grégoire le Grand par le pape Léon XIII.

Le premier Girouard venu de France pour s'établir à Montréal, était le fils de Jean Girouard, conseiller du Roi et contrôleur du dépôt de Riom. Jean-Joseph Girouard, le patriote, était l'ami de Louis-Hippolyte Lafontaine. Il fut emprisonné en 1837, après qu'on eût brûlé sa maison à Saint-Benoit. Il a laissé des lettres admirables écrites de sa prison. C'est l'histoire de l'insurrection par un témoin oculaire.<sup>(9)</sup> Après son amnistie, il refusa d'accepter un nouveau mandat à la Chambre. Il abandonna l'arène politique dans un temps où il pouvait encore rendre service à son pays par ses connaissances variées et profondes. Il avait des

---

(9) *Esquisses Biographiques*. Fascicule No 6. Jean-Joseph Girouard, par G.-F. Baillargé, ex-député ministre des Travaux-Publics du Canada.

aptitudes remarquables pour la peinture, la musique, la philosophie, la littérature et la mécanique. Il épousa, en seconde nocces, Marie-Emilie Berthelot, cousine germaine du père d'Hector Berthelot.

Geneviève Berthelot, fille de l'hon. Michel-Amable Berthelot d'Artigny, épousa Joseph Badeaux, notaire. Elle fut la mère du docteur Georges-Stanislas Badeaux,<sup>(10)</sup> des Trois-Rivières, qui épousa Marie-Emérance Berthelot, soeur de Louis-Flavien Berthelot, père d'Hector Berthelot.

Dans la famille Berthelot et ses alliés il y a des militaires, des historiens, des politiciens, des notaires, des avocats, un médecin, deux juges, un archevêque, des architectes, des peintres, un sculpteur et un humoriste caricaturiste.

L'immense creuset de la nature nous donne d'étranges surprises. Chaque homme hérite d'une façon différente de ses ancêtres. Dans une même famille, non seulement les caractères sont différents, mais aussi les physionomies. Les lois de l'hérédité sont encore bien mystérieuses.<sup>(11)</sup>

---

(10) Les docteurs Georges et François Badeaux et Pierre Badeaux, avocat, sont les petits-fils du docteur Georges-Stanislas Badeaux.

(11) Voir appendice pour la généalogie directe de Hector Berthelot.



## CHAPITRE II

### SES AMIS

---

**L**ES amis de Berthelot se réunissaient chez lui le dimanche soir. Pour parodier le "five o'clock tea" des Anglais, il avait baptisé ces réunions "ten o'clock gin". On y rencontrait un monde assez divers: des littérateurs: Faucher de Saint-Maurice<sup>(1)</sup>, Buies, Louis Fréchette<sup>(2)</sup>, Benjamin Sulte<sup>(3)</sup>, Alphonse Lusignan; des journalistes, Norbert Provencher<sup>(4)</sup>, qui fut secrétaire du gouverneur Mac-Dougall au Manitoba, Evariste Gélinas, Marc Sauvalle, Lucien Lasalle, Honoré Beaugrand, Pierre Voyer, Alfred Decelles et A.

---

(1) Faucher de Saint-Maurice avait épousé une cousine de Berthelot.

(2) J'ai dans ma bibliographie un volume de poésies, *Feuilles Volantes*, dédié ainsi: "A Berthelot, mon vieux camarade de bohème." Louis Fréchette.

(3) Benjamin Sulte fut le parrain d'un de mes frères, Emile Lionais.

(4) Norbert Provencher avait épousé Louise de Lagrave, cousine germaine d'Hector Berthelot.

Marion; Pierre-Napoléon Breton, le bouquiniste; Olaus Therrien, avocat et député; A-E. Poirier, l'ex-recorder; Frédéric Lefebvre, avocat et la plus belle basse profonde de l'époque; un autre chanteur, Roussel; Ernest Lavigne, compositeur et fameux conducteur d'orchestre qui, avec M. M-J. Lajoie, fonda le Parc Sohmer rendez-vous, à cette époque, de la bonne société montréalaise; Michel Benoit, gérant de la Banque Nationale; Albert Pigeon, imprimeur du *Canard*; le juge Husmer Lancôt, le juge Gonzalve Desaulniers, M. A-T. Lépine, député au Parlement fédéral et M. E-Z. Massicotte, archiviste du district de Montréal, qui était le Benjamin de ce groupe choisi. Alphonse Allais, l'humoriste français, lors de son passage à Montréal, vint au "ten o'clock gin" de Berthelot.

Quand ces beaux esprits étaient réunis dans ce cénacle, les conversations entrecoupées de saillies, de remarques originales, de reparties spirituelles, des bons mots de Berthelot, devaient avoir un charme tout particulier.

Est-il rien de plus exquis qu'un langage élégant effleurant d'une aile capricieuse les sujets les plus divers et parfois les plus profonds.

C'est dans ces joyeuses réunions que se préparait la substance du prochain numéro du *Canard*, chacun apportant son point de vue sur les actualités littéraires, artistiques, politiques et municipales. Berthelot fait ses déductions et note dans son inséparable carnet ce qui lui vient à l'esprit. Les

gais propos, les anecdotes ne tarissent pas, et quand on passe le traditionnel flacon de gin, on y lit une étiquette de Berthelot:

Honni soit qui mal y pense,  
C'est bien plus de plaisir que de dépense.<sup>(1)</sup>  
Pour nous rendre l'existence moins amère  
Les dieux par pitié  
Nous ont donné l'amitié.  
C'est la source où l'âme se désaltère;  
C'est une douce flamme  
Qui donne des joies sereines à l'âme.  
Et ce sont les amis  
Qui font le charme de la vie.  
Ils en allègent le fardeau  
Et en font oublier les maux.

### ERRATUM

Le paragraphe suivant a été omis par erreur de typographe. Après les deux premiers vers on doit donc lire les phrases suivantes:



Toute âme a besoin d'expansion pour s'épanouir et donner sa pleine valeur. Les amis de Berthelot ont dû lui être d'une grande ressource.

L'amitié demande des esprits élevés, des coeurs généreux et une affinité d'idées, de goûts, de caractères.

*(Voir suite les dix vers cités plus haut).*

---

(1) Il ne pourrait en dire autant aujourd'hui.



## CHAPITRE III

### L'HOMME

---

**E**N essayant de faire revivre Hector Berthelot, je suis toute émue; il me semble remplir un pieux devoir envers mon oncle maternel. Doué d'une belle prestance, de traits fins et réguliers, il avait plutôt une apparence plus imposante que celle d'un humoriste; si ce n'eût été l'expression de ses yeux où par moments jaillissaient des étincelles, rien n'eût annoncé son esprit pétillant de sel gaulois. Il possédait une culture extraordinaire pour son époque.

Il fut tour à tour, chroniqueur, traducteur, professeur de français, photographe, commissaire-pri-seur et caricaturiste, mais il fut surtout le journaliste fin-de-siècle, dont il personnifie quelques-uns des traits les plus caractéristiques. Entre-temps, il avait gagné son brevet de lieutenant à l'école militaire, où il fut l'un des premiers à s'inscrire, quitte au lendemain à se servir de son brevet pour

allumer sa pipe. Avec une égale facilité, il se fit un jour recevoir avocat<sup>(1)</sup> mais sans plus de goût pour la chicane au Palais de Justice que pour la parade et la guerre. Il ne cessa jamais d'être journaliste humoristique et caricaturiste.

Berthelot a raconté lui-même, dans une autobiographie humoristique, une partie de sa vie lors de la conférence qu'il fit au Cabinet de Lecture paroissial, 27 décembre 1889. J'ai assisté à cette causerie si originale, mais trop jeune pour l'apprécier à sa juste valeur.

L'originalité de Berthelot se manifestait en tout. Il avait une comptabilité bien personnelle. Dans son porte-monnaie à compartiments, il y en avait un pour l'argent de sa chambre, un pour son restaurant, un autre pour ses boissons. Le dernier était marqué: divers.

Lorsqu'il empruntait de l'argent d'un des compartiments, il y mettait une note, et la semaine suivante le tout devait s'équilibrer.

Berthelot jouissait de la sympathie de tous et était très populaire parmi ses confrères. Il disait qu'il n'était pas "présentable" en société. La société mondaine ne pouvait avoir d'attrait pour lui, il était trop au-dessus des conventions et des préjugés pour s'y plaire. C'est le dernier des vrais bohèmes, ceux de l'école de Murger. Un jour il

---

(1) Berthelot étudia le Droit dans l'étude Cartier-Pomminville, plus tard sir Georges-Etienne Cartier et François Pomminville, grand père de l'hon. Fernand Rinfret, maire actuel de la ville de Montréal.

dépensait follement et le lendemain il thésaurisait des sous de cuivre. Tout de même, il su si bien ordonné ses affaires que lorsqu'il mourut, il légua \$3,600 à son frère, Louis Berthelot et à ses deux soeurs, Mme Charles Lionnais et Mme Jacques-Lemoyne de Martigny; sa soeur religieuse à la Congrégation Notre-Dame ne partagea pas ce montant avec les autres. Ce n'était que juste puisqu'elle avait "renoncé aux biens de ce monde".

Le vrai Berthelot au fond qu'était-il? Sous l'apparence de l'humoriste, il y avait l'homme sensible, l'homme charitable, qui donnait sans compter, l'ami des bons et des mauvais jours.

Il aimait sa garçonnière, que ce fut près du parc Viger, à l'Hôtel Veuvet, rue Saint-Gabriel, à l'hôtel du Canada, rue Ste-Thérèse ou rue Sainte-Catherine, où il mourut. Il était casanier à ses heures au point d'avoir défoncé son fauteuil favori. Et c'est là, dans l'intimité que ses amis devaient trouver le vrai Berthelot, celui que j' imagine, l'homme exquis et délicat.

Et la tendre amitié qui hait la multitude.  
Nous fait un univers de notre solitude.

Lamartine.

Horace Walpole a dit: "La vie est une comédie pour ceux qui pensent et une tragédie pour ceux qui sentent." Pour en oublier la tragédie Berthelot n'en voulait voir que la comédie.

Notre atavisme et notre expérience de la vie affectent notre tempérament individuel et nous rendent énergiques ou indifférents, enthousiastes ou désespérés, pieux ou satiriques. Nos réactions sont souvent involontaires ou inconscientes, c'est pourquoi la philosophie personnelle d'un individu est une réaction totale sur la vie.

Quelle était la philosophie de Berthelot? Devant la grande énigme de l'Univers quelle était son attitude? Plutôt, j'imagine, celle d'un agnostique. Nous élaborons des philosophies pour draper nos désirs. Les systèmes philosophiques portent l'empreinte du génie personnel de l'auteur. Et chacun de nous, selon l'étendue de son intelligence et de sa culture, porte en soi sa philosophie, qui est la somme de ses espoirs. Quand on cherche on se retrouve toujours soi-même. Notre philosophie change avec les années parce que nos désirs changent. Henri de Régnier a bien exprimé ce changement:

.....  
L'automne est venu avec le crépuscule  
Et lorsque vous marchez un fantôme recule  
Devant vous qui sourit d'avoir été vous-même.

Sous le masque d'écrivain, humoristique et caricaturiste, de Berthelot quel était l'homme? Je ne saurais préciser. J'ignore la vie sentimentale d'Hector Berthelot, il a eu la pudeur de ne pas jeter son coeur en pâture au public. Eut-il un

amour malheureux et cela a-t-il été pour lui comme pour McManus, le caricaturiste, la source de son ironie? Je ne le pense pas puisqu'il n'a pas exercé contre la femme la verve satirique de son esprit.

J'ai rencontré une dame qui m'a dit: "Lorsque j'étais enfant, votre oncle Hector Berthelot fréquentait ma soeur, il m'amenait souvent, disant que je ressemblais à une jeune fille qu'il avait aimée, et me fit photographier pour conserver mon portrait."

Il avait donc réellement aimé une femme dont les circonstances de la vie avaient dû le séparer, puisque son souvenir était encore vivace après bien des années. Berthelot sentimental, qui l'aurait pensé?

Il ne serait pas un homme s'il n'avait senti son coeur battre plus vite à l'approche d'une femme. Celui qui n'a pas aimé n'a pas atteint au plein développement de sa personnalité. L'amour est une source d'enrichissement réciproque. L'amour donne une vie plus large, plus frémissante. Mieux vaut avoir aimé et être séparé par une fatale nécessité que d'avoir le coeur vide. Ce qu'il y a de meilleur en nous est ce qui reste de nos rêves.

Les Grecs avaient deux Vénus, l'une pour la vraie passion, l'autre pour le désir. L'instinct sexuel chez certains individus prédomine, chez d'autres, il s'est harmonieusement combiné à la vie mentale, chez quelques-uns il s'est effacé, presque

éliminé. Ce refoulement est amené par l'éducation dans certains milieux raffinés et délicats.

L'instinct est l'oeuvre de la nature, l'amour est l'oeuvre de la femme, et il a fallu toutes les restrictions imposées par la société et la religion pour spiritualiser ce sentiment.

Plus l'individualité est puissante, plus puissante est la force d'aimer. Si un être d'élite se laisse prendre à l'amour cela ne veut pas dire qu'il ne pourra le maîtriser, mais s'il lui donne libre cours, ce sera pour l'enrichir de toutes les ressources de son intelligence.

Quelle est belle la branche que l'hiver a couverte d'une couche de givre lorsque la lumière la fait miroiter en tous sens! L'amour c'est la lumière qui transfigure l'être aimé!

"L'amour en enrichissant et en restreignant l'instinct sexuel transforme si bien cette tendance qu'il devient parfois autre chose que cet instinct qui est sa raison d'être. L'amour supérieur est une spiritualisation de cet instinct."<sup>(1)</sup>

L'amour supérieur est ce sentiment tendre et fidèle qui ne voit qu'un homme entre tous les hommes, qu'une femme entre toutes les femmes. C'est cette préférence, ce côté moral et profond qui épure et consacre l'amour. L'amour supérieur est exceptionnel comme tout ce qui est beau, noble et fier.

---

(1) *Socialisation des Sentiments*, 1919. Paulhan.

L'amour heureux ou malheureux est la source des plus belles productions de l'esprit et l'inspiration de presque tous les chefs-d'oeuvre de l'art et de la littérature.

“Les plus grands poètes, les plus grands artistes, les plus profonds philosophes, ont eu une ou plusieurs figures de femmes à l'origine de leurs conceptions, de leurs frémissements, de leurs meilleures oeuvres. La dame des pensées est toujours présente à l'esprit de celui qui médite, réfléchit, compose, exprime. Elle suscite en lui le rythme créateur.”<sup>(1)</sup>

Si nous ignorons la vie sentimentale de Berthelot, le plein épanouissement de son talent, la vigoureuse vitalité de son esprit, nous autorisent bien à soupçonner que son coeur fut, au moins, une fois dans sa vie, frappé des flèches de Cupidon.

---

(1) *La Femme et l'Amour*, 1930. Léon Daudet.





## CHAPITRE IV

### LE JOURNALISTE

---

**B**ERTHELOT débuta à Montréal dans un petit journal, *Le Pays*, comme traducteur et reporter, et rédigea en français, pour ses sept cents lecteurs, l'ouverture des hostilités entre le Nord et le Sud des Etats-Unis.

Il ne demeura que deux mois au service de cet organe libéral, alors rédigé par M. Dessaulles, conseiller législatif, qui accueillait avec bonhomie dans sa salle de rédaction, les acteurs français du Théâtre Royal, venant solliciter de la réclame.

Quand L-D. Duvernay fonda, le 5 juin 1879, un journal conservateur, *Le Courrier de Montréal*, Berthelot veut que l'on sache qu'il n'y sera affecté qu'au service des nouvelles et nom à la rédaction politique, car il préfère garder le "fauteuil éditorial" de sa feuille humoristique, *Le Canard*. Les autres rédacteurs étaient Beausoleil, Tremblay et Maire.

Les journaux d'alors n'étaient pas riches et Berthelot harcelait les clients pour qu'ils fissent ajouter aux articles nécrologiques des spécialités de: *Laissant pour pleurer sa perte . . . Étaient dans l'assistance . . . Parmi les qualités du défunt . . .* moyennant une rétribution supplémentaire.

De 1861 à sa mort, Berthelot a collaboré à seize journaux. Il en fonda quelques-uns lui-même et en collaboration. Il s'intitula vers la fin de sa carrière. "*Le journaliste bohème déguisé en monsieur*" et "*le doyen des reporters*". Il avait donné trente-trois ans de sa vie au journalisme.

C'est le sort du journaliste de tomber dans le domaine de l'oubli. Tous les jours, il donne le meilleur de sa pensée sachant que cela ira au panier avec les petites annonces, les échos des réceptions mondaines et toutes les banalités dont les journaux sont encombrés. Quelques-unes de ses chroniques lui survivent, notamment, *Le Bon Vieux Temps*.

Voici un extrait qui donne une idée des moeurs de l'époque:

"*La Minerve*, en 1832, était dirigée par Ludger Duvernay, fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste. Le rédacteur en chef était M. A-N. Morin, l'assistant rédacteur, M. Léon Gosselin, avocat, et le traducteur et correcteur d'épreuves, M. G-H. Chevrier.

"Les typographes employés dans l'établissement

étaient tous de gais lurons, qui donnaient du fil à retordre à leur patron.

“M. Duvernay redoutait tant les lundis de ses ouvriers que le samedi soir il les enfermait à clef dans l’atelier. Les disciples de Gutenberg passaient la journée du dimanche dans le grenier avec des provisions de bouche et du liquide fort fournis par l’établissement.

“Si M. Duvernay n’avait pris cette précaution *La Minerve* n’aurait pas paru le lundi suivant.”

Le 25 janvier 1917, on lit dans la *Presse*, un article intitulé, “Le Bon Vieux Temps”:

“M. E-Z. Massicotte, le chercheur consciencieux, à qui nous devons la mise au jour de nombreuses chroniques qui dormaient dans les archives poudreuses, a eu l’heureuse idée de réunir en deux séries une collection d’articles publiés dans la *Patrie*, de Montréal, en 1884 et 1885.

“L’auteur anonyme de ces croquis, tracés au jour le jour, n’était pas un historien, moins encore un archéologue, mais tout bonnement l’inimitable Hector Berthelot, le bohème incorrigible, presque inconnu de la génération actuelle, mais dont la popularité s’étendait, il y a plus de trente ans, dans tout le Canada. Berthelot, le fondateur du *Canard*, du *Grogard*, du *Violon*, le créateur du type de *Ladébauche*, l’auteur des *Trois Moustiquaires*, des *Amours d’un Conducteur des Petits Chars* et de nombreux autres récits débordant d’esprit drôlatique et de joyeuse humeur.

“Berthelot écrivait chaque jour, au courant de la plume, les incidents que lui racontaient les anciens ou ceux qu’il dénichait dans nos archives ou dans les anciennes collections de journaux. Ce sont ces petites chroniques quotidiennes des temps disparus que M. Massicotte a réunies et qu’il publie aujourd’hui en brochures avec des annotations précieuses, fruits de ses patientes recherches. Sous sa nouvelle toilette, *Le Bon Vieux Temps* forme un document historique de grande valeur et qui devra obtenir un succès durable auprès de ceux qui savourent les choses du passé.”

Cependant ce ne sont pas ces pages griffonnées à la hâte qui donnent la mesure du talent de Berthelot, de sa verve satirique, de tout l’esprit qu’il a prodigué dans ses petits journaux illustrés de son crayon si bien aiguisé, car il maniait aussi bien le crayon que la plume. Heureusement ils font partie de la Collection Gagnon,<sup>(1)</sup> qui a sauvé de l’oubli ces journaux humoristiques.



---

(1) A la bibliothèque de la ville de Montréal.



## CHAPITRE V

### BERTHELOT INTERVIEWÉ

---

**D**ANS un article intitulé: "Hector Berthelot, journaliste et caricaturiste," *le Monde* rend compte d'une entrevue. Nous la reproduisons ici, parcequ'elle complète bien, dans sa brièveté, les grandes étapes de Berthelot, en particulier, celles de sa vie de journaliste.

"Un reporter du *Monde* a rencontré, ces jours derniers, M. Hector Berthelot, propriétaire du *Violon*, et au cours d'une entrevue il a pu glaner quelques notes sur sa carrière accidentée comme journaliste. Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant un compte-rendu de l'entrevue.

—Vous n'avez aucune objection à me donner quelques informations sur votre vie et votre carrière de journaliste?

—Aucune, seulement je vous préviens que si vous voulez une biographie complète, le cadre de

votre journal ne pourra pas la contenir. Quels détails voulez-vous?

—Parlez-moi de votre âge, de vos années de collège, des divers incidents de votre carrière, où vous êtes né, etc.?

—Ma famille est divisée en deux branches: celle de Québec et celle de Saint-Eustache. Mon père appartient à la première. J'ai vu le *jour* pour la première fois dans la *nuit* du 4 mars 1842, aux Trois-Rivières, à la résidence de feu le docteur Georges-Stanislas Badeaux.

J'ai commencé mes études à l'ancien collège de Chambly qui était sous la direction de M. Lévêque. Dans cet établissement j'ai fait mes éléments français. C'est le révérend M. Mignault, curé du village, qui m'a préparé pour ma première communion. L'évènement le plus remarquable qui s'est passé pendant mon séjour dans ce collège a été le sacre de Mgr Larocque, en 1853, Je me rappelle avoir figuré dans la cérémonie habillé en ange. Oh mes ailes! dire que plus tard elles devaient se changer en ailes de *canard*.

J'ai appris les éléments latins et la syntaxe, en 1854 et 1855, au collège de Saint-Hyacinthe. Parmi les rhétoriciens et les philosophes de mon temps, j'ai connu Mgr Gravel, les juges Rainville et Bourgeois, le lieutenant-gouverneur Masson, l'hon. Louis Beaubien, MM. Joseph Duhamel, A. Germain, Gustave Drolet, avocats; V. Gladu M.P.P.

et le Dr. Roch Mignault, le candidat national, à Yamaska.

Pour des raisons de santé je quittai le collège de Saint-Hyacinthe pour celui des Jésuites à Montréal, où je terminai mon cours classique. Parmi les élèves, à cette époque, il y avait les hon. messieurs Royal et Larivière du Manitoba, l'hon. Mercier, les chevaliers Larocque et de Bellefeuille, messieurs Damien Rolland, Wilfrid Grenier, Charlemagne Dubuc.

—N'avez-vous pas été reçu avocat?

—Oui, à Québec, en 1865, le même jour que sir Adolphe Caron, qui avait étudié dans le même bureau que moi avec tout autant d'assiduité.

—Comment avez-vous débuté dans la presse?

—J'ai débuté en 1861, par quelques chroniques dans la *Guêpe*, qui était alors rédigée par M. P. O'Meara, l'ex-assistant greffier de la Cité. Plus tard j'écrivis des correspondances parlementaires de Québec pour le *Courrier* de Saint-Hyacinthe, lorsque l'hon. Mercier en était le directeur. Nous étions alors tous deux des conservateurs à tous crins. Ensuite, j'ai écrit de petites chroniques d'Ottawa dans l'*Ordre*, un journal apprivoisé, rédigé par M. Auguste Genand.

—Vous avez été absent de Montréal pendant quelque temps, je crois?

—Oui, je vécus à Québec de 1861 à 1865, et à Ottawa de 1865 à 1870.

—Quand avez-vous commencé votre carrière de reporter et à quels journaux avez-vous été employé?

—En 1874, j'entrai comme reporter au *Bien Public*, et à la chute du journal, en 1876, M. Dezelles m'offrit la même position à la *Minerve*. Je restai attaché à la *Minerve* jusqu'en 1878. J'avais alors fondé le *Canard* et le développement extraordinaire qu'avait pris la petite feuille m'obligea à donner ma démission à la *Minerve*.

—N'avez-vous pas lancé d'autres petits journaux?

—Oui, en 1879, je publiai le *Vrai Canard*, en 1881, le *Grogard* et en 1886 le *Violon*?

—N'avez-vous pas été au *Monde*?

—Oui, j'ai servi au *Monde* pendant une couple d'années. J'ai aussi agi comme reporter pour le *Courrier de Montréal*, l'*Etendard*, le *Star*, la *Patrie*, la *Presse*.

—Quelle mouche vous avait donc piqué lorsque vous eûtes l'idée d'entrer à l'*Etendard*?

—Je n'étais plus un jeune homme. Je songeais à devenir sérieux dans la presse. Je savais que le journal était religieux et que je serais en contact journalier avec des espèces de saints. J'étais certain que mon âme mûrirait plus facilement pour le ciel, sous l'influence des saines doctrines en matière de religion et de politique. Malheureusement après dix-huit mois de séjour parmi les Castors, je m'aperçus que je m'étais trompé. Le directeur me

reprochait de ne pas écrire dans l'esprit de son journal, et je me querellai avec lui à ce propos. Je lui avais dit que je ne comprenais pas du tout ce qu'il voulait dire par "l'esprit du journal" attendu que je ne trouvais pas d'esprit dans l'*Etendard*.

—Y a-t-il indiscrétion à vous demander pourquoi vous êtes parti de l'*Etendard*?

—Pas du tout. Je finis par découvrir que le journal de M. Trudel,<sup>(1)</sup> n'était pas approuvé par son Ordinaire et qu'il s'y publiait des doctrines qui sentaient le fagot.

—N'êtes-vous pas allé à l'Ecole militaire?

—Oui, à l'Ecole militaire de Québec, la première année de sa fondation.

—Aviez-vous donc l'intention d'embrasser la carrière des armes?

—Pas le moins du monde! ça payait \$100.00 pour six semaines de *drill*. Je profitai de la première petite querelle pour envoyer ma démission à l'administration.

—Dans votre journal comique vous ne donnez aucun répit au directeur de l'*Etendard*. Que feriez-vous au cas où il viendrait à disparaître de la vie publique?

—Je chanterais le "*Nunc Dimitis*" et j'attendrais que les événements fassent surgir une nouvelle tête de Turc pour l'amusement de mes lecteurs.

---

(1) Que Berthelot avait surnommé "le grand vicaire."

—N'avez-vous pas écrit quelques oeuvres sérieuses?

—J'ai publié dans la *Patrie*, il y a deux ans une série d'articles intitulés, *Le Bon Vieux Temps*, et j'eus les honneurs de la reproduction dans plusieurs journaux de la province et des États-Unis. Un des doyens de la magistrature et quelques citoyens octogénaires m'avaient fourni les informations nécessaires à mon travail.

A Québec, en 1863 et 1864, je traduisis pour feu le colonel Suzor plusieurs ouvrages sur l'art militaire, ouvrages adoptés par le Gouvernement pour l'École militaire.

—N'avez-vous pas été photographe pendant quelque temps?

—Oui, à Ottawa, je tenais un atelier de photographie, lorsque la concurrence dans cet art était à peu près nulle.

—Etes-vous marié?

—Non monsieur, je ne suis pas idoine pour le mariage. Je préfère vivre garçon plutôt que de me marier "in-forma pauperis."<sup>(2)</sup>

---

(2) Cette entrevue eut lieu en 1888. Je ne puis me rappeler la date exacte. Lorsque j'ai découpé cet article je n'aurais jamais pensé qu'un jour j'écrirais la biographie de mon oncle maternel.



## DEUXIÈME PARTIE: L'HUMORISTE

### CHAPITRE I

#### D'UN JOURNAL À L'AUTRE...

---

C'EST dans la ville de Québec que Berthelot eut la première inspiration de sa vocation d'humoriste. Il collabora, en 1862, à une feuille humoristique, la *Scie*, "pour agacer les mauvais rouges," comme il le dit lui-même. Ce petit journal fut fondé par M. L-P. Normand.

Une simple feuille de potins, rédigée moitié en français, moitié en anglais, à l'occasion d'une joyeuse excursion de typographes, à bord du vapeur le *Canada*, le 18 août 1877, fut le numéro précurseur de son journal humoristique bien connu, le *Canard*... Elle avait suggéré l'idée.

Le 13 juillet, 1878, il y eut une seconde excursion, cette fois organisée par le journal le *Canard*, à bord du même bateau. On annonce que Berthelot sera de la partie et qu'une presse à imprimer le *Canard* sera à bord ainsi que la fanfare de la Cité, dirigée par Ernest Lavigne.

Le premier numéro officiel du journal hebdomadaire, le *Canard*, parut le 6 octobre 1877, au No 12, rue Vitré, et eut un grand succès. A la fin d'octobre, il tirait à 500 exemplaires. Le tirage atteignait 4,772 pour la semaine du 27. En novembre, le bureau fut installé au No 79, rue Notre-Dame; le 1er décembre, le tirage est porté à 10,000 exemplaires et le format est agrandi, ce qui lui attire les éloges d'un confrère anglais. En 1878, on le vit déjà bien répandu dans les campagnes; en mars 1879, les ateliers sont transportés au No 10, rue Ste-Thérèse, au coin de la rue Vaudreuil et le journal après 18 mois d'existence devient le premier journal humoristique à se payer le luxe d'une presse à vapeur qui peut tirer 2,000 exemplaires à l'heure. *Le Canard* avait alors un tirage de 15,000 exemplaires. Il parut, même en cette année 1879, avec illustrations en couleur.

L'en-tête du journal le *Canard* est caractéristique. Ce frontispice était une trouvaille ingénieuse, comme on pourra le constater en examinant le document reproduit dans ce volume.



Dans l'article éditorial du premier numéro, Berthelot indique le but qu'il se propose:

"Le journal que voici ne remplit pas une lacune dans la presse de la province. Les journaux comiques abondent à Montréal; ils sont publiés quotidiennement et paraissent matin, midi et soir. *Le Canard*, après avoir paru sur les eaux du St-Laurent, le 18 août dernier, lorsque le *Canada* le transporta à Québec, a eu le temps de muer. Il a revêtu un plumage plus riche, il a grandi, ses forces se sont décuplées, et aujourd'hui il déploie ses ailes dans une sphère plus étendue.

"Les circonstances l'obligent à barbotter dans les eaux troubles de la politique et à patauger dans les mares bourbeuses de nos affaires municipales.

"Il sera de son siècle, siècle de paradoxes, de blagues et de *humbug*. En cela il imitera ses confrères plus sérieux et ses lecteurs lui pardonneront facilement ses écarts.

"Tout en badinant nous nous occuperons des grandes questions du jour.

"*Ridendo dicere cerum quid vetat*," Horace l'a dit.

"Bref notre prospectus peut se résumer dans la parodie du vers de Boileau: "Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai sans blague."

"Se comparant à ses confrères, dont l'un écrit en "iroquois," et l'autre en "esquimau," lui se pique d'écrire en français.

"*Le Canard*, comme les autres journaux, publie-

ra des annonces de décès, de mariages et de naissances.

“Pour un décès nature, 25 sous. Pour un décès avec “veuve inconsolable, mort avec une résignation chrétienne et le cercle nombreux de ses amis se rappelleront longtemps ses vertus etc . . . 50 sous.”

“Les décès des belles-mères, pour les abonnés, seront gratis.”

“Les mariages simples, 25 sous. Mariages dans le *High life*, 50 sous. Mariages avec voyage lorsque “les souhaits du *Canard* accompagnent l'heureux couple”: 50 sous.

“Naissances nature, 25 sous. Naissances de jumeaux avec les mots “la mère et les enfants se portent bien”: 50 sous.”

En 1878, Berthelot vendit le *Canard* à Godin Mondou & Cie, tout en restant rédacteur en chef; mais bientôt il laissa la rédaction pour fonder le *Vrai Canard*, le 23 août 1879.

\* \* \*

Dans le prospectus du *Vrai Canard* Berthelot écrit:

“En présentant aujourd'hui au public le premier numéro du *Vrai Canard* nous renouvelons à nos lecteurs les promesses que nous leur faisons le 6 octobre, 1877, lorsque nous fondions le premier numéro du *Canard*.

“Le nouveau journal sera d'une stricte indépen-



dance politique. Il se gardera toujours de sortir des limites de la bienséance et de la moralité."

Berthelot a toujours défendu la religion et la morale lorsqu'elles étaient attaquées. On en voit maintes preuves dans ses petits journaux.

Le 21 août, Berthelot écrit: "La deuxième année du *Vrai Canard* commence son évolution cette semaine.

"Nous avons été sans pitié pour les politiciens à quelque parti qu'ils appartenissent. Nous avons refusé l'argent de la corruption et nous avons toujours marché la tête haute dans le sentier raboteux de l'indépendance.

"Pendant les 365 jours qui se sont écoulés si rapidement du sablier de Saturne nous avons à enrégistrer le décès de plus d'un frère. La tombe s'est refermée sur le *Carillon*, le *Fantasque*, le *Figaro*, le *Triboulet*, le *Fanal*, l'*Eclaireur*, l'*Echo du Peuple* et la *Revue Canadienne*.

"Pendant l'exercice canardier de l'année 1880 le *Vrai Canard* restera comme par le passé dans les mêmes mares où il patauge avec tant de succès.

"Pendant nos douze mois d'existence, nous avons contribué dans la mesure de nos forces à faire perdre l'élection de Domme (1), qui est entré dans la vie privée pour n'en plus sortir.

---

(1) Dominique Boudrias, professeur à l'Ecole Normale, une des têtes de Turc de Berthelot. Des journalistes de son temps m'ont dit qu'il avait réellement contribué à lui faire perdre son élection en le ridiculisant sans merci.

“Nous n'avons qu'à féliciter le public pour la large part de patronage qu'il nous a accordée et nous lui renouvelons l'assurance de nos sentiments de sincérité et d'indépendance à son égard.”

Quelques numéros du *Vrai Canard* furent publiés en couleur.

\* \* \*

Le 12 novembre, 1881, le *Vrai Canard* fut remplacé par le *Grognard*. Le bureau est au No 23 et 24, rue Ste-Thérèse, en face de l'*Hôtel du Canada* maintenant démolé.

“La raison, dit Berthelot, qui nous a décidé à changer notre titre réside dans le fait que le nom de notre journal servait les intérêts d'une feuille rivale, qui vit à nos dépens. Nous ne voulons pas qu'il y ait confusion dans les deux journaux et nous ne tenons pas à passer pour l'auteur de certains articles publiés chez notre voisin.

“*Le Grognard* a sa raison d'être parce qu'il naît à une époque où on est constamment agacé par les abus et les écarts du pouvoir. On grogne dans les camps politiques. On entend des grognements partout. Grands et petits, pauvres et riches, tout le monde grogne.

“Nous serons l'organe officiel des grognards de tous les partis et nous resterons dans les bornes de l'indépendance la plus absolue.”

Le 25 septembre, 1886, le *Grognard* fut remplacé par le *Violon*.

SON OEUVRE HUMORISTIQUE

VOL. I.—No. 2.

MONTREAL, SAMEDI 19 NOVEMBRE 1881.

1 CENT LE NUMERO.



(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

D'HECTOR BERTHELOT

Dans le prospectus du *Violon*, Berthelot écrit :

“Le *Violon*, journal qui fait danser, ne saurait trouver une meilleure occasion de se présenter au public que celle qui lui est offerte par le grand bal, qui doit commencer le 7 octobre et se terminer le 14.<sup>(2)</sup>”

“Les danseurs seront nombreux et la musique du *Violon* sera indispensable

“Sa musique sera strictement indépendante. Nous aurons soin de faire éviter au *Violon* les notes fausses et criardes.

“Notre chanterelle est faite d’un boyau de chat sauvage et lorsque nous appuierons dessus vous verrez les entrechats qu’exécuteront les danseurs dans les trois camps.

“Le *Violon* ne jouera pas seulement pour les danses politiques, il se fera entendre à l’Hôtel de Ville, au Palais de justice, dans les assemblées des classes ouvrières et dans tous les endroits où il y aura un fricot quelconque.

“Bref ses *trilles*, ses *staccato* et ses *arpèges*, résonneront partout où les *reels*, les *jigs* simples ou doubles seront comiques à voir.

“Nous croyons notre programme assez nettement formulé, et maintenant en avant la musique.”

Dans un avis de l’administration on lit :

“Au nombre des collaborateurs attirés du *Vio-*

---

(2) Une élection.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Entièrement Payable



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " . . . 8 -<sup>cts</sup>

A LONGS TERMES

CONDITIONS-SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

D'HECTOR BERTHELOT

GOYETTE, TAILLON, BEAUGRAND, LANGEVIN,  
CARON, CHAPLEAU, MACDONALD, TRUDEL.

lon nous comptons en premier lieu Ladébauche, le vrai Ladébauche, celui qui a fait la popularité du *Canard*, dans ses beaux jours, lorsque la plume était tenue par un Canadien. Nous n'avons pas besoin d'informer nos lecteurs qu'un faux Ladébauche, d'origine exotique, prétend donner le change au public en prenant son nom sur une autre petite feuille."(3)

A part la chronique de Ladébauche, Berthelot rédigeait les *Coups d'Archets*. Il y eut aussi quelques numéros du *Violon* publiés en couleur.

\* \* \*

Entre temps, du 3 janvier 1885, au 25 juillet 1885 inclusivement, le *Canard* est de nouveau édité par Berthelot et Cie. Berthelot en est rédacteur en chef. Les bureaux sont au No 35 rue St-Gabriel. Puis, en 1893, le *Violon* cessa de paraître et le petit journal revint au titre primitif, *Le Canard*, avec M. A-P. Pigeon, comme administrateur et Berthelot comme rédacteur. Jusqu'à sa mort, il ne cessa d'en être "l'âme" et "l'incarnation", c'est-à-dire, l'esprit véritable du *Canard*, dont les *Couacs*, *Couacs*, avaient beaucoup de retentissements.

---

(3) Honoré Beaugrand, étant alors éditeur-propriétaire du *Canard*, se servait du nom de Ladébauche comme rédacteur en chef.



## CHAPITRE II

### L'HUMOUR DE BERTHELOT

---

**L**A petite feuille *Le Canard* se vendait un sou le numéro, 50 sous par année. L'esprit de Berthelot ne lui rapportait pas une fortune, mais sa renommée s'étendait dans tout le Canada. M. A-T. Lépine m'a dit que Berthelot rédigeait ses petits journaux presque seul.

Pour augmenter les ressources de son journal, le *Canard*, Berthelot employait un moyen original pour recruter des abonnés: il promettait à ceux qui payaient \$10.00 par année de signaler leur présence à toutes les funérailles importantes.

Le 18 mars 1882, Berthelot écrit dans le *Grognard*; "Nous venons de faire une statistique du nombre de copies de petits journaux que nous avons fait vendre dans le public depuis le 6 octobre 1877, jour où nous avons lancé notre première feuille comique à Montréal. Le chiffre des journaux actuellement vendus s'élève à 2,560,000.

Deux millions cinq cent soixante mille copies vendues à un centin donnent \$25,600.

“Dites après cela que les Canadiens n’encouragent pas les journaux.

“Si ces \$25,600 étaient entrés dans notre gousset pendant ces cinq années . . .

“Hélas il a fallu payer le papier, les imprimeurs, les graveurs, etc . . .

“En Canada, nous ne faisons du journalisme que par patriotisme. Nous n’avons jamais réussi avec les profits que nous avons réalisés à devenir marguillier, pas même président d’une société de construction.”

\* \* \*

Dans ce chapitre, j’ai groupé sans autre discipline, que mon caprice, quelques unes des meilleures manifestations de l’humour de Berthelot. Il aurait été d’ailleurs difficile, et même inopportun, de chercher à mettre de l’ordre dans les imprévus satiriques du plus bohème de nos écrivains.

#### *La journée de corvée.*

Dans *Le Grognard*, du 17 décembre 1881, Berthelot s’attaque à un abus, la *journée de corvée* et prend la défense des ouvriers de qui la Ville exigeait une journée de travail sans rémunération, et des locataires qui devaient payer un dollar par année pour l’entretien des rues:

“*Le Grognard* après mure délibération en est venu à la détermination de réclamer l’abolition de

l'odieuse taxe de une piastre, ou la journée de corvée. Il réclamera et luttera sans merci dans ce but jusqu'aux prochaines élections municipales. Il invite tous les amis de cette bonne cause, qui est celle de tous les ouvriers, de tous les locataires de la ville de Montréal à l'appuyer de toutes leurs forces. Avec sa belle circulation de 12,000 par semaine, il espère avec raison obtenir justice."

### *Ladébauche.*

Le 9 novembre 1878, Berthelot commence la correspondance, qu'il signe Ladébauche. Sa première lettre est datée de Londres, où il a été voir la reine Victoria. Il visite tour à tour les grandes capitales de l'Europe; puis, il tient ses lecteurs au courant de la politique fédérale et provinciale. Son Ladébauche restera comme le *Joseph Prudhomme* d'Henry Monnier.

Comme la plupart des désopilantes chroniques politiques de Berthelot ne sauraient intéresser ceux qui ne sont pas au courant de la politique de son temps, j'ai choisi une correspondance parisienne, publiée dans le *Canard*, une épître de Ladébauche, qui concerne les écoles du Manitoba (question qui n'a pas encore été réglée d'une façon satisfaisante pour les catholiques du Manitoba) et une correspondance de Ladébauche datée de Québec.

*Correspondance parisienne.*

Mon cher Canard,

Tu diras à tes typographes de composer ma signature telle qu'elle doit être. Dans ton dernier numéro tu épelles mon nom "Ladébauche" au lieu de La Débauche. Aussi, fais attention au D capital, c'est l'essentiel, sans cela je pourrais passer pour un individu qui compte des roturiers parmi ses ancêtres.

J'ai parcouru l'Armorial de la noblesse et l'Almanach de Gotha et j'ai constaté que nous avons au Canada une foule de nobles, qui ne savent pas écrire leur nom comme il faut. Par exemple, les noms suivants doivent être écrits avec deux capitales. La Rue, La Mouche, La Berge, La Bonté, La Branche, L'Épine, La Croix, La Chapelle, La Mère, La Douceur, La Belle, La Caille, La Marche, La Malice, La Flamme, etc. (voir l'*Almanach des Adresses de Lovell*).

Maintenant, un mot des Parisiennes. Je te dirai franchement que je leur préfère les Canadiennes. La civilisation et le raffinement des moeurs ont gâté les Parisiennes. L'autre soir me promenant dans la rue, je fus accosté par une dame vêtue à la dernière mode avec force plumes et falbalas. Elle me demanda sans façon si j'étais assez gentil pour la conduire au bal de Bully. Je me fâchai tout rouge et lui dit: "Veux-tu bien me lâcher avec ton bal de Bully" Je rencontrai un

sergent de ville (à Paris tous les hommes de police sont des sergents, il n'y a pas de constable) et lui demandai qu'elle était cette dame? Il me répondit que c'était une femme du demi-monde. Du demi-monde, pensai-je à part moi; en Canada, ce n'est pas du monde du tout! Toi ma coquine, si tu agissais comme ça, à Montréal, le recorder te donnerait \$5.00 ou un mois. A Paris on te laisse tranquille, c'est pire qu'à Bytown.

Je me suis dirigé vers le Trocadéro et je suis entré dans les bâtiments de l'exposition. J'ai été bien surpris de la manière dont les Parisiens font les choses. Mon oncle m'avait dit en partant, "Baptiste, tu vas dépenser ton argent pour rien à Paris. Qu'est-ce qu'il y a de drôle à voir à l'exhibition? Est-ce que ça vaut la peine de dépenser \$600.00 pour voir les cochons, les vaches et les moutons des Français?

A mon grand étonnement l'exhibition des animaux a complètement raté à Paris. Je me fis conduire dans le département américain où j'ai vu une grande collection de phonophones ou machines à parler. Un de ces instruments répétait mot par mot tout le discours de l'échevin Thibault, à Saint-Alexandre. L'appareil était tellement perfectionné qu'il rendait les intonations gutturales de notre célèbre tribun lorsqu'il essaie de faire vibrer sa voix et de lui donner les inflexions sympathiques qui caractérisent le verbe de Chapleau.

Le préfet de la Seine a prohibé, depuis ma vi-

site, la répétition de ce discours, parce que plusieurs bourgeois du quartier du Marais avaient été conduits à Charenton<sup>(4)</sup> après en avoir entendu la moitié. J'ai vainement cherché dans le département canadien des échantillons de nos industries nationales, tels que les souliers de boeuf, le sucre du pays, la tire, etc., etc.

J'ai beaucoup pris de notes sur l'exposition que je vous expédierai par le prochain courrier.

Tout à vous,

Baptiste La Débauche.

Paris, 20 juin, 1878.

*Une épître de M. La Débauche.*

*Cacaverunt in mallà nostrâ et implevit eam usque ad cadenassum.*<sup>(5)</sup>

Chers et bien-aimés lecteurs,

Les paroles latines que j'ai adoptées comme épigraphe de cette missive signifient en langue vulgaire: "Ils ont fait leurs ordures dans notre malle et ils l'ont remplie jusqu'au cadenas."

Jamais paroles n'ont été mieux choisies pour résumer la situation à Ottawa.

(4) Asile d'aliénés.

(5) Exemple de la verve rabelaisienne de Berthelot. Cette épître parut dans le *Canard*, le 20 juillet, 1895.

L'histoire se répète. C'est encore le cas de dire: "à quatt' pattes, les Canayens!"

Les honorables messieurs Caron et Ouimet avaient juré leur grande conscience du bon Dieu qu'ils démissionneraient au cas où le gouvernement ne passerait pas pendant la session actuelle une loi réparatrice sur la question des écoles du Manitoba.

M. Ouimet avait déclaré avec emphase devant le reporter du *Star* et en présence de plusieurs députés que si, jeudi dernier, à 3 hrs p. m., l'administration ne lui donnait pas par écrit une garantie formelle que justice serait rendue aux catholiques du Nord-Ouest, qu'il cesserait d'être ministre, qu'il deviendrait un député indépendant et qu'il serait le premier à proposer une motion de non-confiance dans le gouvernement.

Le gouvernement a persisté dans sa résolution et M. le ministre des Travaux publics a flanché, et son collègue, sir Adolphe, a fait comme lui.

Quant à M. Angers, il a agi comme un "blood", *sicut unum sanguinem*, comme l'a dit St Jean-Chrysostôme dans une de ses homélies.

Il a prouvé au pays qu'il était un Canayen avec du poil aux pattes.

Il est sorti du cabinet sans salir ses bottes. Au moins, voilà un ministre qui a du caractère.

Le *Canard* sait à présent que le ministre de l'agriculture était sincère dans ses promesses à Vaudreuil.

Quant à MM. Caron et Ouimet, nous n'avons plus qu'un mot à leur dire: Vous avez chacun fait un pas de clerc. Vous avez été "snubbés" sur tous les points, *snubbati fuisti*, vous vous êtes fourrés dans la fardoche, vous êtes partis pour chercher de la laine et vous êtes revenus tondus. A vouloir blanchir des nègres on perd son temps et son savon, c'est pourquoi le *Canard* termine ici le *Shampoo* moral qu'il devait vous donner.

Maintenant nous nous adressons à nos lecteurs et nous leur demandons en toute sincérité s'il est possible de préparer un gâchis mieux conditionné que celui qu'ils voient actuellement à Ottawa.

Pensez-vous que MM. Clarke Wallace et Haggart, orangistes plus jaunes que des coings, vont consentir à mettre de l'eau dans leur vin?

Vous savez bien que la législation rémédiatrice ne viendra que la semaine des trois jeudis ou le jour où les poules auront des dents.

Comment peut-il en être autrement.

Il y a des personnes qui ont trop parlé.

Trop parler nuit et trop gratter cuit.

Lorsque les paroles sont dites, l'eau bénite est faite.

La législation rémédiatrice, va-t-en voir si elle vient, Jean.

Après une vacance de six mois, la Chambre d'Ottawa reprendra ses séances.

La question des écoles sera remise sur le tapis.

Les catholiques du Manitoba auront-ils leurs écoles?

A cette question le *Canard* répond en français: Flûte! en anglais: "Over the left"; en allemand: "Nix com érousse"; en latin: "Potestis vos fouillare!" (Vous pouvez vous fouiller); en canayen: "Votre chien est mort;" en italien: Accidente! et en chinois: "Que le diable à ventre jaune vous patafirole.

*Correspondance de La Débauche.*

Québec, 28 mars 1887.

M. le Rédacteur.

Je t'écris à la hâte aujourd'hui, parce que j'arrange mon butin pour retourner en Angleterre et en France. J'ai des choses très intéressantes à conter aux amis des vieux pays. D'abord, il faudra que je voie la bourgeoise pour lui conseiller de prendre Johnny comme premier boss de son chantier à Bytown, parce qu'il est temps, d'après moi, de donner cette belle place à un vrai Canayen.

Ensuite, je me rendrai à Paris, où je verrai le général Boulanger. Je lui demanderai ce qu'il pense d'un chevalier de la légion d'honneur qui va trinquer avec les Prussiens, le jour de la fête de l'empereur Guillaume.<sup>(6)</sup>

Avant de partir pour l'autre côté, je te dirai qu'il se passe aujourd'hui des choses bien sussepis-

---

(6) Le maire Beaugrand avait assisté au banquet des Allemands.

sematiques. L'avocat de St-Jean a fait une troisième tripe à Bytown et il est revenu à Québec pour la quatrième fois. Il paraît que son affaire n'avance pas comme il le désire.

Langevin est arrivé à l'hôtel St-Louis samedi. Dimanche, Mercier a profité de l'absence de ses amis qui étaient allés au sucre pour tailler une bavette avec le ministre des travaux publics. Il m'est impossible de te raconter tout ce qu'ils se sont dit.

Je sais que Mercier n'avait pas l'air d'être à la noce. Il a avoué qu'il n'était pas sur un lit de roses. Les vieux conseillers législatifs pourraient le mettre dans la fardoche. Il prétend qu'il y a un tas d'écoeurants parmi ses amis. Il comptait sur Deschêne, de Témiscouata, et sur Saint-Hilaire, de Chicoutimi; mais ces deux pistolets-là lui ont joué un mauvais tour. Il croit qu'ils lui glisseront des mains comme deux anguilles. Mercier aurait dit à Langevin comme ça: Tenez, monsieur, je vous dirai franchement: Ce ne sont pas les crampons que je désire: j'aimerais à avoir une coalition avec vos amis, parce que je crois que je ne m'arrangerai jamais avec ceux de Chapleau. Vous êtes l'homme capable de me tirer d'affaire.

Langevin ne paraît pas disposé à accepter les conditions de Mercier. Il a branlé la tête d'un air de doute et il est reparti sans avoir donné des encouragements à Mercier.

Pour prouver que je ne blague pas, voici ce qui a paru dans le *Monde* de samedi dernier:

“Sir Hector est parti ce matin pour Québec où l'appelle le règlement de questions politiques de la plus haute importance.”

Dans tous les cas, je te prédis, mon cher rédacteur, que dans quelque temps il se passera de drôles de choses dans le conseil législatif.

Le conseil, c'est du vrai poison pour l'administration Mercier.

Tout à toi,

LA DÉBAUCHE.

\* \* \*

Voici une parodie fort amusante de Berthelot du discours de la montagne des Oliviers. C'était au moment où la question des écoles du Manitoba était fort discutée.

*Le discours de la montagne des orangers.*

Bowell, à cette époque de l'année où les feuilles prennent une teinte jaune, avait réuni ses amis sur la montagne des orangers.

S'étant assis, ses amis s'approchèrent de lui, et il les enseignait en disant:

“Heureux ceux qui ont des manufactures, car ils seront protégés.

Heureux les ouvriers qui ont de petits gages, car ils iront dans une plus riche patrie.

Heureux ceux qui ont faim, car ils auront de quoi boire.

Heureux les écoliers catholiques, car ils n'auront pas d'école.

Heureux les boodlers, car ils hériteront des trésors du gouvernement.

Heureux les pauvres d'esprit, car ils triomphent avec moi.

Heureux ceux qui ont des votes, car on les achètera dans les grands prix.

Heureux ceux qui ont des chandelles, car on les leur fera brûler par les deux bouts.

Heureux ceux qui voient jaune, car ils verront la couleur de l'or.

Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi on vous dira que vous êtes jaune et lorsque vous serez en butte à toutes espèces de persécutions.

Ne pensez pas que je sois venu pour abolir la loi des écoles: je suis venu, non pour les abolir, mais pour les accomplir.

En vérité, en vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que la Confédération s'écroule, il n'y aura rien dans la loi du Manitoba qui ne s'accomplisse jusqu'à un seul iota et à un seul trait de lettre."

Ayant fini ce discours, il reprit le chemin de Bytown. En route, il rencontra un malheureux de la tribu de Laurier, souffrant d'une grande plaie rouge; il ne fit que toucher la jaquette jaune du prophète lorsqu'elle tourna complètement au bleu.

Les concours du *Canard* sont drôles. Si Berthelot eut écrit les réponses lui-même, je pense qu'elles eussent été aussi amusantes que les conversations de ceux qui attendent leur départ pour la vallée de Josaphat, dans le livre de Cami, *Le Jugement Dernier*.

*Au jugement dernier.*

A l'instar des grands journaux, le *Canard* ouvrira une de ses colonnes sous la rubrique de "Questions et réponses". Une récompense sera naturellement offerte à la personne qui lui fera parvenir la réponse la plus spirituelle sans qu'elle soit tenue de laisser publier son nom.

Si cette personne est déjà abonnée à notre journal, elle pourra donner le nom d'un ami à qui elle voudra passer le *Canard* gratuitement pour un an. Ne pas oublier que le *Canard* ne prend pas d'abonnés dans les limites de la ville.

La première question que nos lecteurs pourront mettre à l'étude est la suivante:

Au jour du jugement dernier, lorsque toute l'humanité sera assemblée dans la vallée de Josaphat, il est très probable qu'il s'écoulera plusieurs minutes avant le prononcé des sentences. Supposons qu'il soit accordé aux hommes cinq minutes de *Deo gratias*, pendant lesquelles il leur serait permis de converser avec n'importe quel personnage depuis Adam et Eve jusqu'à nos jours:

Avec qui aimeriez-vous à causer?

Quelle question poseriez-vous au personnage?  
Sur quel sujet poseriez-vous la conversation?

Toutes les réponses seront publiées dans le numéro du *Canard* du 5 mai.

### *Petites annonces.*

Les annonces canadiennes sont fort cocasses:

A vendre. — Un chien très bon pour les rats.  
Il ne leur a jamais fait de mal.

\* \* \*

Un financier très connu désire trouver une somme de \$25,000. n'importe en quel endroit. Il consentirait à la partager avec la personne qui le lui indiquerait. S'adresser au bureau du *Canard*.

Avis. — Un échevin en lisant le *Canard*, vient d'éclater de rire. Il y aura une bonne récompense à la personne qui en rapportera les morceaux à sa famille désolée.

### *Couacs*

Dans le chapitre intitulé, *Couacs*, Berthelot fait ses réflexions qui sont parfois profondes. En voici quelques-unes, entre autres:

Avis aux législateurs canadiens. Thiers disait: "Il est plus facile de faire des souliers que des lois". Et cependant il y aura toujours beaucoup de gens mal chaussés.

"Le restaurateur ne mange pas la cuisine qu'il sert à ses clients."

"Le médecin, dès qu'il se sent malade, ne se

traite pas lui-même et appelle tout de suite un confrère en renom.”

“Un avocat qui a un procès, se fait défendre par un confrère.”

“Mais quand il s'agit de politique, tout individu sachant à peine lire et écrire se croit apte à résoudre toutes les questions et voudrait absolument ne s'en rapporter qu'à lui-même . . . Explique qui pourra cette singulière prétention.”(7)

“La grande faute de la politique, erreur qui mène à une grande injustice et à un grand danger, est qu'on fait trop par le peuple et pas assez pour le peuple.”

“Nos pères dînaient ensemble pour chanter, rire, boire, manger, causer avec esprit. Aujourd'hui un dîner est une question politique: On dîne pour ou contre le gouvernement.”

### *La cane du Jardin Viger.*

La cane du Jardin Viger analysait avec beaucoup de subtilité les activités et la mentalité des gens. Voici une de ses lettres:

---

(7) Platon demandait des futurs politiciens, qu'il nommait, “Philosophes gardiens” une longue préparation, de fortes études avant d'entrer dans la vie publique.

Toutes les professions demandent plusieurs années d'études, seule la politique, qui est la science de bien gouverner un Etat, n'exige aucune préparation. Cela m'est toujours un sujet d'étonnement.

## La Canardière (près Québec)

12 juin 1878.

Mon cher canard,

Je t'écris de l'exil. Les beaux jours du Jardin Viger ne reviendront plus. Mes pressentiments de l'automne dernier ne m'ont pas trompée. Je ne devais plus revoir l'eau limpide du bassin et recevoir sur mes ailes les gouttelettes irisées de la fontaine. Les plate-bandes du jardin ont fait leur deuil des tulippes, des dahlias, des roses et des tubéreuses, la désolation suinte dans les quinconces. La serre se soutient à peine sur ses ais vermoulus et les plantes exotiques qui y fleurissaient ont péri dans une atmosphère chargée d'ennui.

Le goût du beau n'est guère développé dans notre Conseil de Ville, composé d'épiciers, de commerçants d'animaux et d'entrepreneurs de bâtisses. Ces gens ne sont guère sensibles aux séductions de la poésie. Ce sont autant de statues d'argile qui n'ont pas été animées par le feu de Prométhée.

Qu'ont fait les échevins de la partie Est de la ville de Montréal pour embellir notre Jardin Viger? Où sont les outardes, où sont les canards, qui égayaient les enfants? Tout y est triste et sombre comme dans l'Erèbre. Vous y voyez le gardien promenant son front pâle dans les allées désertes. Il n'a d'autres distractions que de rechausser des tiges d'artichauts et à enlever le

chiendent qui envahit les pelouses. Hélas! l'aspect du jardin m'a tellement navrée que je m'en suis éloignée à tire-d'aile. Maintenant me voilà exilée à Québec, que l'on m'avait cité comme étant l'Athénée du Canada.

On m'avait dit que c'était le séjour des Muses et que l'on y humait à pleins poumons l'atmosphère vivifiante de la poésie. Rendue dans la capitale, ma déception a été des plus amères; la lyre de Fréchette était muette, ses mélodieux accords étaient remplacés par l'épinette discordante d'Eudore Evanturel et la guimbarbe rouillée de Philéas Huot. On m'avait dit que sur la place d'Armes je trouverais un bassin où je pourrais patauger dans des eaux cristallines, sous des ombrages touffus. Nouvelle déception: Je n'y ai trouvé qu'une fontaine en bronze dépouillée de ses ornements. Le bassin ne contenait qu'une eau verdâtre et croupissante. Je ne voulus pas y tremper mon aile de crainte de la salir.

Les plus belles filles du Canada sont, sans contredit, celles de Québec; elles ont la beauté plastique, mais elles semblent un peu arriérées dans leurs toilettes. Elles aiment les contrastes dans les couleurs. Leurs robes sont surchargées de franfreluches et leurs coiffures sont des capharnaüms de fleurs et de rubans hétéroclites. J'ai aussi observé que les Québecquoises avaient plus de distractions pendant le service divin que les Montréalaises. Les lions de la capitale portent des gants de

chevreau et pincant le lorgnon. Chacun est amoureux de sa chacune. On me dit que c'est un effet du climat. La Québécoise à l'âge de treize ans reçoit les premiers dards de Cupidon. A Montréal une jeune fille ne commence à cultiver le sentiment qu'à dix-sept ans ou dix-huit ans.

J'ai pris plusieurs notes sur mon voyage et je te les communiquerai plus tard. Je te pince l'aile.

La Cane.

(Ci-devant du Jardin Viger).

### *Dialogues*

Les dialogues entre le petit Baptiste et son papa ont dû désopiler la rate de bien des gens. J'ai choisi celui-ci parce qu'il concerne Mercier, qui occupa une place éminente parmi nos hommes d'Etat. Comme orateur il eut peu d'égaux. Il était doué d'un pouvoir magnétique qui attirait la foule.

Le petit Baptiste vient de lire dans une dépêche que l'hon. Mercier est à Québec et qu'il souffre d'une attaque de calculs biliaires.

Baptiste. — Papa, dis donc, qu'éque c'est ça des calculs biliaires?

Ladébauche. — Des calculs biliaires, mon fils, c'est une maladie qui attaque M. Mercier surtout à l'approche d'une session. S'il souffre de calculs biliaires, c'est certain que la session n'est pas loin à Québec.

Baptiste. — Comprends pas, papa, explique-moi donc ça un petit brin?

Ladébauche. — Ce n'est pas la première fois que notre premier ministre souffre de cette maladie. Il en a eu une forte attaque pendant la dernière session lorsqu'il a calculé ce que ses bills lui rapporteraient. Tu devrais savoir qu'un calcul biliaire chez un ministre est un calcul qu'il fait sur ses bills. Les uns passent mais le plus grand nombre ne passe pas. Quand ça ne passe pas, ça le fait horriblement souffrir.

Baptiste. — Je comprends maintenant les calculs *biliaires*. Il y a eu de bien mauvais calculs pendant la dernière session. Penses-tu qu'il en aura de pareils encore?

Ladébauche. — Certainement que je le crois. Calcule un peu son bill des asiles, tu vas voir s'il va en avoir de la misère avec ses castors. Les castors n'aiment pas ses calculs sur cette question-là, Il a des calculs sur l'éducation qui vont avoir beaucoup de difficulté à passer. Tu verras ça, mon fiston.

### *Les noms historiques de Montréal.*

Tout sert de prétexte à Berthelot pour exercer sa verve satirique.

“En consultant l'almanach des adresses de Montréal, le *Canard* constate qu'une foule de personnages dont a parlé l'histoire ont aujourd'hui leur résidence à Montréal.

Sophocle est marchand de fourrures sur la rue St-Laurent;

Homère est confiseur sur la même rue;  
Ferry est maître charretier;  
Richelieu est tailleur;  
Racine (*Pierre*) est journalier;  
Salisbury est mécanicien;  
Raphaël continue à faire de la peinture;  
Le mari de madame de Sévigné est employé au bureau de santé comme constable sanitaire;  
Néron est plombier sur l'avenue Jules;  
L'amiral Nelson tient une pharmacie bien connue;  
Victor Hugo fait des cigarettes;  
Maisonneuve (*il y a trente ans, à Montréal, appartenait à tous les métiers*).

Champlain est principal de l'École de la rue Fullum;

John Collins est commis au Pacifique. Il est toujours bon à prendre le matin;

Saint-Louis est un grand contracteur du gouvernement et défend en même temps le *Canada-Revue* contre Mgr Fabre.

Daniel après être sorti de la fosse aux lions est devenu imprimeur rue Ste-Thérèse et pharmacien sur la rue Notre-Dame.

Abraham, Isaac et Jacob tiennent des magasins de seconde main sur la rue Craig.

Pour trouver ces noms nous n'avons qu'à feuilleter le *Directory* pendant quelques minutes seulement."

*La plus grande découverte du siècle.*

Le sérum anti-boodlique.

Dans le *Canard*, du 1er décembre 1874, Berthelot fait découvrir au Dr Laberge un remède destiné à guérir les malades atteints de la *Boodline*, et dont il est question dans la préface.

C'est un sérum dont l'emploi serait fort utile à tous les gouvernements.

"Depuis une semaine l'attention publique est concentrée sur le comité d'hygiène de l'hôtel de Ville où l'on fait des expériences avec un nouveau médicament prophylactique.

"Le sérum de cheval inventé par le docteur Roux, de Paris, ne peut pas tenir une chandelle devant la nouvelle préparation d'un médecin canadien.

"Le docteur Laberge, qui a fait en France, chez Pasteur, des études sérieuses sur la bactériologie, vient de découvrir un sérum appelé à opérer une révolution dans le monde financier, commercial, municipal et politique.

"S'inspirant des travaux du docteur Roux notre jeune médecin canadien a trouvé le secret de la préparation d'un sérum beaucoup plus important pour l'humanité que le fameux sérum français.

"Voici comment a originé sa découverte. Il était allé la semaine dernière avec le médecin de la cité faire une inspection du pénitencier de St-Vincent de Paul.

"Au cours de sa conversation avec le préfet, M.

Ouimet, une idée lumineuse lui avait traversé le cerveau. Si je prenais, se disait-il, un peu de sang d'un voleur, d'un voleur de naissance et si j'en faisais un sérum que j'inoculerais dans l'épiderme d'un individu imbu d'idées de boodlage, est-il possible que par cette vaccination je lui enlève toute pensée de vol et de coquinerie?

"Le docteur résolut *illico* de tenter l'épreuve. Il demanda au préfet le nom du principal voleur confié à sa garde.

"M. Ouimet lui dit que le meilleur sujet était Louis Viau, renommé pour son habile évasion.

"Il s'agissait d'arriver par la persuasion à le faire consentir à se laisser enlever un demiard de son sérum.

"Viau, qui à part sa kleptomanie, est bon garçon, permit au docteur de faire l'opération.

"Le sérum du voleur fut mis en culture dans le laboratoire du médecin et soumis au procédé du docteur Roux.

"Lundi dernier un membre du Conseil de ville était inoculé avec la nouvelle composition appelée sérum anti-boodlique.

"L'effet ne tarda pas à se produire.

"L'édile ainsi vacciné était appelé mardi à siéger dans un comité où l'on devait ouvrir des soumissions importantes. Il s'agissait de donner une entreprise de plusieurs millions de dollars.

"Lorsque notre échevin a été appelé à voter en faveur d'un soumissionnaire, grande a été notre

stupéfaction lorsqu'il éprouva un dégoût indéfectible pour un pot-de-vin promis par un des entrepreneurs.

"Obéissant à une suggestion occulte, il ne put voter que pour la soumission la plus basse et la plus honnête.

"Naturellement ses collègues crièrent haro à son action. Son vote était en contradiction directe avec tous les principes élémentaires du boodlage.

"Une répétition de l'expérience a été faite sur la personne d'un ministre de Québec de passage à Montréal et on a obtenu les meilleurs résultats. Ce ministre est aujourd'hui hors de l'influence néfaste du boodlage.

"Il se formera sous peu en cette ville, une société pour l'exploitation du sérum anti-boodlique.

"La société Immobilière se propose de faire amender la charte de la Cité en y insérant un article en vertu duquel tous les candidats aux honneurs municipaux, les fonctionnaires publics, les caissiers, comptables, conducteurs de petits chars devront se faire vacciner avec la nouvelle préparation."

*Le bureau de déplacements.*

*Encore une fondation du Canard.<sup>(1)</sup>  
Montréal, 6 juillet 1895.*

La situation se corse tellement à Ottawa que la

---

(1) Berthelot avait aussi fondé une Association des Peignes. L'on voit souvent le compte-rendu des séances dans ses petits journaux. Dans une caricature, il représente les Peignes fermant leur boutique, tard, le soir, au grand dommage de leurs employés. Les volets de chaque boutique sont représentés sous forme de peignes énormes.

dissolution des Chambres doit infailliblement avoir lieu avant le 1er septembre.

Ceux de nos lecteurs qui voient dans l'avenir sans se servir des lunettes des préjugés, n'ont qu'une voix pour déclarer que la protection a fait son temps et que les libéraux seront au pouvoir avant les premières neiges de novembre.

Il importe pour ce dernier parti de s'organiser non pas pour les élections, car c'est déjà fait, mais pour la distribution du patronage.

La première chose à laquelle songeront les libéraux en prenant les rênes du gouvernement sera naturellement de caser leurs amis à la place des conservateurs nommés pendant le dernier régime. Il faut que ces déplacements s'opèrent dans des conditions régulières.

Pour cela le *Canard* a eu l'idée de fonder à Montréal un bureau de déplacements où tous les libéraux aspirant à un emploi dans le service civil devront inscrire leurs noms avec les titres qu'ils feront valoir pour devenir titulaires des offices qu'ils demandent.

Les nouveaux ministres, avant de faire aucune nomination, nous ont promis de consulter les livres de notre agence de déplacement.

Il va sans dire que les premiers inscrits sur nos registres seront les premiers servis.

Les premiers déplacements auront lieu dans le département des traducteurs des débats.

M. Chrys. Langelier est déjà inscrit sur nos li-

vres comme traducteur en chef. Il y aura au moins huit vacances à remplir et nous n'avons que les aspirants suivants à suggérer: MM. Rémi Tremblay, Langlois, du *Monde*, Filiatrault, du *Réveil*. Ainsi il y a cinq autres places à donner aux amis. Nous avons le nom de M. J-B. Rouillard pour un emploi important au bureau de géologie; il lui faudra au moins deux assistants pour le service des mines.

Des déplacements en masse se feront dans le ministère du revenu de l'Intérieur et dans celui des Travaux Publics.

Attention aussi au département des canaux où il y aura une barge de déplacements sur le canal de Lachine et celui de Beauharnois.

Ainsi, messieurs les aspirants, nous croyons en avoir assez dit pour être compris.

Hâtez-vous de venir vous inscrire au bureau de déplacements du *Canard*.

Chaque demande d'inscription devra être accompagnée de la somme de dix centins en argent ou en timbres de poste pour nos frais d'administration."

Libéraux, conservateurs, nationalistes, tous ont subi les boutades de Berthelot. Il était au-dessus de la politique. Il voyait de haut. Il n'eut jamais l'esprit de parti.

*Association canadienne pour l'avancement  
de l'ignorance.*

Dans la seule lettre de Berthelot que j'ai pu retracer, (elle est adressée à son ami, Alphonse Lusinian, et m'a été donnée par sa fille, Melle Lusinian, d'Ottawa,) il est question de l'Association Canadienne pour l'Avancement de l'Ignorance.

Nous regrettons que le document soit trop pâle pour être reproduit ici avec avantage pour nos lecteurs.

On lit dans *le Violon*; "Les membres actifs de l'Association Canadienne pour l'Avancement de l'Ignorance, qui ne s'étaient pas réunis depuis 1882, ont été convoqués par ordre de leur vénérable président, M. le sénateur Trudel.

"Les membres les plus éminents de la confrérie étaient présents lorsque le président prit le fauteuil et fut salué par un cyclone d'applaudissements."

Dans un autre numéro Berthelot écrit:

"L'assemblée annuelle des membres de l'Association Canadienne pour l'Avancement de l'Ignorance a eu lieu dans une des salles de l'*Etendard*. Le secrétaire, M. Tardivel, donna lecture de son rapport annuel, qui fut satisfaisant et adopté à l'unanimité."

Dans un article intitulé, *La Fête des Saints Innocents*, on lit:

"Dimanche dernier, le 28 décembre, 1884,

étant la fête des saints Innocents, les membres de l'Association Canadienne pour l'Avancement de l'Ignorance, ont eu une assemblée extraordinaire. Ils ont profité de la circonstance pour offrir à leur président une preuve tangible de l'admiration qu'ils éprouvent pour son talent et son dévouement à la cause de la société, on lui présenta un portrait de lui-même peint à l'huile de castor.<sup>(1)</sup>

*Monsieur l'abbé Tise.*

Cette fantaisie démontre un autre des multiples aspects de l'esprit de Berthelot.

“L'autre jour le *Canard* se rendait à Québec, sur un train du chemin de fer du Nord, lorsqu'il rencontra sur un wagon de première un vieux missionnaire dont le nom est universellement connu.

“C'était l'abbé Tise qui se dirigeait vers la vieille capitale pour donner des conseils aux députés qui siègent actuellement dans la législature locale.

“Comme ce vénérable monsieur était une vieille connaissance du *Canard*, celui-ci alla s'asseoir à côté de lui en engageant la conversation.

—Bonjour, monsieur l'abbé, vous êtes en route pour Québec, je suppose. On requiert bien souvent vos services là-bas.

—Vous y êtes, mon cher monsieur. Vous ne sauriez croire la vie active que je mène depuis plu-

---

(1) Parti politique

sieurs années parmi ces bons Canadiens, je suis constamment sur pied.

—Vous avez raison. En lisant les journaux, je vois que vous êtes incessant dans vos travaux. Je vous trouve partout. Je ne puis rencontrer un ami sans qu'il me dise, l'abbé Tise est ici — l'abbé Tise est là, l'abbé Tise était hier dans le conseil des ministres à Ottawa, l'abbé Tise est à la session de Québec. Ma foi, je crois que vous avez le don d'ubiquité.

—Mon cher *Canard*, vous avez bien raison; je suis obligé de me multiplier pour répondre à tous ceux qui me consultent. J'ai toujours été infatigable dans mes travaux. Je dessers des congrégations nombreuses dans toutes les parties de la province. Outre mes congrégations d'Ottawa et de Québec, j'en dirige plusieurs à Montréal. Tenez, par exemple, j'ai le Conseil de Ville où j'inspire les résolutions les plus importantes. C'est moi qui dirige le département du trésor, qui maintiens la journée de corvée. C'est moi qui inspire les actes les plus importants du bureau de santé. Très souvent je suis appelé à rendre des décisions.

“La plupart du temps, c'est moi qui donne les entreprises de la corporation.

—Vous ne me parlez pas de vos travaux dans le journalisme. Etes-vous attaché à quelque journal en particulier?

—Pas précisément parce que je suis le directeur spirituel de l'*Etendard*. Je collabore à plusieurs

feuilles de Montréal, de Québec et d'autres villes de la province. J'écris un article par semaine pour la *Vérité* contre les évêques et les francs-maçons. J'ai inspiré au Grand Vicaire tous ses articles, en vingt-quatre chapitres, contre les libéraux catholiques et la franc-maçonnerie.

“Je collabore assidûment au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et au *Monde*, c'est moi qui ai préparé tous les articles sur le procès Mercier-Tassé et le juge Ramsay dans la *Minerve*. Rendu à Québec, je passerai la nuit blanche à rédiger le projet de loi sur les licences.

—Vous avez pourtant des ennemis personnels. Je sais pour ma part, que l'abbé Tise n'est pas aimé de tout le monde.

—J'ai beaucoup d'ennemis dans la province de Québec, mais ils sont impuissants. Ces ennemis je les connais bien car c'est moi qui ai posé la base de leur fortune. Publiquement ils déclarent qu'ils sont prêts à me béatifier, car ils savent bien que sans mon influence sur le peuple ils resteraient dans l'obscurité et la misère.

“Bonsoir, *Canard*, je vais dormir un somme pendant quelques minutes, car j'ai rudement de la besogne de taillée à mon arrivée à Québec.

“L'abbé Tise rabattit son bonnet sur son front, bâilla, étendit ses bras, ferma l'oeil et s'endormit, pendant que le *Canard* allait griller une cigarette dans le wagon de seconde.”

Cet article très spirituel a paru dans le *Canard*, le 21 mars 1885.

*Dialogue des morts.*

En parodiant le *Dialogue des Morts*, de Fénelon, où celui-ci y avait cherché un moyen agréable d'enseigner l'histoire au duc de Bourgogne, Berthelot y voit un procédé littéraire pour exercer sa verve satirique. Je ne cite que des extraits. Ce dialogue a été publié dans le *Canard*, le 1er, le 8 et le 15 février 1879.

“Le *Canard* ayant pataugé longtemps dans les mares bourbeuses de la province de Québec, il lui a pris fantaisie ces jours derniers d'aller faire un plongeon dans les eaux noirâtres du Styx et de donner à ses lecteurs un rapport fidèle de ce qu'il verrait et entendrait dans le sombre domaine de Pluton.

“Ne craignez rien, lecteur timoré, nous ne vous ferons pas franchir aujourd'hui le seuil de la porte aux colonnes de diamant noir où se lit la terrible inscription:

Lasciate ogni speranza  
Ici laissez toute espérance.

“Non, nous franchirons seulement le premier fleuve qui fait neuf fois le tour du Tartare et nous converserons avec quelques personnages bien connus dont les ombres errent encore sur ses lugubres rives.

“Le *Canard* a profité de l'occasion d'un ami qui avait pris sa feuille de route pour le Tartare, pour l'accompagner dans la région des ombres.

“Nous vous ferons grâce des prolégomènes dont se sont servis Virgile et Dante en décrivant leur descente aux Enfers.

“Nous ne broierons pas du noir pour faire un tableau épouvantable de ce que nous verrons dans notre marche avant de rencontrer le nautonnier Caron.

“Notre ami, nous l'appellerons Vadeboncoeur, arrive donc en notre compagnie sur les bords brumeux du Styx.

“Le vieux Caron se tient debout sur le rivage. Ouvrons ici une parenthèse pour dire que dans le royaume de Pluton les traversées du Styx se font avec beaucoup plus de régularité que celles des vapeurs de Longueuil, de Saint-Lambert et de Lévis.

“Le nautonnier consulta sa montre, jeta sa rame lumineuse dans sa barque et redressant sa taille vouûtée par l'âge, il regarda l'horizon, lâchant quelques jurons énergiques contre les retardataires.

“Bientôt la foule se pressa près de sa barque. Caron dut se servir de sa rame pour repousser ceux qui voulaient s'embarquer sans lui avoir payé l'obole de rigueur.

“Le *Canard* n'éprouve aucune difficulté pour embarquer dans le sombre esquif. Caron sourit avec indulgence en voyant le palmipède se mouil-

lant les pattes au fond de la barque en prenant place sous un banc afin de ne pas gêner les voyageurs. Il murmura à la cantonnade: "Les membres de la presse passent toujours *free*".

"La barque s'éloigna du rivage fendant les ondes noires avec lenteur. Vadeboncoeur pour opérer une diversion aux ennuis de la traversée tira sa blague et alluma sa pipe.

"Sa première bouffée effleura le nez de Caron qui lâcha ses rames et trois ou quatre jurons formidables. "Si tu veux avoir de la fumée, dit-il tu en auras assez pour te suffoquer de l'autre côté."

"Il régnait à bord un silence lugubre qui n'était brisé que par le bruit des rames et le clapotement de l'onde noirâtre sur la proue.

Vadeboncoeur avisa un moyen de faire sortir le nautonnier de son mutisme. Il sortit de sa poche une gourde de whisky et en offrit un verre au taciturne vieillard.

Celui-ci ne se fit pas prier et avala d'un seul trait un coup de pompier. La boisson eut pour effet de dérider le front de Caron, qui contre son habitude devint un peu communicatif.

"Le dialogue suivant commença entre le vieillard et notre ami Vadeboncoeur:

Caron — De quel pays étais-tu? Comment t'appellais-tu de ton vivant?

Vadeboncoeur — Je m'appellais Vadeboncoeur et j'ai vécu quarante ans dans la puissance du Canada.

Caron — La puissance du Canada. J'ai passé bien des plénipotentiaires et des diplomates dans ma barque et pourtant je ne les ai jamais entendus parler de cette puissance. Où ça se trouve-t-il le Canada?

Vadeboncoeur — Ça se trouve dans le Nord de l'Amérique. Il y a une partie qui est habitée par une grande nation qu'on appelle les Canadiens français.

Caron — Lorsque tu seras débarqué, tu auras de la difficulté à trouver un logement. Pluton administre très bien son royaume. Il assigne à chaque nationalité un district séparé dans le Tartare. Je ne crois pas qu'il ait encore fixé un endroit pour tes compatriotes. Tu seras obligé de vagabonder pendant quelque temps. Du reste, je crois que tu trouveras parmi les ombres quelques Canadiens que tu dois connaître. Je me rappelle d'avoir passé un nommé Guibord. Comme il avait été sans sépulture pendant cinq ou six ans, il a erré longtemps sur les bords du Styx avant de prendre son passage dans ma barque. C'est un de ses amis, nommé Rozaire, qui lui a donné une obole pour le voyage.

Vadeboncoeur — Je me rappelle bien de Guibord; j'aimerais bien avoir une conversation avec lui.

Caron — Cela te sera facile, rendu de l'autre côté. Tu rencontreras Lafontaine, Papineau, Cartier et une foule d'autres qui t'amuseront.

“Le bateau toucha enfin à la sombre rive de

l'Erèbe sur laquelle plane sans cesse d'épais nuages d'une fumée nauséabonde. Lorsque le Canard secoua ses ailes en sortant de la barque, Caron lui adressa quelques mots :

“Tu es le seul être vivant à qui il est permis d'entrer dans le royaume de la nuit. Lorsque tu retourneras sur la terre, j'ose espérer que tu ne dénonceras jamais le docteur Coderre de Montréal; les temps sont durs et la crise se fait sentir dans l'Erèbe comme sur la planète. Je t'avouerai franchement que le docteur Coderre<sup>(1)</sup> est en train de me faire amasser une petite fortune avec les sous que me donnent les picotés. Tu n'oublieras pas de remercier l'inspecteur des chemins et le bureau de santé qui me fournissent leur petit contingent à cause de l'état dans lequel ils laissent les rues.

“Le *Canard* ayant atterri voulut prendre son essor. Il s'éleva à une hauteur d'une dizaine de pieds, mais la densité de l'atmosphère l'obligea à descendre sur le sol humide. Il crut que le meilleur parti qu'il eût à prendre, était de suivre de près son ami Vadeboncoeur. Celui-ci s'aventura près des sombres murailles de la demeure de Pluton, mais il s'arrêta tout-à-coup devant un bouledogue à trois têtes dont les aboiements sinistres réveillaient les échos du séjour des morts. C'était Cerbère, le portier de Pluton.

“Pour l'apaiser et l'empêcher de se lancer sur le *Canard*, Vadeboncoeur lui donna un pain de

---

(1) Il était contre la vaccination.

“sucre du pays.” Le monstre affamé s'élança sur le sucre avec tant d'avidité qu'il l'avalait avec le papier qui l'enveloppait. Le papier était un fragment du Journal des *Trois-Rivières*.

“Le monstre n'eut pas plus tôt avalé ce papier que ses yeux commencèrent à se voiler. Bientôt ses paupières se fermèrent, il se coucha et laissa lourdement tomber ses trois têtes sur ses pattes de devant. L'article du journal l'avait endormi.

“Vadebonceur et le *Canard* allèrent dans une hôtellerie où on leur servit des grogs chauds, car dans le Tartare on ne trouve aucune boisson rafraîchissante. Après avoir soupé copieusement ils se couchèrent en rêvant aux émotions que devait leur procurer la journée du lendemain.

“Pendant la nuit il y eut une convention des ombres des médecins qui habitaient le triste séjour où ils avaient envoyé leurs patients.

“Esculape, qui était descendu chez Pluton pour assister à un bal donné par Proserpine, devait présider aux délibérations. Les médecins profitèrent de son séjour chez Pluton pour avoir son opinion sur les mérites de la vaccine. On craignait que l'invasion des variolés dans le Tartare ne fit des ravages terribles parmi les ombres non vaccinées et il s'agissait de prendre des mesures énergiques pour conquérir le fléau. L'ombre de Jenner avait pris de la lymphe pure sur le pis de la vache Io et il avait réussi à circonscrire les ravages de la picote dans l'Erèbe. Il devait, dans cette convention,

lire un mémoire sur l'utilité de la vaccination.

“Après une marche d'une dizaine de minutes, Vadeboncoeur et le *Canard* entendirent une conversation en français. C'étaient deux ombres qui venaient de se rencontrer, qui n'étaient autres que celles de Cartier et de Guibord.<sup>(2)</sup>

Guibord — Tu n'as pas besoin de faire tant ton fier. De ce côté je vaux autant que toi.

Cartier — Qui es-tu, ombre impertinente? Ne sais-tu pas que de mon vivant j'étais le premier homme de mon pays.

Guibord — J'ai fait parler de moi après ma mort moi aussi. Je suis entré dans le cimetière de la Côte-des-Neiges avec plus de baïonnettes, de canons que tu n'en avais à tes obsèques.

Cartier — Tu ne me dis pas ça. Je ne pensais jamais qu'on t'enterrerait avec autant d'éclat.

Vadeboncoeur, en se présentant comme membre de la presse, réussit à pénétrer dans les murs de la sombre demeure de Pluton.

Ci-commence le dialogue des morts:

Cartier — Tiens, te revoilà. Nous t'attendions

(2) Joseph Guibord, membre de l'Institut canadien de Montréal, mourut subitement en 1869. Comme l'Institut était frappé de censures canoniques, le curé de Notre-Dame refusa la sépulture ecclésiastique. Sa veuve, Henriette Brown, réclama en Cour la sépulture civile dans le cimetière commun des catholiques. Le 2 mai 1870, le juge Mondelet condamnait le curé et les marguilliers à faire inhumer Guibord au cimetière catholique, où il possédait un terrain. On dut recourir à la force armée. Il y eut appel à la Cour de Revision et enfin au Conseil privé d'Angleterre. La Cour de Londres rendit sa sentence le 21 novembre 1874. Elle se trouva conforme à celle du juge Mondelet.

avec impatience. Parle maintenant et dis-moi franchement ce que l'on pense de moi dans mon pays?

Vadeboncoeur — On a dit moins de mal de toi après ta mort que lorsque tu étais vivant. Il n'y a rien d'étonnant en cela. Dans le Canada comme dans les autres pays, on attend toujours qu'un homme soit mort pour en dire du bien. Les bleus, encore aujourd'hui, ne jurent que par toi. Il y a même à Montréal un club qui porte ton nom. Tu es presque canonisé.

Cartier — On aurait dû faire cela de mon vivant, au lieu de me faire perdre mon élection de 1872.

Vadeboncoeur — Je t'assure que tu as été bien regretté par les conservateurs. Ils vénèrent ta mémoire.

Cartier — Alors, je suppose que je dois avoir un beau mausolée dans le cimetière de la Côte-des-Neiges.

Vadeboncoeur — Pas encore. Les temps sont durs. Les bleus ont été dans la dèche pendant cinq ans. Ils n'avaient pas assez de fonds pour élever des monuments à leurs morts lorsque l'argent leur manquait pour faire les élections des vivants.

Cartier — Qu'importe, je suis toujours content d'apprendre que les miens sont au pouvoir. Ils vont rendre le peuple heureux.

Vadeboncoeur — Ne vas pas si vite! Le peu-

ple a une grosse dette à payer, dix-sept millions, ce n'est pas une petite somme.

Cartier — Dix-sept millions! C'est impossible.

Vadeboncoeur — Rien de plus vrai. C'est même un de tes amis, Cartwright, qui nous a endettés comme ça.

Cartier — Pas possible. Cartwright serait-il devenu rouge et ministre des finances?

Vadeboncoeur — Justement.

Cartier — Alors, dans ce cas, il a fait exprès pour les blaguer.

Vadeboncoeur — Dans tous les cas, ça y est. C'est le Pacifique qui nous a calés.

Cartier — Le Pacifique. Comment, aura-t-on par hasard pris mon idée au sérieux?

Vadeboncoeur — Comme de juste, on n'en a pas vu le bout. Les gens à Mackensie ont fait de l'argent avec, aujourd'hui c'est au tour des amis de sir John Macdonald.

Cartier — Je pensais en faisant la Confédération que je déniaiserais le peuple, mais je vois qu'il est aussi Michel qu'il l'était avant l'union des provinces".

### *Promenade aux champs Elysées.*

*La Promenade aux champs Elysées*, encore une allusion à Fénelon, dans *Les Aventures de Télémaque*, est avant tout une critique littéraire de Berthelot sur les écrivains de son temps. A part quelques noms, les autres ont sombré dans l'oubli. Le

fait de n'y admettre que les pauvres d'esprit est amusant, et plus amusant de voir ceux qu'il y admet. Cette satire a paru dans le *Canard*, le 28 février 1879.

"Le *Canard* avait laissé Vadeboncoeur sur les bords de l'Achéron avec Hercule, Samson, Milon de Crotone, Dumas, Porthos et Joe. Montferrand, qui faisaient des exercices de boxe. Montferrand<sup>(1)</sup> battait Hercule et Milon réunis, et Porthos écrasait Samson.

"Le *Canard* dirigea ses pas vers les champs Elysées (voir la description dans *Télémaque*.) Il vit d'abord quelques milliers de personnes habillées à la Turquie; c'étaient les zouaves pontificaux. Ils semblaient lire avec attention un journal intitulé: *Bulletin de l'Union Allet*, un chiffon soporifique; ils fraternisaient avec des Grecs, habitants de la Béotie, parmi lesquels était ce célèbre Béotien, qui prit le Pirée pour un homme.

"Plus loin le *Canard* rencontra Don Quichotte armé en guerre, portant toujours l'armet de Mambrin, accompagné de son fidèle écuyer, Sancho Panca. Monsieur de la Palisse, monsieur Jourdain, monsieur Purgon, monsieur de Pourceaugnac, Scapin, Tartuffe, Jocrisse, Nonotte et Patouillet, suivis d'une foule hétéroclite qui admirait l'illustre chevalier de la Triste Figure.

---

(1) Joe. Montferrand était un bûcheron canadien-français, célèbre par sa force musculaire et ses querelles de taverne.

“Dans une vallée d’ormes gigantesques était un groupe turbulent composé de Thersite, d’Erostrate, du poète Lycophon et de ses scholiastes, du poète Codrus, dont parle Juvénal, de Pierre Gringoire et de Scarron, auteur du *Virgile travesti*.

“Le *Canard* tout désorienté et dépaycé, avisa enfin un de ses compatriotes canadien-français, le fameux historien et poète, Bibaud, auteur de *Sagamos illustres*, qui lui parla en ces termes :

—Vous ne voyez que l’ombre de moi-même. Mon âme, par vertu de métempsychose, est passée dans un de mes descendants, Maximilien Bibaud, qui est un excentrique de quelque talent. Je vis ici avec M. de Fenouillet, un homme candide et nous causons littérature. Je dois vous avouer que les littérateurs sont rares aux champs Elysées, qui n’admettent que les pauvres d’esprit. Homère, Virgile, Horace, Erasme, Montaigne, Voltaire, sont dans le Tartare; on s’ennuie par ici.

Le *Canard* — Avez-vous beaucoup de Canadiens français?

Bibaud — Nous avons les guerriers de 1812 avec leurs médailles. Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, qui a passé ici l’autre jour, les a trouvés ridicules et leur héroïsme dont ils sont si fiers, ne lui a pas paru sans reproche. Nous avons aussi un soldat de Napoléon, un nommé Evanturel, chanté au Canada par le poète Crémazie; il paraît qu’un de ses petits, Eudore Evanturel, est un grand poète. Il a publié un volume de poé-

sies vaporeuses avec une préface de Joseph Marmette, le Fenimore Cooper canadien.

Le *Canard*—Je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup de littérateurs canadiens français appelés à venir aux champs Elysées, et j'envie leur sort.

Bibaud — J'ai interrogé à ce propos Minos, Eaque et Rhadamanthe et le Destin. Presque tous les auteurs canadiens de toutes races viendront aux champs Elysées. Buies, lui-même, ce chroniqueur fantasque, viendra en ces lieux; mais il n'y sera qu'à titre de converti et de gamin aimable devenu sérieux et poussif. Trop de confiance à l'inspiration et le manque d'études sont des écueils au talent. Son confrère Legendre le suivra de près, pauvre poète, chroniqueur triste et lamentable, il a endormi une fois par semaine pendant un an les lecteurs de l'*Opinion Publique*. L'abbé Casse-grain et l'abbé Bégin se tiendront par la main. Le premier est abondant et descriptif, un Delille en prose; le second est célèbre par un volume rempli d'idées profondes, "Souverains Pontifes." Les deux abbés ont enrichi les libraires de Québec.

Le *Canard* — En sortant de l'Averne, j'ai rencontré la sibylle, prêtresse d'Hécate et d'Apollon, qui m'a dit que Crémazie venait de mourir. Où ira ce poète?

Bibaud — Il paraît qu'il ne viendra pas ici. C'est un poète estimable dont les vers ont du nombre et sont souvent très beaux. Il avait le feu sacré. Le

chagrin l'a vieilli et l'a tué. Le talent excuse bien des fautes. N'a-t-on pardonné à François Bacon en faveur de son *Novum Organum*? Villon n'est-il pas pardonné?

Le *Canard* — Quels sont les Canadiens français qui partagent le sort de Crémazie et n'iront pas aux champs Elysées?

Bibaud — Ils sont rares, et je ne puis vous renseigner. Fabre ne viendra pas ici. Esprit prime-sautier et brillant, aimant les pointes, et pouvant sacrifier son meilleur ami pour un bon mot. Disert, un style châtié, rarement négligé, une grâce toujours enjouée, un génie aimable sans profondeur, un Parisien atteint de la nostalgie du boulevard. Il aimait mieux être bourgeois de Paris que mauvais épilogueur de budget du Canada: il avait raison.

“M. Routhier, qui le dirait, ne viendra pas aux champs Elysées. Cet écrivain s'est perdu en Europe, à Paris surtout, en allant au Théâtre français, en se mêlant pendant quelques mois au mouvement parisien. Il lit trop Molière. On ne reconnaît plus l'ancien écrivain du *Courrier du Canada*. Les lettres françaises l'ont fasciné et les idées qui ornaient ses *Causeries du Dimanche* ne tiennent qu'à un fil. Il méprise le dix-neuvième siècle, mais il y revient toujours comme l'esclave d'une belle courtisane.

Le *Canard* — Et Louis Fréchette?

Bibaud — Le Destin n'a rien voulu me dire à

son sujet. La lyre de ce poète résonne avec harmonie et rend de beaux sons, mais il imite trop l'emphase de Victor Hugo. Le génie français, c'est la clarté. Le Destin ne pense pas cependant qu'il demeure ici, à cause de ses quinze sonnets, qui sont presque tous d'une jolie tournure de style.

“Mon vieil ami, M. J.-O. Chauveau, ne restera pas ici. Il vivra avec les ombres des braves Français morts au Champ d'honneur sur les Plaines d'Abraham. Le discours qu'il prononça à leur mémoire lors de l'inauguration du monument de Ste-Foye, sauvera son nom de l'oubli sur la terre. Le reste de ses ouvrages et sa poésie ne valent pas grand'chose.

Le *Canard* — Il me semble que vous n'aviez pas autant d'esprit critique de votre vivant.

Bibaud — Après la mort, l'âme devient plus légère et prend un vol plus altier. Adieu, mon cher Canard. Je crains de ne plus vous revoir jamais, car votre place n'est pas ici. Vous irez rejoindre Rabelais, digne curé de Meudon et non moins digne chanoine de St-Maurles, maître Alcofribas Nasier, abstracteur de quintessence.

Le *Canard* — Les avocats et les juges, où iront-ils?

Bibaud—Ils se tiendront sous les platanes, dans un groupe où vous remarquerez Grotius et Puffendorf, le juge Dandin, l'Intimé et Chicaneau.

Le *Canard* — Et les médecins?

Bibaud — Aux champs Elysées. Ils aident les

Parques à dévider leurs terribles fuseaux. Voyez Sangrado, voyez Purgon, suivi de Diafoirus. Nous aurons le malin Dr Coderre, l'anti-vaccinateur, et le Dr Larue, le médecin agronome. Ce dernier est un homme estimable, d'un esprit primitif et d'une grande confiance en son génie inventif, un provincial attaché à sa province et qui veut faire fleurir l'agriculture. Il est père de douze enfants, qui sont ses meilleurs ouvrages. Son idéal a toujours été de planter des choux, et il en est digne.

"Je vous parlerais bien de M. James Le Moine, mais il n'est pas ici; il est parmi les hermaphrodites et les androgynes; il n'est ni chair, ni poisson, ni Français, ni Anglais.

"Bibaud salua le *Canard*, et son ombre vénérable se perdit dans une vaste allée de sycomores."

Lorsque Berthelot se présenta à son tour au Paradis après avoir longtemps fait antichambre dans le purgatoire de Dante, tout un coin de l'Olympe chrétien dut être secoué d'un "rire inextinguible," dit Gilles Reynald, dans la *Presse*, du 1er juillet 1931.

### *Biographies-Éclairs.*

Ces biographies parurent dans le *Violon*, en 1887. Ce qui les rend comiques, c'est que Berthelot y confond à dessein plusieurs personnes du même nom. Je n'en cite que quelques unes.

CE QUE L'ON DIRA DE NOS CONTEMPORAINS  
AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Quelle tâche ardue sera celle des hommes du xxe siècle qui entreprendront d'écrire l'histoire des évènements qui se passent de nos jours dans la province de Québec! Il y a tant de contradictions chez nos écrivains contemporains au sujet des hommes publics, il y a tant d'appréciations malveillantes et mensongères de la politique du jour, que les auteurs du siècle suivant feront une véritable macédoine lorsqu'ils essaieront d'écrire les biographies de nos grands hommes. Ils feront un mélomélo des principaux faits, et leur travail sera un véritable charabia, un capharnaüm des plus ridicules. Le *Violon* donne aujourd'hui à ses lecteurs un échantillon des biographies qui seront publiées à Montréal vers l'année 1920.

## CHAPLEAU

fut une des figures les plus illustres de la politique française au Canada de 1870 à 1889. Il naquit à Terrebonne vers l'année 1840 de parents pauvres mais honnêtes. Après avoir fait un brillant cours d'études au collège Ste-Thérèse, il entra dans le commerce en fondant une librairie sur la rue Notre-Dame, en face du Palais de Justice. Ses affaires prospérèrent grâce à son talent pour la finance et son énergie infatigable. Son négoce prit un tel développement qu'il dut s'associer un de ses employés, M. Ludger Labelle, et sa maison était universelle-

ment connue sous la raison sociale de Chapleau et Labelle.

Vers 1870 M. Chapleau entra dans la carrière politique où il remporta les plus grands succès comme orateur populaire. En 1872, il fut élu député du comté de Terrebonne au parlement local où il prit le premier rang parmi les politiciens du jour. Il fit partie du cabinet de Boucherville et après le coup d'état du gouverneur Letellier, il entra dans le gouvernement de sir John Macdonald, à Ottawa, avec le portefeuille de secrétaire d'État. Fatigué de la politique, il se livra à l'industrie et fonda sur la rue St-Laurent une grande manufacture de coffres-forts; l'ouvrage qui sortait de ses ateliers était admiré, non seulement dans la Puissance, mais aussi dans la république voisine. Il remporta toujours les premiers prix aux expositions de l'industrie dans son pays. M. Chapleau, malgré qu'il parut toute sa vie dans un état de santé très précaire, mourut à un âge avancé laissant une nombreuse famille.

#### MERCIER

s'acquit beaucoup de célébrité au milieu du dix-huitième siècle par ses voyages dans l'Alaska. Il explora la région polaire jusqu'au 75<sup>e</sup> degré de latitude, où il fonda des postes pour une grande compagnie de fourrures américaines de San Francisco. En 1870, il partit de l'Alaska pour ouvrir à Montréal sur la rue Notre-Dame une immense

carrosserie. Les voitures qui sortaient de son établissement étaient toutes faites d'après des dessins artistiques et originaux qui lui valurent les plus grandes distinctions dans les concours industriels. Mercier répondant à l'appel de ses compatriotes renonça à l'industrie pour figurer dans le Parlement de Québec. Il épousa la cause libérale et resta huit ans sur les banquettes de la gauche avant de conduire ses amis au pouvoir. Après la chute du ministère Ross en 1887, le gouverneur Masson le chargea de former un nouveau cabinet. Il comptait parmi ses amis plusieurs députés du parti national et du parti castor en qui il avait une confiance aveugle. Ces derniers ne lui accordèrent pas l'appui qu'il attendait d'eux. La zizanie se mit dans le camp ministériel et les éléments hétérogènes qui le composaient ne tardèrent pas à se désagréger. Après avoir administré les affaires de la province pendant dix-huit mois, le gouvernement Mercier fut battu par un vote de non-confiance au sujet du bill de l'éducation obligatoire et laïque.

Dégouté de la politique, Mercier entra au barreau et fut élu bâtonnier du district de Montréal. On prétend qu'il était extrêmement superstitieux malgré son intelligence hors ligne et sa profonde érudition. Il ne se gênait pas de dire à qui voulait l'entendre qu'il attribuait son plus grand succès politique à un bout de corde de pendu qu'il portait continuellement dans sa poche.

(1) C'est la pendaison de Riel qui a amené Mercier au pouvoir.

## MACDONALD

a été avec sir Georges-Etienne Cartier, le fondateur de la Confédération. Né en 1815, à Kingston, Ontario, il fit ses études à l'Université de Toronto. Il se rendit à Montréal encore jeune et tenta la fortune dans le commerce du tabac. Il déploya une grande activité dans ses affaires et réussit à fonder la plus grande manufacture de tabac de la puissance. Après avoir réalisé plus d'un million de dollars par son industrie, il se lança dans la politique en compagnie de sir Georges-Etienne Cartier. Le premier juillet 1867 il fut appelé à former le premier gouvernement de la Confédération, et il resta vingt ans au pouvoir. Sur ses vieux jours, las des soucis du gouvernement, il abandonna l'arène parlementaire pour ouvrir une école de danse à Montréal dans le Queens's Hall, où il obtint beaucoup de succès. Macdonald aimait beaucoup le *violon* qui faisait danser ses amis.

## MATHIEU

fut un des membres distingués du barreau de la province de Québec. Il pratiqua sa profession avec beaucoup de succès et représenta le comté de Richelieu pendant plusieurs années dans le parlement local. Il étudia subséquemment la prothèse dentaire et exerça sa profession sur la rue Notre-Dame à Montréal. Il s'était créé une forte clientèle par un système qu'il avait inventé pour extraire les

dents sans douleur pour l'opérateur. Cédant plus tard aux sollicitations de ses amis, il se laissa élire échevin pour le quartier Est, dans le Conseil de Ville où il s'acquit la réputation d'un homme actif, intègre et intelligent, refusant de s'associer aux opérations véreuses d'un *ring* qui dilapidait le trésor civique. Après avoir été dans l'édilité pendant trois ans, il ouvrit un hôtel dans la rue William, près de la rue Mc Gill, sous le nom excentrique de X. Io. U. 8.

Mathieu avait reçu une éducation athlétique qui avait donné à ses muscles un développement prodigieux. Il faisait des tours de force que n'auraient pas désavoués Joe. Montferrand et Grenache. Comme il avait rendu des services signalés au parti conservateur, sir John le nomma juge de la Cour Supérieure.

Il devint une des lumières de la législature et jamais aucun de ses jugements ne fut renversé par la Cour d'Appel. Il est mort à l'âge de 97 ans.

#### PERRAULT

un homme qui a joué un rôle assez important dans la politique, le commerce et l'édilité. Il fut président de la section Notre-Dame, de la Société Saint-Jean-Baptiste. Il établit une des plus grandes imprimeries de Montréal et obtint un contrat lucratif de la corporation. Il représenta longtemps le quartier Est au Conseil de Ville. Il rendit des services importants à l'agriculture en important

du blé de la Mer Noire. Il publia dans la presse des correspondances remplies de suggestions pratiques sur toutes les grandes questions qui occupaient l'esprit de ses concitoyens. Il représenta le Canada à l'exposition de Paris en 1872. Il devint plus tard vice-consul de France à Montréal. Il appartenait à plusieurs congrégations religieuses et mourut vieux garçon, sans lignée.

#### LAVIGNE

débuta comme meublier à Montréal vers le milieu du XIXe siècle. Comme il avait beaucoup de goût pour la musique, il fonda à Montréal une fanfare qui obtint beaucoup de célébrité sous le nom de Bande de la Cité. Ce corps de musiciens, qui était composé des meilleurs artistes du temps, remporta les premiers prix dans tous les concours. Lavigne introduisit en Canada le piano Sohmer et contribua puissamment au développement de son art dans la province de Québec. Il composa la musique de plusieurs romances sentimentales qui furent chantées dans tous les salons de Montréal et de Québec.

Pendant les loisirs que lui laissaient ses travaux artistiques, il exerça pendant longtemps au marché St-Laurent le métier de boucher. Un morceau de viande qui sortait de l'étal de Lavigne était toujours considéré comme de première qualité. Il fut aussi un des fondateurs de l'Union des Abattoirs de Montréal. Sur ses vieux jours, il se consacra-

exclusivement à la fabrication des rideaux rustiques.

Nous avons oublié de dire que M. Lavigne s'était associé avec M. Lajoie pour exploiter une source de calembours à jets continus. Plusieurs de leurs bons mots sont passés à la postérité.

#### TRUDEL

débuta comme médecin et professeur au Collège Victoria à Montréal. Lorsqu'un décret de Rome institua dans la métropole du Canada une succursale de l'Université Laval, Trudel, qui avait abandonné l'étude de la médecine pour devenir avocat, fonda l'*Étendard*, un journal dévoué aux intérêts des Castors.

Les Castors formaient une secte de politiciens d'un ascétisme religieux des plus absolus. Ils avaient voulu fonder une nouvelle religion dans la province, parce que l'épiscopat avait condamné leurs doctrines anti-catholiques.

Ils donnèrent à M. Trudel le titre de Grand Vicaire.

Anathématisé par Rome, l'*Étendard* dut cesser sa publication en 1888.

M. Trudel, qui possédait une voix de ténor des plus sympathiques, devint la coqueluche de tous les dillettanti de Montréal. Ses plus grands succès sur la scène furent dans la *Dame Blanche*, où il joua le premier rôle avec Melle Laura de Sartigny comme prima donna, et dans *Richard Coeur de*

*Lion* qui eut six représentations successives à l'Académie de musique.

M. Pégon tenait le rôle de Blondel.

M. Trudel était surnommé le Capoul canadien.

M. Trudel a laissé à la postérité plusieurs ouvrages littéraires qui eurent un grand retentissement en 1878, entre autres un pamphlet sur les Chambres Hautes où il était établi que le Sénat et le Conseil législatif existaient de droit divin. En 1889 le Saint-Siège condamna le pamphlet qui fut brûlé par la main du bourreau en Place d'Armes, près du portique de l'église paroissiale.

Découragé par l'action de la Cour de Rome, Trudel se livra à l'agriculture et s'acquit une fortune assez considérable par ses récoltes de carottes. Il fut nommé plus tard chef de la police riveraine à Québec. Pendant qu'il remplissait ces fonctions il rendit des services signalés à M. Mercier, premier ministre de la province de Québec, lorsque ce dernier était dangereusement embêté. Il mourut sénateur et en odeur de sainteté vers l'année 1899.

#### MARTEL

violiniste distingué. Reçut son éducation au collège de l'Assomption et perfectionna ses études musicales au Conservatoire de Paris sous la direction des meilleurs maîtres. Après avoir donné à Montréal une série de concerts qui consacrèrent sa réputation comme artiste de premier ordre, il se lança dans la politique. Il fut élu vers 1878 re-

présentant du comté de Chambly au parlement local.

Défait en 1886 par M. Préfontaine, il se retira dans son village natal pour pratiquer la médecine.

### SÉNÉCAL

fut un des plus célèbres financiers de la province de Québec. Il commença la vie comme capitaine de *Steamboat* sur la rivière Richelieu. Pour des raisons de santé, il abandonna la navigation pour ouvrir une grande imprimerie sur la rue St-Gabriel, sous la raison sociale de Senécal & Fils. On imprima dans ses ateliers le *Journal d'Education*, la *Semaine Religieuse*, le *Monde*, la *Minerve* et la *Presse*. Après avoir exploité l'imprimerie, il se lança dans le commerce, d'abord dans les ornements d'églises, ensuite dans les vins. Il s'était associé M. Cadieux dans ce dernier négoce, qu'il conduisait sous la raison sociale de Senécal & Cadieux. Vers 1879, il se retira du commerce des vins et spécula sur les chemins de fer.

En 1887, il se présenta comme candidat pour représenter le quartier Est dans le Conseil de Ville et battit l'échevin Grenier par une majorité de 1927 voix, grâce à l'influence des membres de l'Union catholique. Il fut président de la compagnie du chemin de fer du Nord et de la compagnie de navigation de Richelieu et d'Ontario. Il mourut sénateur en 1902.

## CHAMPAGNE

né à Lanoraie vers 1846, mena une vie très aventureuse. Il fit ses études au collège de Joliette et débuta comme frère de Saint-Viateur. Après avoir jeté son froc aux orties, il se rendit au Nord-Ouest et prit part à la première rébellion de Riel. Il défendit vaillamment le Fort Garry. Ecrasé par le nombre des soldats du général Wolseley, il fut fait prisonnier et relâché sur parole. Il retourna au Canada et entra au barreau. Il pratiqua pendant quelques années à Ste-Scholastique, dans le district de Terrebonne. Conservateur à tous crins, il paya de sa personne dans les grandes luttes que son parti eut à soutenir après la résignation du cabinet Macdonald en 1873. Victime de l'ingratitude de ses amis politiques il dut s'exiler aux Etats-Unis où il changea son nom en celui de Beau-grand. Il fonda dans la république voisine une dizaine de journaux qui ne vécurent pas longtemps. Il revint à Montréal vers 1879 et rentra au barreau en ouvrant un bureau en société avec M. Sarrasin. Il fut battu à Hochelaga en 1886 par M. Villeneuve et nommé conseiller législatif.

Il devint le conseiller légal du village St-Jean-Baptiste, et lorsque cette municipalité fut annexée à Montréal, il se porta candidat à la mairie en opposition à l'honorable Jean-Louis Beaudry. Il occupa le fauteuil civique pendant deux ans, et fonda l'organe libéral la *Patrie*, qui dut disparaître en

1888 pour faire place à un journal établi par l'honorable M. Mercier. L'ex-maire de Montréal, qui avait professé pendant toute sa vie des idées anti-chrétiennes, mourut au commencement du XXe siècle après une conversion sincère et muni de tous les sacrements de l'Eglise.

Nous avons oublié de dire que M. Champagne avant d'être nommé maire, rendit des services importants à la ville de Montréal comme inspecteur des chaudières.

### *Mort fictive de Berthelot.*

Les deux fils du sénateur F-X-Anselme Trudel, deux solides gaillards, agacés de voir leur père si souvent ridiculisé par Berthelot, l'avait assailli, un soir, à l'endroit indiqué dans l'article suivant, où il se fait passer pour mort. Ce fut la vengeance de notre humoriste.

Le *Canard* du 14 février, 1885, était en deuil; toutes les colonnes étaient encadrées d'une large bande noire. En tête de l'article il y avait un squelette étendu sur la terre.

### MORT DE M. BERTHELOT.

C'est l'âme en proie à l'émotion la plus douloureuse que nous devons enregistrer aujourd'hui la mort du rédacteur en chef, arrivée dans les circonstances les plus tragiques; la perte que nous venons de faire en la personne du fondateur de notre journal sera vivement regrettée par les mil-

liers de lecteurs qu'il égayait tous les samedis par ses caricatures et ses articles drôlatiques.

La mort de M. Berthelot ne causera pas la suspension du *Canard* dont la publication sera continuée par son successeur qu'il a eu la précaution de nommer avant de trépasser.

Racontons maintenant les détails du crime horrible dont notre directeur a été victime.

Il circulait dans la ville lundi dernier une rumeur allant à dire que le *Canard* devait publier un article contenant des révélations des plus compromettantes pour le parti des Castors.

La rumeur avait pris tant de consistance qu'il y eût une réaction à la Bourse sur les actions de l'*Étendard*, qui tombèrent de 99½ au-dessous du pair, baisse qui n'a d'égale aujourd'hui que celle des actions de la *Presse*.

Entre dix et onze heures de la nuit M. Berthelot passait dans la ruelle des Fortifications, près de la côte St-Lambert, lorsqu'il fût lâchement assailli par deux bandits qui l'assommèrent avec des cannes chargées de plomb. Il tomba sans connaissance sur la neige qu'il rougit de son sang répandu à flots. La police attirée par les cris de la victime, arriva, mais trop tard pour arrêter les coupables du barbare attentat.

Notre directeur fut transporté à l'Hôpital Notre-Dame, où les médecins de Laval lui prodiguèrent tous les soins que nécessitait son état. On constata qu'il y avait une fracture du crâne au basilaire et

une autre sur le pariétal droit. L'épanchement du sang au cerveau produisit chez le blessé un sommeil comateux qui dura une couple d'heures. Hier matin, à cinq heures, il reprenait connaissance. Il conversa pendant quelques minutes avec l'interne et lui raconta les circonstances de l'assaut dont il avait été la victime.

A six heures du matin le pouls du blessé devint très faible, sa température s'éleva à 113 et sa respiration devint haletante: l'agonie approchait, sentant sa fin prochaine, notre directeur fit demander son aviseur spirituel.

A sept heures, après avoir reçu les dernières consolations de la religion, il dicta son testament en ces termes:

"Je meurs dans la religion catholique et romaine. Je demande pardon à toutes les personnes dont j'ai pu froisser les susceptibilités pendant ma carrière de journaliste. Sur le point de paraître devant le juge suprême de toutes mes actions, mes yeux se sont dessillés à la lumière des véritables doctrines. J'ai écouté les conseils d'amis pervers qui m'ont conduit dans les sentiers les plus dangereux de l'hérésie. Je regrette d'avoir porté les armes contre la plus sainte des causes, celle qui est aujourd'hui si vaillamment défendue par le plus orthodoxe des journalistes du Canada. Je demande humblement pardon au rédacteur de l'*Etandard* pour toutes les diatribes et les calomnies que j'ai publiées contre lui dans les colonnes du *Canard*, et pour réparer

le mal que j'ai commis, ma dernière volonté est que l'honorable F-X-Anselme Trudel prenne la rédaction de mon journal afin de ramener mes abonnés dans la voie des saintes doctrines. Je déplore tous les paradoxes et les subtilités sataniques dont je me suis servi pour attaquer les principes de l'*Etendard*. Je reconnais mes erreurs et je supplie le Grand Vicaire de me les pardonner.

Je meurs en renonçant à satan, à ses pompes et aux pompes à bières qui sont la perte de notre jeunesse."

Après avoir signé et scellé son testament le blessé se confessa et donna sa déposition ante mortem devant le juge Desnoyers. Cette déposition ne contenait aucune révélation de nature à mettre les limiers de la police sur les traces des auteurs du crime.

Dix minutes après sa déposition notre directeur tomba dans un sommeil cataleptique qui dura une couple d'heures.

Lorsqu'il s'éveilla sa figure prit une pâleur cadavérique, ses yeux devinrent ternes et caves, sa peau ridée, son nez contracté et blanc, ses oreilles et ses tempes abattues. Une sueur froide et fébrile découla de son front et de ses membres. Sa respiration était rauque et embarrassée. Il ouvrit la bouche légèrement et dit à l'infirmier:

—Apportez-moi le "sciau."

Disant ces mots il poussa un profond soupir et rendit l'âme. Le coroner Jones, notifié du décès

de notre rédacteur, se transporta immédiatement à l'Hôpital Notre-Dame avec son greffier et ouvrit une enquête sur son cadavre.

D'après les témoignages recueillis à l'enquête il paraîtrait que le seul indice laissé à la police par les coupables était un petit tampon de ouate roulée en spirale, échappé probablement de l'oreille d'un des assassins.

Aucune arrestation n'a été faite et le crime dont notre rédacteur a été victime restera probablement impuni.

#### LES FUNÉRAILLES.

A huit heures et demie une foule se presse dans la demeure du pauvre Hector Berthelot. Notre rédacteur en chef avait sa chambre dans une maison tenue par une dame Cusson, au No 18½ de la rue Sanguinet.

Parmi les assistants nous remarquons messieurs Beaugrand, Bienvenu, Marc Sauvalle, Isidore Durrocher, Rosaire Thibaudeau, Joe. Riendeau, les trois Tremblay, Corriveau, Patenaude, Esclandre, Pierre Foursin, Honoré Mercier, Louis Fréchette, Hugh Graham (du Star), Marcellin Noël, André Cizol, Maurice O'Reilly, Oscar Turgeon, Marquis de Saint-Ange, Laflamme, le maire Beaudry, le père Breton, Cadieux, Derome, Nathan, Israël Tarte, Marion, Charles Thibault, Joe. Beef et quantité d'autres noms connus qu'il serait trop long d'énumérer.

On remarque une délégation de la rédaction de la *Patrie* et du *Canard* composée de trois messieurs: l'un d'eux porte un drapeau tricolore entouré d'un crêpe.

Le cercueil est littéralement enseveli par les fleurs. Parmi les couronnes nous remarquons celle des pensionnaires de l'hôtel Béliveau, avec cette inscription:

“A notre directeur”

Le cortège se met en marche. L'émotion nous étouffe, des sanglots se font entendre parmi l'assistance; le convoi arrive à la paroisse et la cérémonie s'accomplit au milieu d'une désolation générale.

Le catafalque est entouré de cent cierges de cire. Au milieu de larmes en argent on remarque plusieurs inscriptions touchantes:

Multum replivit in parvo.

(Il a bien rempli son verre en peu de temps).

Transiit bene sciendo.

(Il a passé en sciant comme il faut).

M. Beaugrand prend la parole. Berthelot, dit-il, était un coeur d'or, il n'a eu que des amis; nous l'avons tous aimé! Tous nous l'avons compris! Sa nature le portait à la satire, et il a excellé dans ce genre. Il a flagellé comme il le fallait les petits manteaux et il en est mort; mais la postérité saura reconnaître les bienfaits dont il nous a gratifiés.

Il fut humble! il fut sobre! il fut vertueux! il fut magnanime! quel plus beau tribut de louanges lui accorder.

— Adieu, Berthelot, va pauvre et cher ami, reposer dans un monde où règne la félicité, va le faire rire comme tu le faisais de ton vivant des faiblesses de l'imbécile humanité! Va oublier les folies du monde dans le repos éternel. Adieu, Berthelot, adieu!

L'émotion saisit l'orateur, tous les assistants pleurent, chacun jette une poignée de terre, et s'en retourne le coeur navré.

La dépêche suivante a été reçue d'Ottawa:

Vendredi, 13 Février, 11.30 P.M.

### CHAMBRE DU SÉNAT

Aux propriétaires éditeurs du *Canard*.

Appris décès de Berthelot. Heureux d'apprendre qu'il a fait une bonne mort. Suis prêt à prendre rédaction du *Canard*. En ferai un journal qui défendra bons principes comme l'*Étendard*. *Canard* sera comme *Étendard*, un journal catholique pour rire. Enverrai mon premier article demain.

(Signé,) Trudel.

### SA RÉSURRECTION.

Après sa mort fictive, nouveau Rocamboles, Berthelot ressuscite et le sénateur Trudel est encore ridiculisé.

C'était pendant une tempête. Les cyprès et les vieux sapins du cimetière de la Côte-des-Neiges craquaient et mugissaient sous les efforts du Nord Est.

La neige tourbillonnait autour des pierres tumulaires, et poussée par rafales elle se massait sur les flancs du charnier.

L'angelus venait de sonner au beffroi de la chapelle mortuaire. Les vibrations de l'airain funèbre au milieu de la tempête étaient lentes et sinistres.

Deux fossoyeurs avaient cherché un abri contre la bourrasque dans le charnier dont la porte était restée ouverte.

L'un d'eux tira de sa poche le dernier numéro du *Canard* et commença la lecture du premier Montréal du nouveau directeur. Lorsqu'il fut arrivé au septième chapitre du prospectus du Grand Vicaire il fut stupéfait en entendant un bruit insolite au milieu d'une quadruple rangée de cercueils.

—Écoute, dit-il à son compagnon, n'entends-tu rien de ce côté?

—Il me semble que j'ai entendu quelqu'un se plaindre.

En effet une voix très distincte sortit des profondeurs du caveau et cria au secours.

Les deux fossoyeurs s'approchèrent d'une boîte. Une personne dans l'intérieur de la boîte leur cria: "Ouvrez vite. J'étouffe ici."

Les deux hommes se hâtèrent de dévisser le couvercle du cercueil et notre rédacteur, qui y était enfermé, se mit sur son séant, ouvrit les yeux, bâilla et étendit les bras.

—Où suis-je? Qu'est-ce que cela veut dire?

—Allez me chercher une voiture que je m'en aille au plus tôt.

—Mais comment, dit l'un des hommes, vous n'étiez pas mort?

—Vous le voyez bien. Les petits manteaux croyaient m'avoir tué, mais ils ne m'ont mis qu'en "liturgie". Vite amenez-moi un cocher. Nous irons ensemble prendre un "pick me up" chez Lumkin.

Un quart d'heure plus tard notre directeur chaudement emmitoufflé dans une carriole entra dans les limites de Montréal.

Sa réapparition au milieu de ses confrères causa une profonde sensation. Tous les reporters voulaient avoir une entrevue avec lui pour avoir des nouvelles de l'autre monde.

—Il y a deux jours le *Canard* déployant ses ailes sortit du royaume des mortels. Il se trouva tout à coup enveloppé dans une espèce de tourbillon et il sentit sur ses ailes la poudre des soleils qui l'éclairaient dans sa course, il ne tarda pas d'arriver sur une planète rayonnante de splendeur.

C'était le ciel.

Le *Canard* frappa, pas de réponse.

Le concierge était probablement occupé à prendre son lunch.

Il donna plusieurs coups de poing sur un des panneaux. Une voix se fit entendre:

—Pas de train au dehors, fit-elle. Espérez un petit brin.

La figure vénérable de saint Pierre parut dans le guichet, qui venait de s'ouvrir.

—Qu'est-ce que vous me voulez? Qui êtes-vous?

—Je suis le *Canard* de Montréal. Je voudrais entrer.

—Retournez chez vous. J'ai des ordres spéciaux à votre égard.

—Vous allez retourner sur la terre reprendre votre journal dont la mission n'est pas terminée. Tant que vous n'aurez pas complètement abruti les petits manteaux vous ne serez pas mûr pour le ciel.

Lorsque vous serez rendu sur votre planète vous direz aux amis de l'*Étendard* qu'ils auront une réception bien chaude de ce côté, s'ils persistent dans leur rébellion contre les autorités religieuses. Allez, je ne vous dis que ça.

Le guichet se referma bruyamment au nez du *Canard* qui dut reprendre tout penaud la route du séjour des mortels.

Aujourd'hui il est installé à son ancien poste et il continuera de faire les combats de la bonne cause.

*La canonisation du Grand Vicaire Trudel.*

Cette bouffonnerie a paru dans le *Violon*, le 19 février, 1887.

Parmi les évènements les plus remarquables de la fin du XXe siècle consignés dans les annales de l'Église, celui qui a le plus intéressé le Canada a été, sans contredit, la canonisation du rédacteur en chef de l'*Étendard*.

L'univers catholique fut ému, car c'était la première fois que la congrégation des rites se préparait à canoniser un journaliste.

L'initiative dans le mouvement avait été prise par une secte de néo-catholiques, imbue des principes les plus rigides, en matière de religion. Les membres de cette secte étaient connus sous le nom de castors et ils faisaient depuis plus d'un siècle une guerre implacable à la franc-maçonnerie et autres sociétés secrètes.

Après la mort de Pie X qui avait suivi la même politique que ses prédécesseurs, Léon XIII et Urbain IX, relativement aux doctrines promulguées dans le syllabus *Inter multas sollicitudines*, le trône pontifical fut occupé par Innocent XIV. Ce dernier pontife avait été successivement avocat consistorial, auditeur de rote, nonce au Manitoba et dataire de la légation du Canada. Pendant son séjour en Amérique il avait étudié les grandes questions religieuses et sociales qui agitaient le pays. Il s'était procuré une file complète de l'*Étendard*, le seul journal qui défendit de 1884 à 1888, les

droits des catholiques menacés par les orangistes et les francs-maçons. La lecture des articles du Grand Vicaire Trudel le convainquit que les doctrines prêchées par ce dernier n'étaient rien moins qu'orthodoxes. Lorsqu'on apprit à Rome la salutaire influence que Trudel avait exercée sur son siècle, et les miracles qui s'étaient accomplis sur son tombeau, on commença les préparatifs de sa canonisation. Un procès en règle fut instruit à sa mémoire. Deux avocats dont l'un était dit *avocat de Dieu* l'autre *avocat du diable*, plaidèrent l'un en sa faveur et l'autre contre lui, devant la congrégation des rites.

Des mémoires savamment élaborés sur la vie et les oeuvres de Trudel furent soumis à la Cour romaine pour établir ses droits à la sainteté.

On prétendait que pendant sa vie le directeur de l'*Étendard* avait fait plusieurs miracles éclatants.

Il avait pendant plusieurs années fait récoltes miraculeuses de carottes dans des terres réputées comme les plus stériles.

Pendant un voyage à Paris, Trudel eut à subir les tentations de l'esprit malin qui se présenta sous la forme d'une jolie femme ayant nom Laura de Sartigny. Il réussit à sortir victorieux de l'embûche qui lui avait été tendue, et ses amis pour commémorer le miracle, firent construire une petite chapelle expiatoire aux Folies-Bergères, à l'endroit où satan avait été déconfit.

Une source miraculeuse d'huile de castor jaillit quelques années après sa mort, du tertre sous lequel il avait été inhumé. Les carottes qui se cueillent encore aujourd'hui en cet endroit, ont des proportions réellement prodigieuses. Sur ses vieux jours, Trudel se livra tout entier aux pratiques de la dévotion, en compagnie de deux de ses amis, Savary et Beaugrand.

Il fonda avec ces derniers un monastère qui est resté en grand renom. Il exerça dans l'histoire dogmatique de l'Église en Canada une influence sans pareille. Compositions savantes sur toutes les matières de la religion, de la philosophie et de la critique; interprétations des décrets de Rome, réfutation des hérésies, composition du célèbre pamphlet sur les Chambres Hautes, tels étaient les délassements de sa vie de journaliste catholique. Il fut grand parmi les siens et son nom a été tenu en vénération depuis cent ans par tous les chrétiens d'Amérique.

L'avocat du diable eut à refuter tous les arguments avec lesquels on avait étayé la requête pour la canonisation.

Il prétendit que Trudel s'était laissé aveugler par l'ambition et qu'il avait trahi ses amis politiques parce que ces derniers ne l'avaient pas nommé ministre.

Quant à la tentation des Folies-Bergères, la version qui avait été donnée par l'avocat de Dieu n'était pas authentique. La tradition disait que

le Grand Vicaire n'avait pas fait preuve d'assez d'énergie en cette circonstance et que ses amis avaient été grandement scandalisés.

Son syllabus conjugal contenait des clauses condamnées par la saine morale.

Plusieurs de ses écrits dans l'*Étendard* sentaient le fagot et devaient être un empêchement dirimant à la canonisation de leur auteur.

La Cour ayant ouï les deux parties fit droit aux conclusions de la requête.

Aujourd'hui le nom de saint Trudel figure dans le calendrier romain comme confesseur.

Par un rescrit de la congrégation des rites, sa fête se célèbre le jour des Saints Innocents.

Saint Trudel est invoqué par les malades qui demandent le sommeil.

Plusieurs miracles se font encore près de sa tombe.

#### *Quelques plaisanteries de Berthelot.*

Un jour une vieille femme s'adresse à Berthelot pour savoir où demeurait Monseigneur. Il lui dit: "Il est absent mais vous pouvez voir son grand Vicaire, et il lui montra les bureaux de l'*Étendard*, car ils se trouvaient en face. Berthelot s'était encore une fois payé la tête du sénateur Trudel.

L'échevin Charles Thibault, aux prétendus longs pieds, qu'on prétendait surtout remarquables par leur odeur désagréable, servait souvent de cible à Berthelot dans ses petits journaux. "Cha-

que fois, disait-il, que Thibault s'achète une paire de chaussures il y a une hausse dans le marché aux cuirs." Le surnom fit fortune et suivit l'homme tout le reste de sa vie.

L'autre jour écrit Berthelot, il faisait un froid de chien. Charles Thibault entre au bureau de la *Minerve* et dit à un des employés. — J'ai tellement froid que je ne me sens plus les pieds. — Vous avez rudement de la chance, répondit le commis.

Sur une caricature intitulée, *Tableau navrant*, on voit la façade d'un bureau, rue St-Jacques et Thibault, assis à l'intérieur, a les pieds appuyés sur la fenêtre. Sur chaque semelle est inscrit le numéro 36.

Un homme s'arrête et des larmes coulent sur ses joues. — Qu'avez-vous à pleurer ainsi? dit Thibault. — Cela me rappelle les cercueils de mes bessons que j'ai enterrés il y a quelques jours, dit le passant.

Berthelot disait que cela prenait une semaine pour digérer un discours de ce tribun populaire qui ne manquait pas d'esprit. Il avait la riposte facile et souvent terriblement ironique. Au point que peu d'orateurs aimaient à se mesurer avec lui.

Un jour que son journal manquait de matières, Berthelot voyant un apprenti qui avait échappé un pâtre (terme dont on se sert dans une imprimerie) et qui remettait les caractères pêle-mêle, lui dit: "Donne-le moi." Il y intercalait des applau-

dissements, des mots ronflants, des points de suspension et d'exclamation: voilà un magnifique discours de Thibault.

Une autre tête de Turc de Berthelot était M. Dominique Boudrias, professeur à l'École normale, qu'on disait très économe. Berthelot avait raccourci son nom, "Dominique" en celui de "Domme," pour les intimes, et il lui avait fait perdre son élection en le ridiculisant sans merci.

Il disait que Domme ferait un bon échevin parce qu'il est l'économie quintessenciée; que le matin; avant de quitter la maison, il enfermait une mouche dans le sucrier afin de savoir si ses enfants s'étaient servis de sucre pendant son absence. Après sa défaite Berthelot écrivait: "Il devra s'écouler dix années avant que Domme ait exploité les collectives des sociétés ouvrières pour se faire un fond électoral, pour se présenter comme candidat aux honneurs civiques et laisser le sucrier libre dans la famille libre."

A propos d'une causerie d'un professeur, M. de Bonpart, à l'Union catholique, dont il était le président, Berthelot disait, "que cela prenait 365 jours, 6 heures, 4 minutes et deux secondes pour la digérer, la digestion devenant impossible dans les années bissextiles."

Il fit une parodie très spirituelle d'un sermon du curé Labelle, l'apôtre de la colonisation du Nord, que je n'ai pu retracer. Comme c'était une gauloiserie quelque peu salée elle ne fut pas

publiée, non plus que l'adresse à double sens que Berthelot lut à l'enterrement de vie de garçon du juge Husmer Lanctot. C'est d'un comique achevé qui révèle un autre aspect de son esprit. Ce sont de petits chefs-d'oeuvre dans le genre.

Un de ses amis a raconté que dans une pension où Berthelot prenait ses repas, il aperçut des mouches sur le beurre. Il appela la fille de table et d'un visage impassible lui dit: "Dorénavant vous servirez le beurre dans une assiette et les mouches dans une autre et chacun les mêlera à son goût." Et il continua à manger comme si de rien n'était, au grand ébahissement des convives, car il était pince-sans-rire.

Voyant un jour M. Joseph Lessard, ancien député et co-proprétaire du journal le *Monde*, avec M. Fred Houde, se servir d'huile pendant son dîner, il dit à Ernest Lavigne: "Sais-tu pourquoi Lessard mange de l'huile à son dîner? Parce que Lessard dîne à l'huile. (Les sardines à l'huile).

Un membre du parlement invite M. Tassé à dîner avec lui et Berthelot lui fait dire. — Merci, je n'ai plus faim parce que *j'aime Angers!*

Honoré Beaugrand grasseyait. Berthelot écrit dans le *Canard*: "Beaugrand va faire pénitence pendant le carême, il ne parlera pas "gras" les jours "maigres."

On assure écrit encore Berthelot dans le *Canard*, que pour éviter les accidents qui pourraient arriver parmi la foule encombrant le Jardin Viger, le soir

des concerts, le maëstro, Ernest Lavigne, mettra deux "ouvertures" de plus à son programme.

Melle Shaeffer jonglait avec des bouteilles au Parc Sohmer et Berthelot écrit: "Si notre ami Lajoie veut savoir en quoi sa charmante artiste Melle Suzanna Schaeffer, diffère des autres, le *Canard* se fait un plaisir de le lui dire. Melle Shaeffer fait tourner la bouteille, tandis que d'ordinaire c'est la bouteille qui fait tourner les autres."

M. Georges Lionais,<sup>(1)</sup> écrit Berthelot, est actuellement occupé à recevoir les demandes de tous ceux qui veulent faire partie de la police montée du Nord Ouest.

On dit qu'il y a beaucoup de gens démontés qui cherchent à entrer dans la gendarmerie montée.

Pourquoi, dit-il, la nomination de Laurier est-elle riche? Parce que *l'or y est*. (Laurier pour les lecteurs du *Nouveau-Monde*).

Le mot de la situation politique dans Ontario, c'est le mot *what*. (Mowat pour les lecteurs de la prose du *Journal des Trois-Rivières*).

A propos d'Israël Tarte il écrit: "Le mot chimique de la situation à Québec est le *Tarte rate*. (Tartrate pour les lecteurs du *Canard*).

Dans une élection les Castors ayant été battus, Berthelot écrit dans le *Canard*: "Mites fac et castos," qu'il traduit ainsi: *Les mites sont dans les Castors*.

---

(1) Georges Lionais, frère de mon père. Il fit du journalisme dans les dernières années de sa vie.

Lorsque le Dr Beausoleil, dit-il, verra pour la première fois la Ville Eternelle, il devra s'écrier: "Sérum (c'est Rome pour les abonnés de la *Vérité*).

—Bonjour!

—Bonjour!

—As-tu lu la *Minerve*<sup>(2)</sup> ce matin?

—Oui.

—Y a-t-il quelque chose de nouveau?

—Oui.

—Quoi?

—La date! . . .

"Un éditeur de journal, dit-il, est un homme qui se creuse la tête pour remplir son estomac, et qui, bien souvent après des années de travail n'a plus rien à tirer de sa tête et plus rien à se mettre dans l'estomac."

On lira dans le *Canard*: "Un journal chinois vient d'entrer dans sa dix millième année. Il a perdu tous ses anciens souscripteurs."

De combien de bons mots Berthelot ne régalaient-il pas ses amis! Il a des jeux de mots qui circulent encore. Il ne cessa pendant sa carrière d'humoriste d'en émailler ses petits journaux.

L'hôtel du Canada, démoli depuis plusieurs années, était le rendez-vous de la plupart des hommes en vue. Le propriétaire avertit un jour Berthe-

---

(2) L'hon. sénateur Joseph Tassé, cousin de mon mari, était alors directeur de la *Minerve*. C'était une des têtes de Turc de Berthelot.

lot qu'il ne pourrait le garder plus longtemps s'il ne payait pas ce qu'il lui devait. Il fut obligé de le faire revenir aussitôt parce que les gros bonnets, qui étaient assidus afin de jouir de la belle humeur et de l'esprit de Berthelot, n'y revenaient plus.

On y rencontrait trop souvent à leur gré un type dans le genre de *Tartarin de Tarascon*, qui ennuyait les gens avec ses histoires de chasses. A l'en croire il avait chassé le tigre aux Indes, le lion et l'éléphant en Afrique; aucun gibier n'était à son épreuve. Berthelot n'attendait qu'une occasion pour se débarrasser de cet insupportable bavard. Voyant, chez nous, un ourson que mon père<sup>(3)</sup> avait apporté de sa mine de cuivre à

(3) Mon père, Charles Lionais mit aussi en opération les mines d'amiante de Black Lake, avec celles de Thetford, elles sont les plus riches du monde. Elles produisent 90% de tout l'amiante du monde entier. Pendant les années 1922, 1923 et 1924, la valeur de l'amiante extrait de ces mines fut de vingt millions de dollars.

Charles Lionais dépensa \$250,000 à Black Lake. En deux ans, de 1885 à 1887, d'un rocher désert il fit un village, avec des rues tracées et éclairées à l'électricité; bâtit une forge, une boulangerie, une maison de pension pour les mineurs, un magasin de provisions, des maisonnettes pour les contremaîtres mariés et notre maison d'été. Une ligne de chemin de fer, qui reliait la mine à la voie publique, avait été construite par mon père. A la mine les dépendances et les machineries étaient des plus modernes.

Charles Lionais exploita des mines de fer à la Baie Saint-Paul et des mines de mica au Lac Supérieur, dans la province d'Ontario; il posséda des mines d'or à la Beauce; il acheta des mines d'antimoine, à Terreneuve, que la mort l'empêcha d'exploiter. Il fit aussi creuser des puits de pétrole dans la Gaspésie; il fit même le tracé d'un chemin de fer pour traverser cette contrée; Il avait obtenu une charte pour la construction de ce réseau. Toute cette activité, cette initiative et ces dépenses ne rapportèrent rien à mon père qui mourut pauvre comme presque tous les pionniers. L'argent que lui rapportait une mine il le perdait dans une autre.

Harvey Hill, comté de Beauce, il prit l'occasion aux cheveux, je devrais dire "aux poils". Il amena l'ourson à l'hôtel, où il devint le favori de l'en-droit. Il avait l'habitude de dormir sur une des poutres du plafond; il pouvait ainsi ne pas attirer l'attention et rester inaperçu. Si on lui offrait des friandises, d'un bond il sautait à terre.

Un jour on lança notre *Tartarin* sur sa marotte; au plus fort de l'enthousiasme de son récit, Berthelot offrit du miel à l'animal qui sauta presque sur les genoux du malheureux, qui court encore puisqu'on ne le revit jamais après cette aventure.

*Son fameux procès.*

L'article à cause duquel Berthelot fut poursuivi pour libelle est intitulé, *Le petit Baptiste et son papa*, et parut dans le *Violon* du 23 juillet 1887, avec un entrefilet dans le même journal le 30 juillet.

#### LE PETIT BAPTISTE ET SON PAPA

Baptiste — Dis-donc, poupa, il va y avoir une élection dans Laprairie. Parle-moi de ce monsieur Goyette qui veut être membre à la place de monsieur Charlebois.

Ladébauche. — Je vais te dire, mon garçon, ce qu'il est ce monsieur Goyette, afin que tu sois pos-té sur la question et que tu puisses en parler avec connaissance de cause à tes amis.

D'abord je te dirai qu'il s'appelle Odilon de

son baptême de nom. Il aura quarante ans à la prochaine récolte de cornichons. C'est un habitant par occupation, mais un de ces habitants qui font les *blood*, un homme n'ayant pas beaucoup d'instruction, mais qui veut toujours en montrer à son curé.

Berthelot raconte alors que Goyette s'était porté à des voies de fait contre son curé. (Je passe les détails de cette scène).

Baptiste — Jamais je ne croirai ça, poupa, y a pas d'habitant assez possédé pour faire un coup comme ça. C'est ben affreux, poupa, l'idée d'un catholique de donner la volée à son curé.

Ladébauche — Il y a catholique et catholique. Lorsqu'on est catholique rouge ce n'est pas la croix de saint Louis.

Baptiste — Et pis, poupa, dis-moi qui se présente contre ce monsieur Goyette?

Ladébauche — C'est le docteur Brisson, de La-prairie, un homme marié, bien respectable. S'il est élu il fera un excellent député, c'est un homme actif et dévoué à son pays. Goyette pour une autre raison ne doit pas avoir l'ombre d'une chance d'être élu.

Baptiste — Pour quelle raison, poupa?

Ladébauche — Pour une raison bien simple. C'est un vieux garçon de 45 ans.

Baptiste — Mais un vieux garçon ne peut-il pas faire un bon député?

Ladébauche — Non, mon fils, les bons citoyens

ne peuvent jamais accorder leur confiance à un vieux garçon. As-tu jamais vu un vieux garçon respecté dans une paroisse?

As-tu jamais vu un homme vertueux permettre à un vieux garçon de fréquenter sa famille? Non, jamais. Le vieux garçon ne cherche qu'à enjôler les femmes et les filles de sa paroisse. Tout le monde sait ça, et nos curés ont raison de prêcher contre eux, car ils sont un danger pour les créatures. Pour ma part, jamais je ne consentirais à confier des intérêts sérieux à un vieux garçon, car chez lui le sens moral est trop affaibli pour qu'il puisse faire un bon citoyen et encore moins un bon représentant en Chambre. J'en sais quelque chose, mon fils, parce que moi-même je suis un vieux garçon.

Baptiste — C'est-y possible, poupa, tu serais vieux garçon?

Ladébauche — Oui, mon fils, je suis garçon, mais j'ai des dispenses. Je passe presque toute ma vie en chantier et à voyager, de sorte que je ne puis avoir un chez moi. Tu vois que mon cas est excusable. Quant aux autres il n'y a pas de miséricorde.

Baptiste — Comme ça, monsieur Goyette a pas de chance d'être élu?

Ladébauche — Certainement non. Que veux-tu, mon fils après ce que j'ai dit, les habitants comprennent comme moi qu'un vieux garçon n'est rien qui vaille. Envoie donc un habitant vieux gar-

çon à Québec au milieu des séductions d'une grande ville! Comment pourra-t-il résister aux tentations? Les bons catholiques, vois-tu, n'enverront jamais un vieux garçon en Chambre parce que ça n'est pas respectable.

Baptiste — Mais, poupa, m'sieu Goyette doit être respectable et respecté. On m'a dit qu'il était maire de Saint-Constant. Les commandements de Dieu ne disent-ils pas

Père et *maire* tu honoreras  
Afin de vivre longuement.

Ladébauche — Ça c'est vrai. Mais Goyette n'est que *maire* et il n'est pas encore père. Lorsqu'il le sera on pourra l'élire pour la Chambre. S'il veut être député de Laprairie, il faut qu'il se marisse. Dans tous les cas, tu en jugeras par le résultat qui aura lieu la semaine prochaine.

Baptiste — Poupa, tu me disais la semaine dernière que Goyette, le candidat rouge à Laprairie, était un vieux garçon de 45 à 46 ans. Y a un de mes amis que me dit qu'il n'est pas de bois. Il m'assure qu'il avait dans la paroisse de Saint-Constant une blonde qui s'appelait Aurélie,<sup>(1)</sup> une vraie soie, c'était une belle gueule à lui tout seul.

Il y a une bonne escousse que ça s'est passé, car c'était du temps où le docteur Brisson restait à Saint-Constant. Il paraîtrait que Goyette faisait

(1) C'était une fille de mauvaise vie qui tenait une maison où l'on vendait clandestinement de la boisson.

les yeux doux à cette fille-là pendant longtemps, et tout le monde disait qu'ils allaient faire une bonne *match*. Pourquoi, poupa, que Goyette n'a pas voulu se marier avec cette demoiselle lorsqu'il avait une chance?

Ladébauche. — Un de mes amis a bien connu mademoiselle Aurélie. C'était une fille très respectable, et Goyette la respectait gros. Comme Goyette laissait traîner l'affaire et comme toute affaire qui traîne se salit, un bon jour elle lui a fait une promptitude. Goyette était alors gros manche avec le docteur Brisson. Et alors, mon fils, il a été bien content d'avoir les services du docteur pour l'aider à casser son mariage. Alors notre rouge a eu une peur bleue d'être enfifrewâpé pour tout de bon et je t'assure, mon garçon, que si ses amis ne s'en étaient pas mêlés, ça y était.

Baptiste — Dans le fond, poupa, crois-tu que maintenant Goyette a une chance d'être élu?

Ladébauche — Franchement, mon garçon, je crois que les habitants du comté de Laprairie sont trop futés pour confier leur mandat à un vieux garçon, qui n'a d'attache pour personne. Si les amis du docteur Brisson se font aller le moins, Goyette est sûr d'être flambé. Je suis prêt à gager n'importe ce que l'on voudra sur l'élection du docteur.

#### RÉTRACTION HUMORISTIQUE

Publiée dans le *Violon* du 10 septembre 1887.

Dans le *Violon* du 23 juillet dernier, notre collaborateur Ladébauche a rudement maltraité la classe respectable des vieux garçons. Il a dit pis que pendre de tous les célibataires laïques. Goyette a été offusqué par les paroles trop incisives de Ladébauche et s'est fâché au point de prendre une action civile pour \$10,000 de dommages-intérêts contre les propriétaires du *Violon*.

Aujourd'hui nous nous empressons de désavouer le malheureux article qui s'est glissé dans nos colonnes à l'insu de la rédaction (style inamovible) et afin que notre rétractation soit des plus complètes, nous allons aujourd'hui venger l'honneur de la confrérie à laquelle nous sommes heureux et fiers d'appartenir. L'ire du représentant de Laprairie sera probablement apaisée lorsqu'il aura lu notre plaidoirie en faveur du célibat. Maintenant sans plus d'ambages, lançons-nous dans la matière à pieds joints.

Le célibat est une institution dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Plus de la moitié des dieux de la mythologie étaient des vieux garçons, c'était sans contredit la classe la plus respectable de l'Olympe. Quant aux divinités mariées, ce sont elles qui ont causé le plus de dégâts dans le ciel sur la terre et dans le Tartare.

Si nous ouvrons l'histoire de l'Ancienne Grèce, nous trouvons que la plupart des philosophes ont vécu dans le célibat.

Les sept sages, Solon, Thalès, Pittacus, Bias, Chilon, Cléobule et Périandre étaient de vieux garçons.

Platon ne convola jamais, Diogène en fit autant. On demandait un jour à ce dernier à quel âge il convenait de se marier: "Quand on est jeune, répondit-il, il est trop tôt et quand on est plus âgé il est trop tard."

Socrate entra en ménage avec Xantippe. Il dut le regretter, car son épouse lui arracha jusqu'au dernier poil qu'il avait sur le coco.

La philosophie grecque avait émis les aphorismes suivants en faveur du célibat:

"La philosophie consiste à mépriser les biens fragiles que poursuit le vulgaire.

"La vertu consiste à se rendre indépendant de ses désirs et à se soustraire à tous les besoins qui ne sont pas indispensables.

"Le triomphe de soi-même est la consommation de la philosophie.

"La chasteté est le triomphe de la nature morale sur la nature physique."

Remontons maintenant aux temps bibliques et que voyons-nous?

Nous voyons Joseph devenir une espèce de Mercier, un homme de la Providence pour le roi Pharaon, parce qu'il avait su résister aux oeillades assassines de lady Putiphar, entre les mains de qui il laissa sa bougrine des dimanches.

Et puis voyez Samson, le Joe. Montferrand des

Canayens de ce temps-là. Il mène le ravot chez les Philistins tant qu'il reste garçon. Du moment où il a une faiblesse pour Mamselle Dalila, crac, plus d'affaires, il devient mou comme une tripe et ses enfants le passent au bob avant qu'il ait le temps de se reconnaître.

Prenons maintenant l'histoire de France. Où trouvez-vous ses plus grands guerriers? Dans les rangs des vieux garçons.

Le preux Bertrand du Guesclin était célibataire. Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, lui aussi était un vieux garçon fieffé.

Parmi les princes de la philosophie, de la littérature et des sciences, les célibataires s'appellent légion.

Si Jacques Cartier s'était marié, il n'aurait jamais découvert le Canada. Madame Cartier l'aurait retenu près du rocher de St-Malo et elle lui aurait levé un poil du sorcier chaque fois qu'il aurait parlé de faire un voyage au long cours.

Passons maintenant à l'histoire de notre pays. Prenons la figure la plus auguste du journalisme, celle du Grand Vicaire Trudel.

Vous nous direz: cet homme est marié et il n'est pas des nôtres.

Oui — mais n'a-t-il pas renoncé volontairement à la vie conjugale pour puiser dans le célibat le plus ascétique, la somme d'énergie et d'activité qui lui était nécessaire pour les grandes luttes du journalisme?

En effet un homme ne pourrait s'élancer tout entier à de hautes et périlleuses entreprises politiques et religieuses s'il était attaché par les liens d'une famille, d'une femme, des enfants, autant d'otages donnés à la fortune, lesquels condamnent à la conservation, à la prudence, disons plus, à la soumission, à la servitude.

Comment un militaire montera-t-il à l'assaut s'il sent derrière lui une malheureuse famille qui a besoin de son appui? Quel homme d'État ou de science pourra se dévouer jour et nuit à des travaux immenses pour son pays, s'il est obligé de surveiller les intérêts d'un ménage ou de procurer un avenir à sa postérité. Il faut être tout entier soi-même et le célibataire seul le peut sans difficulté. La solitude est l'école de la grandeur d'âme comme elle peut être celle de la folie. Nos lecteurs comprennent maintenant les motifs puissants qui ont arraché le chef des Castors aux plaisirs énervants de la vie conjugale.

Vieux garçons, il y a jusqu'au Grand Vicaire Trudel qui s'est rangé sous votre bannière. Vous pouvez vous enorgueillir de cette noble recrue.

Dans les affaires politiques et municipales les célibataires jouent un grand rôle à Montréal.

Si l'échevin Jeannotte s'était marié il y a quinze ans, serait-il aujourd'hui le président du comité de la police?

Si M. Louis Perrault avait allumé le flambeau de l'hyménée il n'aurait jamais songé à obtenir

l'entreprise des impressions de l'Hôtel de Ville.

L'espace nous fait défaut pour donner aujourd'hui un factum élaboré sur les célibataires canadiens qui ont fait leur marque dans la société.

Nous allons conclure en renouvelant à M. Goyette, le député de Laprairie, nos plus humbles et sincères excuses pour les idées odieuses émises par Ladébauche à propos des vieux garçons.

M. Goyette, comme nous, est célibataire de naissance. Comme nous il ne désertera pas le drapeau de l'illustre confrérie des vieux garçons, s'il veut devenir un jour ministre de l'agriculture dans la province de Québec. Nous espérons qu'après avoir combattu les bons combats avec nous il ira à la fin de ses jours recueillir au ciel la récompense de ses nobles travaux, lui le front encore ceint de sa couronne d'innocence, composée de coquelicots rouges et nous portant notre couronne de liserons bleus.

C'est la grâce que nous lui souhaitons.

Le 10 septembre, 1887, on lit dans les "Coups d'Archets," du *Violon*: "Le *Violon* se trouve aujourd'hui dans une singulière position. Dans quelques jours il paraîtra devant les petits jurés pour répondre à l'accusation de libelle proférée contre lui par le député de Laprairie à la législature locale.

"Au début du procès l'interprète de la Cour, se tournant vers les jurés, leur dira solennellement: À cette accusation, le défenseur a plaidé non cou-

pable et il est mis entre les mains de Dieu et de son pays, lequel vous représentez. Saisissez-vous bien le ridicule de la situation? Le *Violon* entre les mains de Dieu!

“Ce sera la première fois que le bon Dieu aura un violon entre les mains. Et tout ça, la faute à M. Odilon Goyette.

“S’il était bon chrétien il se serait contenté de mettre mes articles au pied de la croix, en expiation de l’idée qu’il a eue de se faire élire dans Laprairie.”

#### GOYETTE VS. LADÉBAUCHE

Compte-rendu fantaisiste du procès, paru dans le *Violon*, le 19 novembre 1887.

Ce pauvre Ladébauche est bien à plaindre.

Il a affaire à Goyette  
 Holà! vertinguette,  
 Et ça fait bien pitié  
 Holà! vertingué.

M. Bernard, l’interprète de la Cour se lève et d’un ton solennel il s’adresse à l’accusé: “Prisonnier, levez la main droite, baissez-la. Écoutez maintenant l’accusation portée contre vous. Vous avez été mis en accusation par le grand juré de ce district pour avoir enfifrewâpé, passé au bob, bluffé, foulé et écrapouti Odilon Goyette, de Laprairie, en exposant sa personne politique et lui causant par là un grand mal temporel et grave contre

la paix de sa Majesté la Reine, sa couronne et sa dignité. A cette accusation, prisonnier, vous avez plaidé non coupable. Maintenant les douze bons hommes, (the twelve good men) dont vous allez entendre appeler les noms devront décider le différend que vous avez avec notre souveraine la Reine. Vous avez le droit d'en récuser quatre sans donner aucune raison et douze autres en donnant des raisons suffisantes.

M. Bernard prend la liste des petits jurés et commence à appeler les noms.

M. Bernard — Honoré Mercier.

L'huissier audiencier — Honoré Mercier.

Une voix — Présent.

M. Augé — Challenge.

M. Bernard — Restez-là, monsieur Mercier.

M. Bernard — Anselme Trudel.

M. Trudel — Présent, monsieur.

L'huissier audiencier — Honorius Beaugrand.

M. Bernard — Avancez, monsieur Honorius Beaugrand.

La personne appelée arrive au banc des petits jurés. Un huissier maigre lui présente une bible grasse.

M. Sicotte (greffier de la couronne)—Prisonnier, regardez le juré. Juré, regardez le prisonnier.

M. Beaugrand — Excusez, monsieur le juge, ça n'est pas possible. Depuis environ deux ans le prisonnier et moi nous ne pouvons nous regarder.

Pas moyen de nous envisager. Le prisonnier est mon ennemi intime et je suis préjugé dans la cause.

Le juge — C'est bien retirez-vous.

M. Bernard — James Mc Shane.

Une voix — Présent.

M. Curran, C.R. — Challenge.

M. Bernard — Restez-là, monsieur Mc Shane.

Cléophas Beausoleil!

Une voix — Présent.

M. Augé — Challenge.

M. Bernard — Restez-là, monsieur Beausoleil.

Michel Campeau!

M. Bernard — Avancez, monsieur Campeau.

Le petit juré monte dans la boîte, prend la bible et écoute la formule du serment.

M. Sicotte — Vous examinerez bien et fidèlement dans le différend entre l'accusé et notre souveraine la Reine, etc.

Après avoir prêté serment, M. Campeau s'assoit à la place du *foreman* des petits jurés.

Les petits jurés dont les noms suivent sont appelés et récusés par MM. Curran et Augé: A. Bourbonnais, M.P.P., Dr Crevier, Edmond Hardy, Cyprien Robert, l'échevin Grenier, A-E. Poirier, Arthur Globensky, Alphonse Christin, Joe. Riendeau, P-H. Roy, E-G. Martineau, Charles Thibault, E-A. Robidoux, M.P.P., L. Perrault, R. Lemieux, M. Sauvalle et L-O. David, M.P.P. Ces messieurs interrogés sous serment déclarent tous qu'ils ont déjà émis une opinion sur la culpabilité

du prisonnier et qu'ils rendront un verdict un peu perpendiculaire.

Finalement le petit juré a été composé et assermenté comme suit: Joe Riendeau, *foreman*, Pierre Rivard, G-E. Phaneuf, Frank Larin, Charles Meunier, P. Meunier, J-B-R. Dufresne, Joseph Bisailon, Zéphirin Chapleau, J-A. Beauvais, Ernest Desrosiers et Nazaire Bourgoïn.

Le substitut du procureur général se lève ensuite et explique aux jurés la nature du crime dont le prisonnier est accusé.

On procède alors à l'audition des témoins à charge.

Le premier appelé à donner sa déposition est M. Odilon Goyette, le député de Laprairie.

Il est interrogé comme suit:

Q. — Comment vous appelez-vous?

R. — Odilon Goyette.

Q. — Que faites-vous, M. Goyette?

R. — Je suis une espèce de ministre de l'agriculture sans portefeuille. M. Mercier m'a chargé du département des habitants. On est huit s'hommes là-dedans.

Q. — Quel âge avez-vous?

R. — Dans les environs de quarante cinq ans. Je suis orphelin. Mon père est mort en me donnant le jour.

Q. — Connaissez-vous l'accusé Ladébauche?

R. — Oui, votre honneur, depuis mon élection. On m'a dit qu'il rédigeait le *Violon*.

Q. — Le *Violon* a-t-il dit du mal de vous ou de personnes qui vous étaient chères?

R. — Le *Violon* a dit que j'avais été enfifrewâpé.

Q. — Ça vous a-t-il fait mal? ça vous a-t-il causé du dommage?

R. — Pas de dommages apparents (pas à Parent) mais j'ai souffert dans ma sensibilité.

(Ici j'omets le témoignage à propos de la véracité du témoin parce que le fait est mentionné dans la préface).

Q. — Vous êtes célibataire, M. Goyette, n'est-ce pas?

R. — Je ne puis répondre à cette question sans m'incriminer.

Philippe La Pincette, cultivateur de St-Constant, donne son témoignage pour la poursuite.

J'ai lu, dit-il, l'article incriminé. Je connais la signification du mot enfifrewâper. C'est une expression latine pour dire qu'un homme se fait fooler. Je connais le prisonnier. Il passe pour un *war ox*.

Pierre Tringlette, cultivateur, dépose comme suit:

Je connais le plaignant en cette cause. J'ai lu l'article du *Violon* où il parle de lui. J'ai compris par le mot "promptitude" que le plaignant était allé chercher de la laine et qu'il était revenu tondu. Promptitude dans notre jargon signifie bien des choses. Le maître d'école m'a dit que c'était un

terme d'enfifrewâpage auquel on peut attribuer un sens politique, littéraire, commercial, agricole et d'annonces.

Jean-Baptiste Latripe, maître d'école, donne sa déposition comme suit :

Plusieurs paroissiens sont venus me demander ce que signifiait le mot enfifrewâper. J'ai consulté là-dessus les autorités ecclésiastiques et civiles. C'est un verbe déponent signifiant passer au *bob*. Il est dérivé du mot enfifrewâpage qui est un substantif<sup>(1)</sup> masculin. Je n'ai pas compris la chose d'une manière claire. Son véritable sens, selon moi, tombe dans le domaine de la politique. Comme je ne m'en mêle pas, je ne puis vous définir ce mot d'une manière officielle. Et le témoin ne dit rien de plus.

Après un réquisitoire véhément du substitut du procureur général, le président du tribunal fait une allocution aux petits jurés.

Ces derniers après avoir été enfermés toute une nuit reviennent en Cour avec un verdict de "coupable d'enfifrewâpage au second degré avec une recommandation à la clémence de la Cour."

Ladébauche est condamné à \$10,000 d'amende et à trois ans de pénitencier.

Berthelot a raconté qu'il alla passer quelques jours à la prison, où son ami, M. Louis Payette était gouverneur, voulant goûter au menu des pri-

---

(1) Corruption populaire de mot "substantif."

sonniers et coucher dans une cellule pour s'habituer au cas où il ne pourrait payer M. Goyette.

Berthelot dit à ses amis qu'ayant demandé un permis de sortie, M. Payette lui avait répondu: "You can not go yet because you can not pay yet." Le jeu de mot revient à notre humoriste.

M. Emilien Daoust m'a dit que le procès fut une véritable comédie. On apporta à la Cour tous les dictionnaires et les encyclopédies que l'on put trouver afin d'avoir la signification du mot enfrewâper.<sup>(1)</sup>

Les avocats de Berthelot furent MM. Curran et Augé. MM. Préfontaine, Saint-Jean et Gouin, ceux de la poursuite.

Le procès fut intenté le 29 août 1887 et le jugement rendu le 30 juin, 1888. Il y eut appel à la Cour de Révision, qui confirma le jugement de la Cour Supérieure, le 9 mars, 1889.

Berthelot refusa de payer les dommages et les frais. Il y eut un Bref de Saisie des meubles, puis des immeubles sans résultat.

Après diverses procédures, le juge Pagnuëlo, le 16 décembre, 1889, rendit jugement ordonnant l'emprisonnement de Hector Berthelot, pendant trois mois s'il refuse de payer les dommages et les frais, s'élevant alors à \$427.52.

---

(1) Enfiferouaper, signification diverse, voir *Glossaire du parler français au Canada*, page 318.

## LES CINQ TRÉPASSÉS DE LAPRAIRIE.

Scène nocturne dans un cimetière.

Cet article amusant a paru dans le *Violon*, le 24 décembre, 1887. C'est encore une petite vengeance de Berthelot à propos de l'élection de Goyette.

A chaque nouvelle élection les morts doivent être étonnés de la façon étrange dont on les fait voter.

Cette boutade est toujours d'actualité.

Il est minuit!

L'hiver a étendu sur la terre son linceuil de neige et de frimas. Le vent gémit à travers les vieux pins et les ifs rabougris.

Pas une âme dans les rues de Laprairie. Le silence de la nuit n'est troublé que par les aboiements des chiens à la lune qui vient de temps en temps montrer sa corne dans un chaos de nuages.

Cependant une oreille exercée aurait entendu dans le cimetière un bruit insolite; c'était quelque chose comme le craquement d'une croûte de verglas se cassant subitement. Puis ce fut un long soupir qui se perdit dans le bruissement des cyprès.

À ce soupir répondit un crépitement étrange dans une autre partie du cimetière.

Une bourrasque violente avait déblayé la neige près de cinq tombes. Les cinq tertres se fendirent et donnèrent passage à des fantômes terribles. Cinq trépassés venaient de sortir de leurs fosses en agitant dans l'air des suaires qui claquèrent avec

un bruit sinistre dans la brise. L'un d'eux se mit sur son séant et sembla interroger l'horizon. Le froid de la nuit l'avait saisi et ses mâchoires se choquèrent convulsivement en produisant un son des plus lugubres. Il appuya une main sur la pierre froide de son tombeau et porta l'autre à son crâne avec le geste d'un homme qui se réveille d'un long cauchemar.

Le mort s'aperçut que quatre de ses compagnons avaient comme lui soulevé le couvercle de leurs cercueils et étaient sortis pour respirer l'air glacial de la nuit.

S'adressant à un de ses compagnons :

—Il me semble, dit-il, que quelqu'un vient de troubler notre repos. Qui est-ce qui pourrait bien venir nous faire visite à cette heure de la nuit?

—Vous avez raison, répondit son voisin, en se levant près de sa pierre tumulaire. J'ai distinctement entendu une personne qui ouvrait la porte du cimetière.

—Tenez, regardez un peu de ce côté, là-bas près de ce sarcophage. Ne voyez-vous pas un homme avec un fanal? c'est lui qui est venu nous déranger. Holà! Holà! l'homme! que venez-vous faire à cette heure dans le dortoir des morts?

Le vivant, qui s'avancait vers les cinq trépassés leva sa lanterne comme pour lancer ses rayons dans la partie la plus éloignée du cimetière et se posa l'index de la main droite sur les lèvres en disant :

—P'stt, P'stt! silence! c'est moi, ne craignez

rien. Je suis venu jaser une minute avec vous. Je n'ai aucune mauvaise intention à votre égard. Laissez-moi m'approcher. Ne vous dérangez pas.

Le vivant s'approche de l'endroit où étaient les cinq trépassés et la conversation suivante s'engagea entre les six personnages.

1er mort — Voyons, qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi nous avoir éveillés? Dépêchez-vous, il fait un froid de loup. Je crains d'attraper une fluxion.

L'homme — C'est moi qui suis, ou plutôt qui étais le représentant du comté de Laprairie dans la Chambre de Québec. Je m'appelle Goyette.

2e mort — Ah! c'est un de vos agents qui est venu me réveiller l'été dernier pour aller voter pour vous. C'est un beau coup qu'il m'a fait faire là! On m'entraîne dans une auberge sans licence de St-Constant, on m'y fait boire de la boisson à plein "tombleur." On me dit de voter pour vous et puis, lorsque je fus plein comme un oeuf, on me laissa seul pour regagner mon logis. J'ai eu toutes les misères du monde à retrouver mon trou dans le cimetière. Je me suis rendormi une jambe à l'air et aujourd'hui j'ai un rhumatisme qui me fend le tibia. On ne m'y reprendra plus à sortir pour voter.

3e mort — Qu'est-ce que vous nous voulez? parlez vite. Je grelotte ici depuis dix minutes. Ho! dépêchez-vous?

M. Goyette — Je suis venu, mes amis, vous annoncer qu'il va y avoir une nouvelle élection dans

le comté. J'ai saisi l'occasion des fêtes de la nouvelle année pour venir vous remercier de la bonté que vous avez eue de sortir du cimetière pour enregistrer vos voix en ma faveur.

4e mort — Ce n'était pas la peine, M. Goyette. On ne m'y rattrapera plus à sortir de ma fosse où j'étais si tranquillement couché pour aller courir la galipote avec vos cabaleurs.

M. Goyette — Arrêtez donc un peu, vous ne me donnez pas le temps de m'expliquer. Je suis venu tout bonnement vous dire que si quelqu'un se présente chez vous en mon nom pour vous demander d'aller au poll, ne vous dérangez plus. Vos votes ont été cause que je ne suis plus député du comté et que je pourrais bien être déqualifié pour sept ans.

5e mort — Vous pouvez compter sur moi, M. Goyette. Je vous donne ma parole que je ne bougerai pas de mon tombeau. L'idée de sortir! On risque de se faire prendre par les étudiants en médecine et de se faire disséquer.! Ces sorties-là ne nous font aucun bien parce qu'on n'a pas de permission de revenir sur la terre. St. Pierre n'a qu'à se fâcher et on se trouvera dans un joli pétrin.

M. Goyette — Dites aussi à tous vos autres camarades de ne plus écouter les agents d'élection qui viendront les blaguer avant la votation. Le vote du cimetière serait la mort de ma candidature.

1er mort — C'est bien, c'est bien. Allez-vous finir? Fichez-nous la paix. Notre devise est

*Requiescat in pace.* C'est le repos qu'il nous faut. Fichez le camp d'ici au plus coupant sinon nous allons vous garrocher avec de vieux crânes et des mottes de terre gelée.

2e mort — Si quelqu'un vient encore nous chercher pour voter nous lui répondrons en chœur: *we can't go yet.*

M. Goyette—Bonne nuit, mes amis, je reprends le chemin de tantôt.

Un nuage opaque voila le disque de la lune. Une rafale éteignit la lumière du fanal de M. Goyette, les trépassés retournèrent s'allonger dans leurs fosses et le silence régna dans le cimetière de Laprairie.





## TROISIÈME PARTIE :

### LE CONFÉRENCIER

CONFÉRENCE DE BERTHELOT

---

**P**OUR défrayer les frais du procès, Berthelot fit une conférence où il apparut avec son manuscrit enroulé dans des menottes, ayant l'air d'un condamné à mort.

Ce fut un fou rire dans la salle et un tonnerre d'applaudissements. Comme j'étais présente, je me rappelle qu'il dut attendre vingt minutes avant de pouvoir parler, tant l'enthousiasme était bruyant.

Malheureusement je n'ai pu retracer en entier cette causerie si spirituelle. M. E-Z. Massicotte, l'archiviste, à qui je me suis adressée, m'a dit: "Votre oncle ne griffonnait que quelques notes sur une feuille de papier. D'ailleurs il aurait pu entretenir son auditoire pendant 24 heures sans que sa mémoire fasse défaut."

J'écrivis alors à l'hon. Rodolphe Lemieux qui a bien connu Berthelot. Il m'adressa la lettre suivante:

Ottawa, 25 février 1927.

Madame Henriette Tassé,

Montréal,

Chère Madame,

Je regrette de ne pouvoir vous renseigner sur la date de la conférence.<sup>(1)</sup> J'étais présent, j'avais même fait acheter une cinquantaine de billets à des amis. J'étais jeune alors et votre oncle avait déjà fourni une longue carrière. Je le rencontrais presque tous les jours rue St-Gabriel.

Le jugement du juge Pagnuelo contre lui avait soulevé l'indignation d'une foule de gens dans le peuple et parmi les intellectuels. La conférence fut un véritable triomphe. Je regrette de ne pouvoir la retrouver dans mes cartons.

Veillez agréer, chère madame, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Rodolphe Lemieux.

Cette conférence intitulée, *Souvenirs de vingt ans de journalisme*, fut faite au Cabinet de Lecture paroissial, le 27 décembre 1889.

Les extraits suivants ont été faits après la mort de Berthelot dans le *Canard*, où on lit le 19 octo-

---

(1) Depuis la réception de cette lettre j'ai enfin trouvé la date.

bre 1895: "C'est une des charges les mieux réussies que nous avons de cet inimitable humoriste."

EXTRAITS DE LA CONFÉRENCE DE BERTHELOT

Personne ne m'a présenté à ce sympathique auditoire pour deux raisons. 1o.—Je suis connu de tous et de chacun de vous. 2o.—Je ne suis pas présentable. Peut-on présenter au public un individu flétri par un jugement de la Cour Supérieure, et condamné à trois mois de prison. Allons donc! à la veille d'être cueilli par le shérif, si je ne paie pas \$427.52 d'ici au 2 janvier.

Je suis résigné à accepter l'inévitable. J'ai fait tous mes préparatifs pour entrer comme pensionnaire à l'hôtel Payette, à telle enseigne que j'ai mis dans une boîte à pilules la grosse araignée que j'avais au plafond... de ma chambre, pour l'apprivoiser pendant mes longues heures de captivité. Petit à petit, je me suis habitué à me passer de dessert à mon dîner. Je ne touchais à aucun article recherché dans le menu de mon ami Joe. Riendeau. En mangeant seulement du *porridge* au déjeuner, je m'aguerrissais pour le *skelly* de la géôle.

Je suis né dans un déménagement, ce qui explique les différents changements qui se sont produits au cours de ma vie politique. Dans le tissage de ma vie politique les fils ont été multicolores, il y avait du bleu et du rouge.

Mon père, ancien Québécois, était marchand

à Sainte-Anne de la Pérade. Comme la fortune ne lui avait pas souri, il avait été obligé d'abandonner son magasin et de chercher une place à Montréal. D'après les calculs ordinaires, je devais naître quelques jours après l'installation de ma famille dans la métropole. La Providence décréta autrement. En mars 1842, le chemin de fer du Nord n'était pas encore en opération, et le trajet entre Sainte-Anne de la Pérade et Trois-Rivières devait se faire en carriole. Bref je vis le jour pendant la nuit du 4 mars, en 1842, à la résidence de mon oncle, feu le docteur Georges-Stanislas Bardeaux, rue Notre-Dame, aux Trois-Rivières.

Les premiers fonds que j'ai vus étaient les fonds baptismaux sur lesquels je fus baptisé par l'abbé Lemoine, Chapelain des Ursulines.

Tous les malheurs qui ont fondus sur moi depuis quelques années m'ont été prédits par ma grand'mère lorsque je n'avais que huit ans.

Elle disait à ma mère, "Cet enfant ne fera rien de bon dans le monde, je prie le bon Dieu qu'il t'enlève ce garçon-là. Je te le répète, ma fille, si cet enfant grandit, il montera sur la potence."

Ma grand'mère avait raison, ses prophéties se sont réalisées à la lettre. Tous ceux qui me connaissent le savent. Un jour je suis monté sur la potence . . . , comme reporter, lorsque l'on a exécuté Burns à la prison de Montréal en 1861.

Il n'y a que le premier pas qui coûte. J'assistai ensuite, toujours sur la potence, aux exécutions de

Meehan, à Québec et de Whelan, l'assassin de McGee à Ottawa, en 1868, toujours comme reporter.

Dites à présent que s'il m'est arrivé des malheurs, ce n'est pas faute d'avoir été averti dès mon bas âge.

Il y a deux émotions que je n'ai pas éprouvées dans ma vie. Ce sont deux émotions poignantes, empoignantes; deux émotions si terribles qu'à y penser seulement, j'ai la chair de poule. Ces deux émotions sont celles du mariage et de l'emprisonnement.

Ainsi vous pouvez juger si j'étais ému, l'autre jour, au Palais de Justice, lorsqu'un avocat de mes amis vint m'annoncer que M. Goyette avait obtenu un jugement ordonnant mon incarcération au cas où je ne paierais pas, le 2 janvier, la somme de \$427.52.

Il ne fait pas bon de me promener dans les corridors de cette maison, les avocats vont m'ahurir, m'abrutir, avec leurs questions et leurs transquestions.

Je résolu de m'enfuir du temple de Thémis. Je me retourne du côté de l'ascenseur. Qu'est-ce que je vois? Une apparition qui produisit sur moi l'effet de la tête de Méduse. C'était Payette, le propriétaire du célèbre hôtel du pied du courant. C'était Payette, ce n'était pas un Payette ordinaire. Il me semblait qu'il avait grandi de plusieurs coudées: La peur grossit tous les objets.

Le gouverneur de la prison esquissa sur sa figure un sourire méphistophélique et levant l'index vers le ciel, il prononça cette parole: "Enfin!"

Est-ce le hasard qui a voulu que mon futur père nourricier fut ainsi mis subitement en ma présence à ce moment funeste, ou était-ce ce flair instinctif que l'on voit chez le requin qui s'approche du navire à bord duquel il y a un moribond, pour attendre sa mort et happer son cadavre lorsqu'il sera lancé à la mer. Mystère!

C'était tout de même une étrange coïncidence.

Arrivons maintenant au sujet de ma conférence, Il y a une erreur dans le titre, au lieu de "Souvenirs de vingt ans de journalisme," j'aurais dû dire "Souvenirs de vingt-sept ans de la vie d'un journaliste."

La première fois que j'ai été attaché à un journal, c'était au *Pays*. J'entrai dans les bureaux de ce journal comme traducteur et reporter, en avril 1861.

La date est mémorable pour moi parce que je me rappelle que la première dépêche que j'ai traduite annonçait que le premier coup de canon avait été tiré contre le fort Sumter, c'est-à-dire, c'était l'ouverture des hostilités entre les États du Nord et ceux du Sud.

Je ne passai qu'une couple de mois au *Pays*, l'organe du parti libéral à Montréal.

La feuille était rédigée par M. Dessaulles, alors conseiller législatif. Il faisait la correspondance

parlementaire du journal et M. Daoust, beau-frère de feu M. Médéric Lanctot, tenait la plume à Montréal. Je me rappelle que Dessaulles écrivait ses correspondances sur du papier doré sur tranche.

C'était la coutume dans le temps pour les députés des deux chambres, d'envoyer toute espèce de paquets *franco* par la poste.

Il y avait beaucoup de bons députés qui ne se gênaient pas d'envoyer leur linge sale dans leur famille par l'entremise de la poste. C'est un abus qui a été supprimé quelque temps avant la Confédération.

C'était un drôle de bureau que celui du *Pays* en 1861. Le gérant était Napoléon Thompson, le frère de M. Toussaint Thompson, le sténographe bien connu du Palais de Justice.

Napoléon Thompson est le propriétaire de l'imprimerie polyglotte de New-York, un des plus beaux ateliers des États-Unis.

Notre gérant aimait beaucoup la compagnie des acteurs français.

En ce temps, la compagnie de Bertrand Talbot et Edgar, donnait au Théâtre Royal, les *Canotiers de la Seine*, comédie en cinq actes qui eût six représentations consécutives.

Acteurs et actrices venaient souvent au bureau du *Pays*, histoire de se faire de la réclame dans ce journal.

Un jour pour épater les Canadiens, Edgar, le

comique de la troupe, fit une omelette au rhum sur le poêle de la rédaction. L'omelette au rhum était un chose inouïe à Montréal en 1861.

Pendant le festin, Bertrand, le directeur de la troupe, m'offrit la place de souffleur à son théâtre. Je m'acquittai assez bien de mon rôle pendant les trois premières représentations. À la quatrième, je fus la cause d'une catastrophe. On donnait ce soir-là, *La Grâce de Dieu*. À la fin du premier acte, Marie s'éloigne du hameau natal et gravit le flanc d'une montagne et disparaît dans le lointain. En s'éloignant elle chante le refrain "À la grâce de Dieu." répétant ces paroles trois fois. Ce tableau est le clou de la pièce.

Il y avait une inondation ce printemps-là. L'eau avait deux ou trois pieds de profondeur au-dessous de la scène. Comme il m'était impossible d'accéder au trou du souffleur, je dus me placer en arrière du manteau d'Arlequin, près du pupitre dont se servent les souffleurs anglais. C'est là où se trouvent toutes les clés du gaz, les porte-voix et la cloche du rideau. Le régisseur avait été obligé de remplacer un acteur absent et il m'avait confié la sonnerie du rideau pour la fin de l'acte. Je suivais sur le livre les lignes de la chanson. Lorsque Marie chantait les paroles: *À la grâce de Dieu!* en se dirigeant vers le fond de la scène, je sonnai le rideau. Le tableau final était complètement manqué.

Comment vous dépeindre la scène dans la cou-

lisse où je me tenais. Les acteurs et les actrices, la gentille Marie, sa vénérable mère, l'honnête père Loustalot, l'égrillard Pierrot, le commandeur et *tutti quanti* étaient autant de tigres, de panthères, d'hyènes, de chacals, de jaguars, de monstres brailant, criant, hurlant, glapissant, blasphémant, se démenant comme des enragés.

Où est le pourceau qui a sonné le rideau? Il faut l'écharper, l'assommer. Le régisseur me désigne aux acteurs écumants de rage.

La grosse Dupont qui remplissait le rôle de Chonchon m'avait pris par le bras et me serrait comme dans un étau; la tendre Marie avec des yeux lançant des éclairs me tenait par les cheveux, une douzaine de poings étaient à deux lignes de ma figure. Je faillis perdre connaissance sous l'empire de l'épouvante.

Une minute plus tard, j'étais dans la ruelle du théâtre où je réparais ma toilette du mieux que je pouvais.

J'en ai été quitte pour deux coups de pied, à la porte privée des artistes.

Je ne remis plus les pieds dans les coulisses, pas même pour réclamer mes gages des quatre soirs, c'est-à-dire les dix chelins qui me revenaient.

Revenons au journal. Le *Pays*, de 1861 était loin d'avoir la circulation du *Monde*, de la *Presse* et de la *Patrie*. On ignorait à cette époque ce qu'était une guerre de circulation.

Le *Pays* paraissait le matin, trois fois par se-

maine, les mardis, jeudis et samedis.

Le mot libelle n'était pas dans le dictionnaire des journalistes. C'était le bon vieux temps, le temps heureux qui ne reviendra plus.

Le tirage de l'organe libéral était tout au plus de six ou sept cents.

La *Minerve* pouvait avoir alors mille deux cents souscripteurs.

L'impression se faisait sur une presse à bras, dite de Washington. L'imprimeur ne pouvait tirer que 120 copies par heure, tout au plus, imprimées sur un côté seulement. Les machines à imprimer se sont perfectionnées depuis ce temps-là. Celle du *Monde* imprime 20,000 copies à l'heure, imprimées sur les deux côtés, pliées et prêtes à être adressées aux abonnés.

En 1861, la presse n'avait pas le service télégraphique du câble transatlantique. Les nouvelles d'Europe nous arrivaient par des paquebots qui prenaient quinze jours pour traverser l'océan.

Montréal n'avait pas de journaux du soir. Je me trompe, je crois que le *Witness* venait d'être lancé. Nous avions la *Gazette*, le *Herald*, le *Transcript*, le *Commercial Advertiser* et le *Witness* comme journaux quotidiens.

S'il arrivait une nouvelle importante par le télégraphe pendant la journée, le *Herald* et la *Gazette* lançaient un extra qui était crié et vendu sur les rues Notre-Dame et St-Jacques par des gamins. Ces extras, qui contenaient quelquefois

seulement dix ou douze lignes se vendaient deux sous.

En 1855-56, pendant la guerre de Crimée, le *Herald* publiait trois ou quatre extras par jour.

Je me rappelle de ce temps comme si c'était hier. Le petit vendeur d'extras a crié pendant six mois la prise de Sébastopol. L'extra ne se serait pas vendu si le gamin ne criait pas la nouvelle de la prise de la ville assiégée. L'extra se criait sur le ton suivant: *Herald, Gazette, Extra, Great News by telegraph, Sebastopol taken. Only a penny.*

Ah bigre! j'allais faire un oubli. J'allais parler de 1862 en passant sous silence l'histoire de mon premier article. J'étais en rhétorique au collège des Jésuites. J'étais demi-pensionnaire et je comptais parmi mes amis M. Auguste Genand, qui est devenu plus tard rédacteur de l'*Ordre* et ensuite traducteur à la Chambre des Communes. Genand était bon comme la vie. Il n'aurait pas fait de mal à une mouche. C'est pour cette raison que je le pris pour le plastron d'une vilaine plaisanterie, histoire de publier un affreux calembour sur son nom.

Genand pensionnait dans la même maison que Cyrille Boucher, un ancien élève du collège Sainte-Marie. Boucher était un des collaborateurs de l'*Ordre* qui venait d'être fondé par Royal. Il initiait mon ami au reportage, lui confiant le compte-rendu des séances littéraires du collège, tâche dont il s'acquittait à merveille.

Un après-midi, il devait y avoir une séance par les élèves du couvent de la Congrégation Notre-Dame, rue St-Jean-Baptiste. Les parents seuls des jeunes filles étaient admis sur présentation d'un billet d'admission. Genand n'avait pas de soeurs ni de cousines au couvent, mais il grillait d'assister à cette séance. Il a recours à un truc. Celui d'entrer dans la salle en se présentant comme le reporter de l'*Ordre*. Malheureusement son projet rata. Lorsqu'Auguste se présenta au couvent avec sa carte de reporter, on lui ferma grossièrement le guichet au nez.

L'aurore se levait à l'horizon lorsque je sortis de la maison paternelle, ancienne maison du juge Loranger, coin des rues St-Denis et Craig — démolie depuis — et je me rendis sur la rue Notre-Dame, près du bureau de la *Guêpe*.

J'étais debout, près d'une borne-fontaine, immobile comme la statue de l'impatience sculptée par la main de l'inquiétude.

À sept heures, un gamin sortit avec un paquet de journaux. Je traversai la rue d'un pas de gymnastique, j'arrivai devant le petit vendeur et j'achetai une copie de la *Guêpe*.

J'ouvris la feuille avec des doigts tremblants. O bonheur! O délice! ma correspondance était là. J'allais boire à long trait dans le *tombleur* de la volupté. Avant de la lire, je retournai vers le gamin et j'achetai une demi-douzaine de copies du journal. Je me rends au Champ de Mars et je

m'asseois sur un des canons russes. Là, je lus et je relus mon premier article.

À huit heures du matin, j'étais au collège et je passai une copie de la *Guêpe* à un compagnon de classe, disant que c'était la seule copie que j'eusse en ma possession.

Grand émoi parmi les élèves de rhétorique et de philosophie.

À quatre heures de l'après-midi je sortis de la classe. Je suivais la rue Dorchester avec des amis qui faisaient toutes espèces de conjectures sur l'auteur de la correspondance de la *Guêpe*.

En avant de nous étaient Génand et Mercier. Ils avaient ensemble une conversation très animée. Rendus au coin de la rue Sanguinet, les deux amis s'arrêtèrent.

J'arrive avec mes compagnons et les deux groupes viennent en collision. Mercier — aujourd'hui l'honorable M. Mercier — m'apostrophe :

“Si tu es R.T., malheur à toi! Mon ami a été attaqué dans la *Guêpe*, et si je découvre l'auteur de l'article, il tient la meilleure dégelée qu'il ait jamais eue de sa vie.”

\* \* \*

Une transposition de matières par un typographe distrait, a failli m'attirer une très mauvaise affaire pendant que j'étais reporter à la *Minerve*. C'était en 1876 ou 1877, pendant la grande crise commerciale. J'avais écrit deux rapports. Dans le premier je racontais comment un malheureux qui

traversait le pont de glace à pied, passa à travers et resta une demi-heure dans l'eau avant qu'il fût retiré de sa position périlleuse. Dans l'autre, j'annonçais la faillite d'une maison de nouveautés de la rue Ste-Catherine.

L'imprimeur avait mêlé la matière et le lendemain il se lisait dans le journal une note locale rédigée à peu près comme suit:

"M. X . . . , marchand de nouveautés, No . . . rue Ste-Catherine, a déposé son bilan sur l'instance de la maison Thibaudeau, Généreux & Cie. Le passif du failli est d'environ \$30,000. et l'actif de \$3,000. M. Marcil, le maire de St-Lambert, qui passait en voiture, a vu le malheureux et a réussi à l'enlever de sa position périlleuse. Il le transporta à sa résidence où il lui prodigua tous les soins que nécessitaient sa santé."

Le marchand en banqueroute avait lu le journal et il était entré dans une colère bleue à la lecture du malheureux entrefilet. Il se rend au bureau du journal et demande une entrevue avec l'écrivain qui avait rapporté sa faillite.

Il me rencontra dans le bureau et me fit une scène des plus navrantes. On avait ri de sa faillite, il allait manquer une composition avec ses créanciers. J'eus toutes les difficultés du monde à faire comprendre à mon visiteur comment l'erreur s'était produite. S'il n'avait pas compris le journal allait recevoir une action pour dommages.

À propos de faute de transposition, une des meil-

leures qui aient été commises dans la presse a été faite dans l'*Écho de Lévis*, en 1875. Le journal dans le compte rendu d'une grande assemblée politique, publiait un long discours de l'hon. Chapleau, expliquant le fameux scandale des Tanneries. Après avoir reproduit une colonne et demie de ce discours, l'*Écho de Lévis*, juste au beau milieu commence un paragraphe par ces mots: "Oui, mes très chers frères, toutes ces merveilles dont je viens de vous parler se sont opérées par l'intercession de la bienheureuse sainte Anne", et patati, patata; ça continuait sur ce sujet pendant trois quarts de colonne. Le discours de Chapleau avait été mêlé avec le sermon d'un abbé, prononcé lors d'un grand pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré.

Il y a aussi des fautes de transpositions d'une nature plus sérieuse. Par exemple celle qui a paru dans la *Gazette* il y a une dizaine d'années. L'imprimeur met tous les matins sous la rubrique d'amusements, les noms des différents endroits où il y a des spectacles dans la soirée.

Un jour donc, la *Gazette* publia les annonces suivantes:

#### AMUSEMENTS THIS EVENING

Academy of Music — The Two Orphans.

Theatre Royal—Tony Pastor's Variety Troupe.

Funeral of the Hon'ble M. Holton.

Cette faute de transposition n'a pas dû faire rire, ce jour-là, la famille du défunt!

La tâche de reporter sur un journal du matin est loin d'être aussi facile que celle de ses confrères des journaux du soir.

Il passe sur le champ des nouvelles pour y glaner les rapports oubliés par ces derniers, ou il agone, de huit heures à minuit, sur des rapports d'assemblées ennuyeuses.

Chaque fois que l'occasion s'en présente, le reporter des journaux du matin fait des niches à ses confrères du soir. Il se plaît à répéter que ceux-ci volent presque toutes leurs nouvelles dans les feuillets du matin.

La meilleure blague qui a été faite, à ma connaissance, à un journal du soir, a été perpétrée par un M. Hamilton, reporter à la *Gazette*.

Hamilton avait accompagné l'ingénieur de la Cité dans une inspection du tunnel de la rue Craig qui venait d'être complété. Le journaliste avait raconté avec les détails les plus minutieux, le voyage qu'il avait fait dans le grand égout collecteur, du coin de la rue St-François-Xavier jusqu'à l'entrée de la rue St-Antoine.

Au cours de son rapport le journaliste disait qu'il avait été intrigué en voyant suspendu à une des barres transversales du tunnel, un ceinturon militaire à moitié rongé par l'humidité et la vétusté. Adhéraient au cuir plusieurs lettres en cuir couvertes d'une couche de vert-de-gris. Ces

lettres se suivaient sans cohésion comme si elles avaient eu une signification cabalistique. La *Gazette* donnait les lettres dans l'ordre où elles avaient été trouvées sur le ceinturon afin de donner à ses lecteurs l'occasion de déchiffrer un rébus.

Le lendemain soir le *Star* reproduisait le même rapport sans autre changement que quelques modifications apportées au style du préambule. Les lecteurs de la feuille du soir, eux aussi étaient chargés de trouver la solution du problème.

Le surlendemain, M. Hamilton reproduisait le rébus du ceinturon avec l'explication. Les lettres lues à rebours disaient :

"The evening papers will steal this." Les journaux du soir voleront ceci.

Pas n'est besoin de vous dire si les abonnés de la *Gazette* ont ri pour leur soûl ce jour là.

\* \* \*

Savez-vous que Ch. Thibault et moi avons fait la paix. La réconciliation s'est faite l'an dernier et aujourd'hui lorsque nous nous rencontrons nous rions ensemble comme dans les bonnes années.

La dernière fois que je l'ai vu, il me disait : "Savez-vous que votre satané *Canard* a été le facteur le plus puissant de ma popularité dans le Canada comme aux États-Unis. Chaque fois que je visitais pour la première fois une ville de l'autre côté des lignes, et chaque fois que l'on me présentait à un citoyen de l'endroit, on ne me regardait

pas la figure. C'était vers mes pieds que se dirigeaient tous les yeux. Chacun voulait s'assurer si réellement j'avais des pieds chaussant des souliers de 18 points. À la fin on se disait "il n'a pas les pieds si long, après tout." J'étais obligé de leur dire que je portais des neufs points.

\* \* \*

Lorsque j'avais le *Canard*, j'avais un abonné comme nul journal en Canada et aux États-Unis n'en n'a eu. C'était le paragon du bon abonné, un abonné qui professait pour mon journal, un amour poussé à sa troisième puissance.

Un journal qui posséderait mille souscripteurs de son calibre pourrait compter sur une centaine d'années d'existence.

L'individu en question habitait un village situé dans les profondeurs du comté de Champlain où il tenait un magasin général. En été, il faisait un voyage tous les mois à Montréal pour faire des achats et une soulade modérée. Il descendait toujours à l'hôtel du Canada où j'avais alors mes pérennes.

Il professait une admiration extraordinaire pour les correspondances de Ladébauche, et il avait réussi à m'obtenir une demi-douzaine de souscripteurs dans sa localité. À part la *Minerve* que recevait le curé, le seul journal qui était lu dans la paroisse était le *Canard*.

C'était dans ce journal que les cultivateurs étu-

diaient la politique lors du coup d'État de Letellier.

Ils s'extasiaient tous sur la familiarité qui existait entre Ladébauche et la Reine Victoria.

"Ladébauche, disaient-ils était un brave Canadien, qui n'avait pas "frette" aux yeux et qui expliquait franchement à la bourgeoise les affaires du pays."

Mon abonné modèle payait sa souscription annuelle au moins six fois par année. Lorsque je refusais son argent, il me forçait de le prendre, en disant de le porter à son crédit dans les livres du journal.

Il s'abonnait si bien, qu'un jour, en consultant les livres, je constatai que sa souscription était payée d'avance pour "dix-huit ans."

Combien de propriétaires de journaux peuvent se vanter aujourd'hui d'avoir un abonné aussi fidèle. Pas un, j'en suis certain.

\* \* \*

C'était en 1877, le jour qui précédait Noël tombait le mardi. J'étais alors le reporter de la *Minerve*... Feu le sénateur Rolland avait l'administration du journal.

Le samedi matin, vers neuf heures, mon patron entre dans le bureau de la rédaction. Me frappant sur l'épaule il me dit: Berthelot, vous êtes le plus ancien de la boutique ici et j'ai un conseil à vous demander. Je crains que la *Minerve* ne paraisse pas mardi matin. Vous savez que j'ai été

typographe dans mon jeune temps et je connais ce monde-là. Avec deux jours de congé ces messieurs ne pourront pas être à leurs casses lundi soir, après la brosse de rigueur.

—Que faire?

—C'est bien simple, ai-je répondu au sénateur. Composez samedi après-midi le journal de mardi.

—Oui, mais les rapports de la fête!

—C'est encore très simple. Vous me paierez un cocher à l'heure. J'aurai des entrevues avec les curés et les maîtres de chapelle de toutes les paroisses importantes. La *Minerve* paraîtra mardi avec un compte rendu fidèle de toutes les cérémonies. J'aurai le texte des sermons, le nom de la messe qui aura été chantée ainsi qu'une critique des chœurs, des solistes, etc.

—Bravo, dit mon patron. Passez à la caisse, faites-vous payer vos courses je me fie à vous.

Le samedi soir, à 7 heures, le journal était composé et livré aux machines. A 8 heures, j'entre dans l'atelier et je prends une copie de la *Minerve* toute humide des baisers de la presse.

La copie en question est placée dans la file des journaux de la salle de lecture de l'hôtel du Canada qui était alors tenu par M. Aimé Béliveau. Comme j'étais alors très intime avec feu Siméon Béliveau, le gérant de l'établissement, je lui confiai le secret de la publication hâtive du journal.

L'omnibus de l'hôtel arrive à 8.15 avec un char-

gement de voyageurs de Québec, arrivés par le chemin de fer du Nord.

Lorsque ces messieurs étaient occupés à signer leurs noms sur le registre ils furent épatés en entendant la conversation suivante entre Siméon et votre très humble :

—Je n'ai jamais vu un Noël aussi triste à Montréal. A-t-il fait un temps de sorcier?

—Heureusement la musique de la messe de minuit a été beaucoup plus belle que celle de l'année dernière.

—Le *solo* de Saint-Pierre aux Jésuites a été admiré.

—Comment ça se fait-il, dit un des voyageurs, que vous avez célébré Noël? Cette fête n'arrive que mardi.

—Mardi! vous nous la fichez belle.

—C'est aujourd'hui samedi.

—Pardonnez, monsieur, regardez sur la file de nos journaux. Ne voyez-vous pas que nous sommes rendus à mardi matin. Lisez la *Minerve*.

Le Québécois lit l'article et fait une tête.

—Ce n'est pas possible, dit-il.

—Jugez par vous-même.

—C'est bien ça.

—La morale est que les Québécois sont toujours en arrière des Montréalais. Vous voilà de trois jours en arrière de votre siècle.

L'heure est arrivée, concluons. Mes remerciements au sympathique auditoire qui a écouté si patiemment les vieilles balançoires extraites de mes anciens carnets de reporter et aux amis qui ont épuisé des trésors de zèle et d'activité pour l'écoulement des billets de ma conférence. Je dois mentionner les noms de MM. Lucien Lasalle, Rodolphe Lemieux, M. Moscher, le sympathique correspondant montréalais de l'*Empire*; MM. Têtu, de la *Minerve*; Husmer Lanctot, Joseph Tassé (reliance Man); Jos. Lessard, du *Monde*; Ernest Lavigne, Marc Sauvalle, Geo. W. Parent, MM. Tassé, Nantel, Lépine, Beaugrand, et une dizaine d'autres dont les noms ne se présentent pas à ma mémoire, qui ont travaillé au succès de ma conférence.

Je dois ajouter que mes ennemis les plus intimes ont mis l'épaulé à la roue et ont dit: Cet homme-là n'ira pas en prison.

J'offre aussi mes remerciements aux citoyens de Montréal qui ont souscrit pour l'oeuvre de ma rédemption, offrant leur obole comme un protêt solennel de la société en général contre une sentence basée sur des lois qui sont des reliquats des temps barbares.

Ce soir, Montréal a rendu son verdict dans mon cas en disant comme le jury irlandais: "Not guilty, but don't do it again."

Bonsoir, mes amis, bonsoir.

Voici l'appréciation de la *Patrie* et du *Montreal Daily Star*, parues le 28 décembre 1889:

#### LA CONFÉRENCE BERTHELOT

Le succès de la conférence de notre confrère, M. Hector Berthelot, a dépassé les prévisions de ses amis les plus dévoués et les plus actifs. M. Berthelot, déjà si agréablement connu de la plupart des personnes présentes, s'est cependant révélé sous un jour nouveau. Il a prouvé que la verve et l'originalité dont il avait donné mille preuves dans le commerce intime et dans ses écrits, loin de l'abandonner sur la scène, en face d'un auditoire d'élite, très nombreux, ne font au contraire que s'accroître.

M. Hector Berthelot, que tout le monde connaît et qui connaît tout le monde, s'est révélé sous un jour nouveau. C'est un fait acquis que Berthelot est le meilleur caricaturiste du pays, le plus satirique de nos écrivains, ce qu'il a amplement démontré déjà, mais de plus il est conférencier.

Nous espérons que ce ne sera pas la dernière conférence que M. Berthelot donnera.

Le fond inépuisable d'anecdotes joyeuses de Berthelot n'a guère fourni à cette conférence qu'un centième de ce qu'il peut donner, et pourtant, on a bien ri, on a tant ri que les quatre cents personnes dont se composait la réunion se sont retirées en déclarant que jamais elles n'avaient passé une soirée plus agréable et plus gaie. M.

Berthelot n'est pas seulement un conférencier comme Bill Nye, il ajoute à ses talents d'observateur extraordinairement spirituel et original, le sel gaulois dont le *lecturer* américain ne sait pas assaisonner ses récits, et il se montre en outre ce qu'il est, du reste, littérateur délicat.

Pour avoir ri de si bon cœur, on n'a cependant pas manqué de discerner parfois, sous les récits plaisants de notre confrère, des pointes de critiques; la satire s'y découvre quelquefois, mais sous une forme si bon enfant que ceux-là mêmes que ces traits semblaient atteindre, sont ceux qui s'en réjouissent davantage.

Nous ne pouvons mieux exprimer le sentiment de l'assemblée qu'en disant ce que cent personnes ont dit, en sortant du Cabinet de Lecture, "M. Berthelot devrait préparer une autre conférence." Cette fois, au moins, ce ne serait pas pour satisfaire la justice d'un autre siècle.

### SAVED FROM JAIL

*True friendship robs the law's vengeance of all its terrors.*

Quebec province is saved the spectacle of an editor going to prison for libel, M. Berthelot's friends have preserved him from experiencing the kindness for which M. Payette is famous. It was done last night and it took place at the Cabinet de Lecture, the large hall which was completely filled by personal, political and journalistic friends

of the editor of the defunct *Violon*, including many ladies. M. Berthelot appeared on the stage accompanied by his manuscript, manacled in handcuffs — The copy, not the lecturer — a proceeding which was the signal for hearty laughter which continued without ceasing until "30" was reached. The lecturer told his humorous and varied experiences during twenty years of journalism in his own inimitable manner and never failed to draw speedy encouragement and applause. All in all, the entertainment was a great success and a decided treat.

\* \* \*

Hector Berthelot prononça aussi d'autres conférences remarquables, en particulier celle qu'il donna à l'hôtel *Riendeau* sur *Paris et Lourdes*, dont *La Gazette* et le *Canard* font mention comme suit.

The *Gazette*, november 17, 1874. — Twenty-five years ago. — M. Hector Berthelot, editor of *Le Canard*, gave a very interesting lecture last evening at the *Riendeau* hotel, taking as his subject, *Paris to Lourdes*.

Voici l'annonce parue dans le *Canard*: À la demande de plusieurs de ses amis obligés d'aller à Québec pour l'ouverture de la session, M. Hector Berthelot a avancé la date de sa causerie sur Paris et Lourdes. Elle aura lieu le 15 novembre. Les hommes seuls seront admis.

Toutes les précautions seront prises par notre rédacteur afin d'empêcher les idiots, les imbéciles et les crétins d'avoir accès à la salle de la conférence, à l'hôtel Riendeau. Les personnes qui désireraient assister au "spectacle" devront donner leurs noms à Joe. Riendeau ou à son gérant. S'adresser au téléphone du *Canard* 7121, No 1786 rue Ste-Catherine, ou au téléphone du conférencier, No 2910. Prix des billets: les riches, assis 50 cts; les pauvres, debout, 25 cts; les peignes 10 cts.<sup>(1)</sup>

Berthelot, qui était bon psychologue, avait fait annoncer qu'il donnerait une conférence, à l'hôtel Riendeau, mais que les femmes ne seraient pas admises: ce qui fit qu'on se rendit en foule. Si l'on s'attendait à des gauloiseries l'on dut être déçu, car le sujet, *Paris et Lourdes* ne s'y prêtait pas. Il raconta son voyage à Paris et à Lourdes et sa conversion.

Parmi l'assistance on remarquait, le sculpteur, Philippe Hébert; le peintre, Louis Franchère; messieurs Olaus Therrien, Charles Desmarteau et Albert Pigeon.

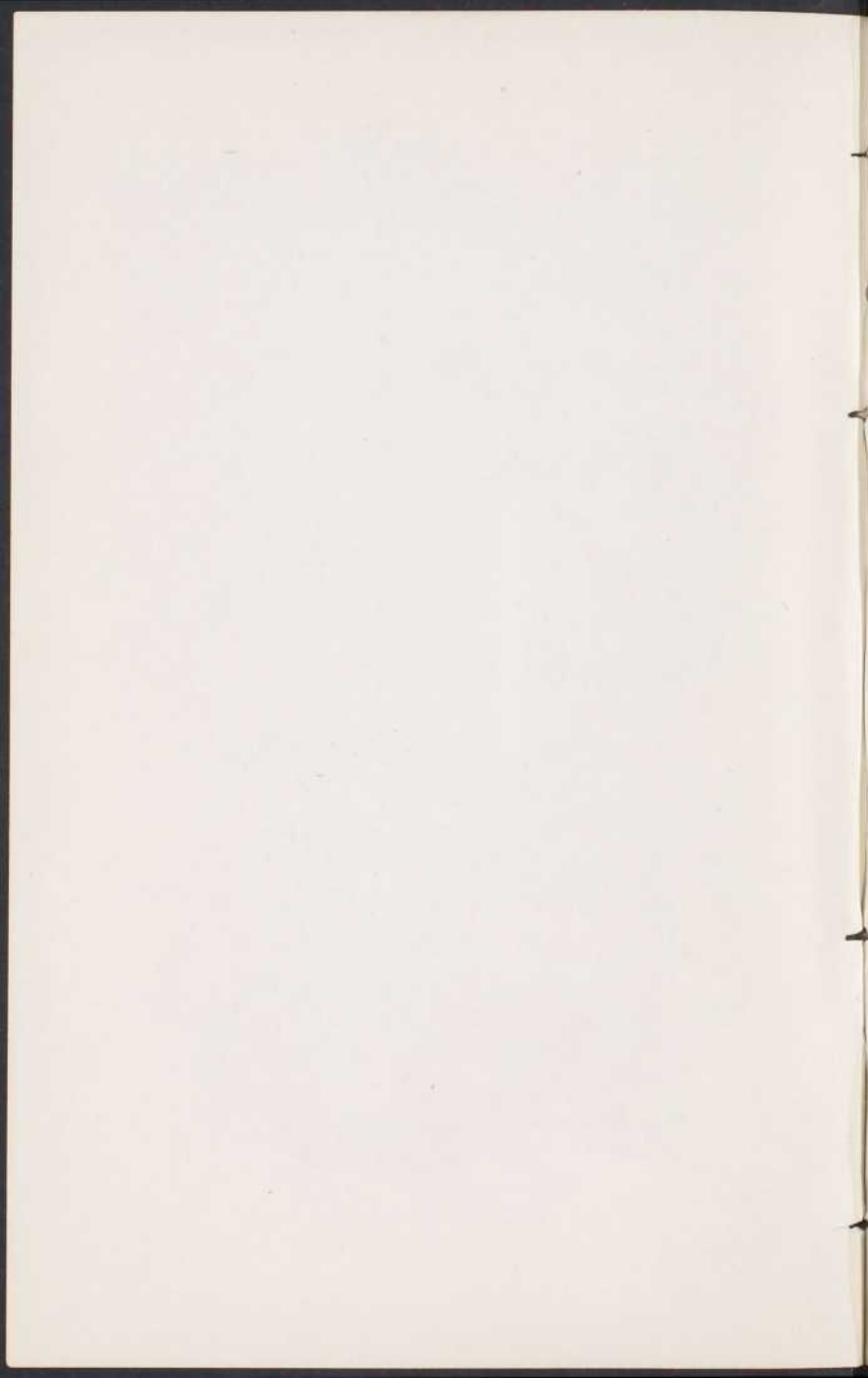
Berthelot fit aussi une conférence, à Joliette, sur le même sujet en 1894.

---

(1) Dans les petits journaux de Berthelot il est souvent question d'une Association des Peignes.



Cette carte m'a été prêtée par M. Gonzague Ducharme, le libraire bien connu des bibliophiles, qui m'a dit que le dessin avait été fait par Berthelot lui-même.





## QUATRIEME PARTIE : LE CARICATURISTE

### LE CARICATURISTE

---

**B**ERTHELOT a trouvé dans la politique de son temps d'amples sujets d'exercer sa verve satirique et son crayon de caricaturiste. Ses pochades ont une véritable saveur nationale. D'ailleurs la politique de tous les temps a toujours prêté à la satire et à la caricature. L'humanité change peu, ce sont toujours les mêmes motifs qui font agir les hommes; ils changent d'habits, mais leurs passions restent les mêmes.

Sir John Macdonald, sir Wilfrid Laurier, sir Adolphe Chapleau, sir Hector Langevin, sir Adolphe Caron, sir Henri Joly; les hon. J-J. Ross, Edward Blake, Charles de Boucherville, Réal Angers, Pierre-J-O. Chauveau, Théodore Robitaille, Jules-Paul Tardivel, Joseph Tassé, Israël Tarte, F-X-Anselme Trudel, J-A. Mousseau, Honoré

Mercier, L-O. Taillon, Gabriel Marchand, Rodrigue Masson, Gédéon Ouimet, Jean-Louis Beaudry, L-A. Senécal, L-O. David; le curé Labelle, Arthur Dansereau, Louis Fréchette, Pamphile Lemay, l'abbé Casgrain, que Berthelot avait surnommé l'abbé Casse-grain, et bien d'autres personnalités de la politique et de la littérature ont figuré dans ses journaux humoristiques.

Le *Canard*, qui sait tout et qui voit tout, n'épargne pas les affaires municipales ni les journaux, ses confrères. Les écrivains, les médecins, les avocats, les juges ont leur tour.

Honoré Beaugrand, qui a été maire de Montréal, était souvent caricaturé par Berthelot, qui écrit au bas d'une caricature: "M. Beaugrand, pour perpétuer le souvenir des deux années qu'il a passées à l'Hôtel de ville, a fait prendre son portrait en pied avec les insignes de la mairie. La critique dit qu'il y a trop de collier et pas assez de maire". Beaugrand qui était très maigre et aimait le faste, apparaît à peine sous un énorme collier. C'est pourtant Beaugrand qui lui conseilla de faire la conférence, qui eût tant de succès, ce qui prouve qu'il ne lui en garda pas rancune. Le juge Bourgoïn, qui était recorder, ne prit pas aussi bien la chose. Comme il avait le cou très long, il fut un jour représenté comme une tête à ressort surgissant d'une boîte à surprise et ne montrant qu'une partie du cou qui grimpait au haut de la page, avec l'inscription "suite au prochain numéro". Le ju-

ge aurait menacé Berthelot de la prison s'il osait continuer cette plaisanterie.

Dans une caricature, intitulée, "Tableau navrant," Charles Thibault est représenté dans son bureau, rue St-Jacques, avec les pieds appuyés sur la fenêtre. Sur la semelle de ses bottes est inscrit le No 36. Un homme passe et des larmes coulent sur ses joues. Thibault lui demande pourquoi il pleure? Le passant répond: "Cela me rappelle les cercueils de mes bessons que j'ai enterrés cet hiver."

Le 14 avril 1883, dans le *Grogard*, on voit Senécal, Mousseau et Chapleau représentés comme les incarnations de Vichnou dans la province de Québec. Sur les socles des trois statues est écrit: Tchen Ekal, Moo Chow, Tcha Plo, et au bas de la caricature: Nous avons trois divinités, Tchen Ekal, le dieu qui crée, Moo Chow, le dieu qui conserve et Tcha Plo, le dieu qui détruit. Senécal tient dans ses bras une locomotive et un char, Mousseau, tient un sac d'argent avec le signe du dollar et Chapleau tient aussi un sac d'argent d'où s'échappe de la monnaie.

Dans une autre caricature, intitulée, "La Situation sur le canal de Beauharnois," l'on voit Bergeron, qui répond à un individu qui sollicite une place.

—Pas aujourd'hui, mon cher monsieur. Tenez, il y a deux hommes pour chaque manivelle de *locks*. Il n'y a plus moyen d'en placer d'autres. Attendez que quelqu'un se noie.

Dans le *Grognard*, du 23 février 1884, Berthelot représente le sénateur Trudel à la porte des bureaux de l'*Étendard*, sur la rue St-Jacques. Des maçons arrivent pour réparer un pan de mur.

Le Directeur — Qu'est-ce que cela veut dire? Retournez avec ces emblèmes de la franc-maçonnerie. Personne ne travaillera ici avec un compas, une équerre, une truelle.

Après la mort de Louis Riel, on voit des victimes de 37 et 38 pendus au gibet et au premier plan Louis Riel, dont le cadavre est suspendu à un autre gibet, au-dessus est la date 85.<sup>(1)</sup>

Berthelot trouve des accents émus pour dire sa peine de voir que la tombe de sir Georges-Étienne Cartier est négligée.

Le 28 juin, on lit dans le *Canard*:

“Le *Canard* est allé dimanche se promener dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, histoire de rêver sur les tombeaux des grands hommes que le Canada n'a pu remplacer.

“Un quartier de bois brut, une espèce de piquet, sans inscription, indique l'endroit où repose sir Georges-Étienne Cartier. Le chiendent et de hautes herbes croissent sur la fosse du célèbre chef du parti conservateur. Si nous n'avions pas reçu des

(1) On lit dans la *Vie de Laurier*, par Robert Rumilly, page 64: “On dit que c'est à propos de la mort de Riel que Laurier prononça le plus beau discours de sa carrière. Il accusa le Gouvernement de meurtre judiciaire. Il le prouva en faisant l'historique des souffrances des Métis, de leurs droits qui avaient été foulés aux pieds et les avaient poussés à la révolte.”

informations d'un des gardiens, nous n'aurions pu retrouver la tombe du grand homme. Avis aux conservateurs qui ont du coeur." Quelle joie il eut ressentie s'il eut vécu pour voir le superbe monument élevé à la mémoire de Cartier.

Le 27 juillet 1895, *Le Canard* publie une caricature où Ladébauche figure avec Laurier à la croisée d'un chemin. Celui-ci demande à Ladébauche quelle route suivre, celle des Écoles Mixtes ou celle des Écoles Séparées. Ladébauche lui répond: "Prenez celle qu'il vous plaira, mais je vous assure d'une chose: lorsque vous serez rendu à mi-chemin de n'importe laquelle, vous vous repentirez de l'avoir prise."

Nous avons dit précédemment que Berthelot fut le créateur de Ladébauche. Non seulement, il a créé le pseudonyme, mais il semble le premier, à tracer la caricature de Ladébauche. On trouve en effet, dans le *Canard* du 9 août 1879, une caricature publiée à l'occasion du retour de la seconde excursion de ce journal à Québec. Ladébauche y figure à cheval sur un énorme canard, remorqué par les trois vapeurs de la Compagnie de Richelieu & d'Ontario. Cette caricature est de Berthelot.

\* \* \*

La vignette et le texte qui suivent illustrent bien le double talent d'humoriste et de caricaturiste de Berthelot. Voici ce qu'il publie dans *Le Violon*.

## DAVID ET GOLIATH

Or, les rouges rassemblèrent leurs armées pour combattre et ils furent rassemblés à Montréal.

C'était le quatorzième jour de la nouvelle lune. Ils campèrent sur la côte St-Lambert, sur la frontière de Montréal ouest. Mercier aussi, et ceux de Phaneuf et de Gus Lambert s'assemblèrent au même endroit, et ils se rangèrent en ordre de bataille pour rencontrer les Bleus.

Or, les Bleus s'étaient réunis sur la place Jacques-Cartier.

Alors on vit sortir du camp des Bleus un homme qui se présentait entre les deux armées et qui s'appelait Taillon: Il était du faubourg de Québec; il avait cinq coudées et une palme de haut, il avait une barbe longue de dix palmes et il portait un tuyau noir d'une coudée.

Il se présentait donc et criait aux rangs de Mercier et leur disait:

Pourquoi sortez-vous pour vous ranger en bataille? Ne suis-je pas conservateur, et vous, n'êtes-vous pas les serviteurs de Mercier? Choisissez un homme d'entre vous et qu'il descende pour se battre avec moi, en combattant avec moi, et si je le tue, vous nous serez assujettis et vous nous servirez.

Mais Mercier et tous les Rouges ayant entendu les paroles du géant, furent étonnés et eurent une grande peur.

Or David était un grand patriote de Montréal,

DAVID & GOLIATH



Montréal-Est ou le combat entre David et Goliath. Le chiffre 203 indique la majorité de David dans l'élection de Montréal-Est, en 1886, contre Taillon. (*Le Violon*).

et il était au rang des personnes de qualités parmi les rouges.

Il avait déjà été vaincu quatre fois par les conservateurs, mais il était en grande renommée pour son courage.

David prit une corde et s'en fit une fronde. Il ramassa un gros caillou et le mit dans sa poche de culotte. Il prit ensuite un bâton, puis sa fronde à la main, il s'approcha de Taillon.

Pendant ce temps les princes des Rouges criaient: À bas Taillon!

Taillon aussi vint, s'avança et s'approcha de David.

Et Taillon dit à David: Suis-je un chien, que tu viennes contre moi avec un bâton? Et le conservateur maudit David par ses dieux, Chapleau et Langevin.

David dit au conservateur: Ton chien est mort. Et il prit un gros caillou pesant 203 livres et l'ayant placé dans sa fronde, il le lança avec habileté. Il frappa Taillon qui fut assommé du coup.

Alors les Rouges se levèrent et jetèrent de grands cris de joie.

Les Bleus ne furent pas découragés par la défaite de Taillon. Ils rassemblèrent leurs phalanges et ils virent qu'ils étaient assez nombreux pour livrer une bataille à leurs ennemis.

Après la mort de Berthelot on lit dans le *Canard* du 28 septembre, 1895.

“Sur la troisième page se trouve une caricature sans légende. C'est la dernière de ce pauvre Berthelot, qui n'a pas eu le temps de l'écrire. D'ailleurs cette légende était bien inutile. Il suffit de regarder le dessin pour comprendre:

“L'auge municipale est vide, M. Robb n'a plus rien dans son sceau et les petits cochons crient toujours.”

Dans le *Violon* l'esprit de Berthelot en collaboration avec les dessins d'Henri Julien fit des chefs-d'oeuvre.<sup>(2)</sup>

Toutes les caricatures du *Canard*, du *Vrai Canard*, du *Grognard* et du *Violon*, qui ne sont pas signées sont de Berthelot, non seulement l'idée mais aussi le dessin.

Pendant les dernières années du *Canard* il faisait, quelque fois, faire les dessins de ses caricatures par A-S. Brodeur et A-G. Racey, le génial artiste du *Montreal Daily Star*, mais l'idée est toujours de Berthelot.

M. Joe. Charlebois, l'artiste enlumineur, qui a fait des caricatures dans le petit journal, *Le Taon* (qui parut en 1908), m'a dit que Berthelot lorsqu'il allait chez Vitel Cassan, le graveur, dessinait quelquefois ses caricatures sur le bois, et son graveur n'avait alors qu'à buriner la plaque de bois.

(2) M. Albéric Bourgeois, Conférence sur les caricaturistes, faite au Château de Ramesay.

Il m'a raconté qu'un soir Berthelot était venu chez son père, Charles-T. Charlebois, l'artiste peintre, en compagnie de Calixa Lavallée, l'auteur de notre hymne national, de T-A. Duquette, de François Racette et d'Alfred Labelle, tous musiciens, et que pendant la soirée Berthelot fit leurs caricatures dont les ressemblances étaient frappantes.

Berthelot est un satirique pénétrant. Ses caricatures contiennent beaucoup d'observation et de philosophie.

On peut se renseigner fidèlement sur la politique et les politiciens de son temps en parcourant ses journaux humoristiques.

La caricature fournit à l'histoire de précieux documents, elle peut éclairer les événements et les hommes.

Nous reproduisons ici quelques caricatures de Berthelot. Mais il y aurait presque un volume à consacrer à Berthelot caricaturiste.





### MARIAGE DE "L'ETENDARD" AVEC "LA PATRIE".

La cérémonie a lieu devant le révérend M. Beaudry, pasteur de l'Eglise Suisse. Les parties Centre et Est agissent comme filles d'honneur.

*Ladébauche* (accourant avec deux enfants) — Je fais opposition au mariage. La mariée a oublié de dire à son futur qu'elle était obligée d'élever ces deux enfants.

\* \* \*

Cette caricature, dont le dessin est de Berthelot, fut considérée comme sa meilleure par les politiciens. On m'a dit qu'elle fut imprimée en couleur et vendue à des milliers d'exemplaires.

Beaugrand est la mariée, Trudel, le mari. David représente la partie Centre et Mc Shane, la partie Est. L'un des enfants représente l'*Avenir*, un petit journal radical, et l'autre personifie la franc-maçonnerie, dont Beaugrand était l'un des membres. (*Le Canard*, 4 décembre 1886).



CHEZ LE MEUBLIER (Le Canard, 9 juin 1894)

THOMPSON. — Vous avez votre choix, messieurs. Tous ces fauteuils sont à vendre, excepté le plus grand que je me réserve.

CURRAN. — Tu sais, Hall, que c'est moi qui ai fait la première offre.

HALL. — Considère que ma demande est plus pressante que la tienne. Ne fais pas le mal à main. Donne-moi une chance aujourd'hui.

ANGERS. — M. Thompson, j'ai envie d'acheter ce beau fauteuil rembourré et sculpté, mais les moyens me manquent pour le quart d'heure. Voulez-vous me le mettre de côté? (A noter la pacotille de "petits bancs" bon marché.)

## CHEZ LE FRIPIER



LE PATRON. — C'est un habit de sénateur qui n'a pas beaucoup d'usure. Il est presque neuf. Il est à celui de vous autres qui poussera le plus.

MM. Royal, Hurteau, et François Benoit, font des enchères au décroche moi ça.

Le fripier représente le premier ministre Bowell. (Le Canard, 2 février 1895).

## LA MAIRIE



**LADEBAUCHE.** — De l'Irish Stew j'en ai eu assez pendant deux ans. J'aurai un ordinaire canadien. Hourra pour Villeneuve!

**N.B.** — James Mc Shane, ayant été maire de Montréal, fut remplacé par Joseph-Octave Villeneuve, qui fut élu en 1894. Il fut le 23<sup>e</sup> maire de notre métropole. Le pronostic de Berthelot s'était réalisé. (Le Canard, 20 janvier 1894.) (A noter, le type de Ladébauche créé par Berthelot).

## ALLEGORICO TYPO-GRAVURE

LE G. V. TRUDEL

Non seriam.

Demandez et vous recevrez.

Rédacteur de L'Étendard.

Sénateur mais pas ministre.

Tirez et elle s'arrachera.

G. V. in partibus.

Le sujet de cette biographie n'est pas venu au monde comme les enfants ordinaires, sous une feuille de chou. Les chroniques du temps nous annoncent qu'il a été trouvé dans un champ de carotte, à Ste-Anne, comté de Champlain, le 29 avril 1838. Enfant précoce il fut admis à l'école de Nicolet et remporta chaque année le prix de Petit Catéchisme. Il étudia le droit et ne tarda pas à devenir un puits de *Jus Romanum* et un pot d'érudition dans les lois concernant les bedaux et les fabriciens. Il fut reçu avocat en décembre 1861. En 1864 il épousa la fille de l'honorable Louis Renaud et devint le modèle des époux. Le gouvernement fédéral lui donna en 1878 le titre de Conseil de la Reine. On connaît de lui un grand nombre d'écrits publiés dans les journaux et dans les revues. Il a fait plusieurs travaux importants, entre autres : "Quelques réflexions sur les rapports de l'église et de l'état;" "Mémoire sur la question de la fusion des sociétés littéraires et scientifiques de Montréal;" "Nos Chambres Hautes: Sénat et Conseil Législatif," et plusieurs autres sous différents noms de plume. Sa renommée comme écrivain catholique arriva jusqu'à Rome et le Saint-Siège pour le récompenser le créa commandeur de plusieurs ordres de chevalerie. Il s'illustra par ses plaidoiries dans le fameux procès Guibord et la Coir Romaine lui conféra les titres de Premier Théologien de la Daërie Apostolique, Consultant de la Congrégation des évêques et du clergé séculier et irrégulier. Il fonda dans la province de Québec la célèbre confrérie des Castors et ouvrit sur la rue St-Jacques un cours public de Droits Canon. Malheureusement ses cautions n'avaient pas de lumière et ne portaient jamais juste. Un de ses élèves, M. Tardivel, établi à Québec, une école de Droit Pistolet. M. Trudel recut le titre de Grand Vicair en 1873, et toutes les congrégations de Castors furent mises plus tard sous son obédience. Il fonda L'Étendard en 1883 pour ramener l'épiscopat vers les saines doctrines de son école. Il s'est immortalisé par son talent pour la culture de la carotte. La carotte est aujourd'hui sa vie. Le jour où il n'en tirera plus mentendra sous le glas de L'Étendard. Lorsque le Grand Vicair Trudel mourra il sera succédé dans sa charge par le Petit Vicair Tardivel, rédacteur de la *Vérité*.

## ALLEGORICO TYPO-GRAVURE

M. J. PISTOLET TARDIVEL

Après la carotte du Grand Vicaire l'arme la plus redoutable du parti Castor est le pistolet du Petit Vicaire de Québec. Ce pistolet occis moult francs-maçons et moult catholiques libéraux. M. J. P. Tardivel, le rédacteur de la *Vérité* est né à Hog Settlement, près de Cincinnati,

Ohio, en 1846. C'est le successeur et le somptif du G. V. H. obtint le prieuré de Québec en 1880 en vertu d'une indulte du G. V. Trudel. C'est lui qui encouragea le boycottage chez les membres du Cercle Catholique de Québec.



## ALLEGORICO-TYPO-GRAVURE

Après la  
carotte  
du  
G.  
V.  
et  
le  
pis-  
tolet du

P. V. Tardivel

nous présentons aujour-  
d'hui la seringue du doc-  
teur E. de Los Jardinos.  
Cette seringue brevetée  
a la vertu de tirer les  
carottes et elle est celle  
que le G. V. préfère après  
l'Extracteur Frontenac.  
Le docteur E. de Los  
Jardinos opère dans les  
jardins des presbyteres  
et des laques riches en  
Canada pour le profit de  
l'*Etendard* pendant que  
Frontenac opère parmi  
les Canadiens des États-  
Unis. Ce docteur est  
habile et rusé. Il a  
donné son avis que  
sous ses soins  
l'*Etendard*  
était deve-  
nu rela-  
tive-  
ment  
vi  
a  
b  
l  
e  
!

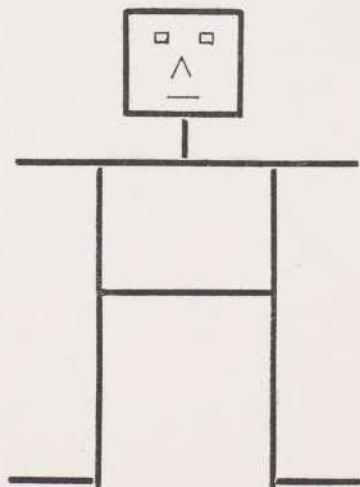
LA SERINGUE DES JARDINS

## LE TYPO-DESSIN

*Le Violon* n'est pas un journal illustré comme ses autres confrères. Il n'aurait rien à redouter d'une grève de ses dessinateurs ou de ses graveurs.

Chacun de ses typographes a été initié aux secrets du dessin et de la gravure à tel point qu'avec un outillage d'imprimerie ordinaire il peut à un moment donné produire n'importe quelle image que lui demandera notre rédacteur en chef.

Supposons par exemple qu'il faille représenter dans les colonnes de notre journal le portrait de M. Beaubien, le candidat d'Hochelaga. Nos typographes avec leurs filets et d'autres petites pièces de métal prises dans leurs cases vous le représenteront comme suit:



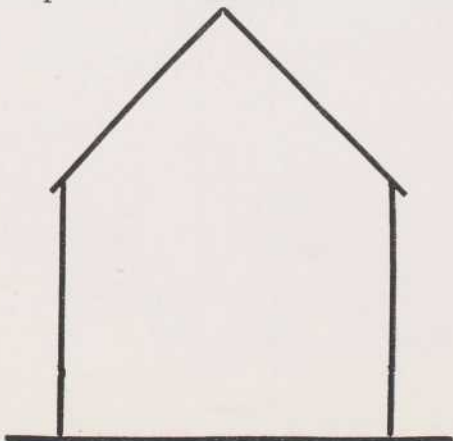
En voyant ce portrait de M. Beaubien, les anglais diront: *He is a square man.*

S'agit-il d'illustrer la carrière publique de l'ancien représentant d'Hochelaga? Nos imprimeurs



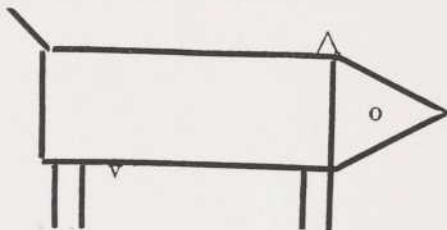
vous montreront l'échelle sociale dont il a atteint le dernier degré.

Si nos lecteurs n'ont jamais vu la ferme à son *poupa*, ils pourront s'en former une idée en con-



templant le dessin ci-dessus représentant le pignon de la grange qui est érigée dessus.

Comme éleveur d'animaux M. Beaubien a obtenu beaucoup de succès. La vignette suivante représente son fameux



cochon Berkshire qui a remporté le 1er prix à la dernière exposition.

Maintenant que nous sommes en temps d'élections il est plus que probable qu'il invitera souvent ses électeurs à venir se rafraîchir sur sa ferme. L'illustration ci-dessous nous montrera l'endroit où les rafraîchissements à bon marché seront puisés.



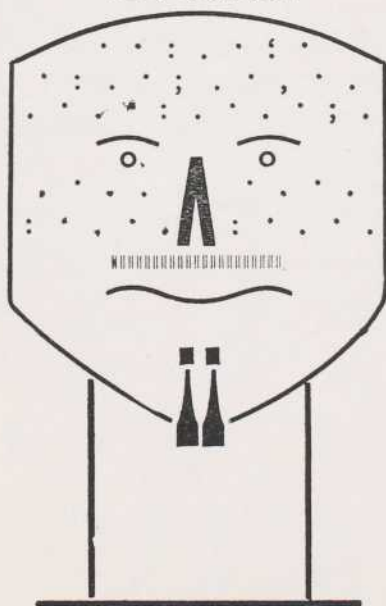
La pompe à M. Beaubien.

Si l'on demande à M. Beaubien de souscrire à une oeuvre charitable, nationale ou religieuse, il n'y a pas chez lui de fausse générosité. Il n'est pas dur à la détente. Crac, il vous ouvre sa bourse et



le dessin ci-dessus représente fidèlement la pièce de monnaie formant le montant de sa souscription.

**TYPO-GRAVURE**



L'HONORABLE M. GAGNON

SECRÉTAIRE PROVINCIAL

*(D'après une photographie de Livernois)*

*Le Violon*, à l'instar du *Monde* et d'autres grands journaux, commence à publier aujourd'hui une série de portraits de nos contemporains. Nous avons fait venir de New-York à grands frais un appareil puissant pour la typo-gravure et nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré pour les sacrifices énormes que nous nous imposons pour mettre notre journal au niveau artistique de nos grands confrères.

Nous donnons aujourd'hui le portrait de l'honorable M. Gagnon, secrétaire provincial. Pour la fidélité de la ressemblance, la hardiesse des lignes, la délicatesse des demi-teintes de la physionomie, nous pouvons dire, sans nous vanter, qu'aucun journal de la Puissance n'a encore donné à ses lecteurs une oeuvre artistique aussi bien réussie sous tous rapports.





## CINQUIEME PARTIE:

### LE CHRETIEN.

#### SA CONVERSION ET SA MORT

---

**A**U retour d'un voyage en Europe, il nous disait à ma mère et moi: "Vous ne savez pas ce que c'est de prier. Il faut aller à Lourdes pour comprendre ce qu'est réellement la prière."

Ce qu'il avait vu à Lourdes l'avait si fortement impressionné qu'il se convertit, car il était libre penseur depuis plusieurs années.

Un jour Mgr Fabre<sup>(1)</sup> rencontre Berthelot qu'il n'avait pas vu depuis vingt-cinq ans et lui de-

---

(1) Chez mon grand-père, Hardouin Lionais, j'ai vu Mgr Fabre, qui était confrère de classe de mon père, Charles Lionais; le curé Labelle, le roi du Nord; l'hon. L-O. Taillon, qui fut premier ministre de notre province; l'hon. Gédéon Ouimet, qui fut aussi premier ministre de la province de Québec et ensuite surintendant de l'Instruction publique, qui avait épousé une nièce de Hardouin Lionais et l'honorable L.A. Senécal. Quoique encore enfant j'étais fortement impressionnée par ces personnages, qui m'en imposaient.

mande s'il a un bon directeur de conscience? — Oui, Monseigneur, c'est toujours vous . . .

Chaque année pendant le carême la soeur de Berthelot, qui était religieuse à la Congrégation Notre-Dame, lui écrivait pour l'exhorter à faire ses Pâques. Un jour il alla au-devant des exhortations et lui envoya une lettre de conseils pour sa vie religieuse. Cette lettre, dans le temps, a circulé parmi les membres du clergé régulier et séculier, et les a fort amusés.

Ma chère soeur,

La présente est pour te souhaiter toutes espèces de félicités dans l'ordre matériel et spirituel pendant l'année 1895.

Je ne saurais trop te recommander, à l'occasion du jour de l'an, de prendre des résolutions fermes pour la sanctification de ton âme. Chacune de tes actions doit être un grain de blé qui doit être broyé sous la meule des bonnes intentions, afin qu'elle devienne le froment pur dont sera pétri la galette du bonheur sans mélange que tu grignoteras pendant toute l'éternité. Méfie-toi des pompes du Malin, ce dernier est un "Tramp" de la pire espèce qui rôde continuellement autour des poulaillers religieux, où les poules monastiques sont juchées sur les perchoirs de la vie ascétique. Malheur à celles qui s'y perchent en laissant entr'ouverte la porte de la tentation, il les emporte, les plume et les grille bientôt dans sa terrible cuisine.

Au "free lunch" de la vie où tu as été conviée, noues autour de ton cou la serviette de la prudence, afin que la sauce du péché ne macule pas la blancheur éclatante de ta robe de vertu. Si par malheur cette robe se tachait, hâte-toi de la porter à la buanderie de la pénitence, où elle sera nettoyée avec le savon de la contrition, séchée par la tordeuse du repentir, empesée avec l'empois du ferme propos et repassée avec les fers des bonnes résolutions, chauffés au feu de l'amour divin.

C'est ainsi que la toilette de ton âme sera irréprochable le jour où elle ira danser dans le céleste séjour.

C'est le bonheur que je te souhaite,

Ton frère affectionné,

Hector Berthelot.

\* \* \*

Le 16 septembre, 1895, la *Presse*, dans un article intitulé, *Hector Berthelot, sa vie, sa mort*, disait: "Le seul humoriste vrai que le Canada français ait jamais produit a succombé dimanche soir dans sa garçonnière, de la rue Ste-Catherine, à l'une de ces affections cardiaques qui vous renverse sans crier gare. La veille, Berthelot faisait sa marche habituelle par les rues de la ville, griffonnant des caricatures, car il maniait avec une égale facilité la plume et le crayon. Il était loin de se douter que la mort le guettait au détour du prochain soleil.

“Rentré chez lui, d’assez bonne heure, samedi soir, il se mit au lit croyant avoir ainsi plus facilement raison de l’indisposition soudaine dont il se sentait pris, indisposition qui ne lui causait à la vérité qu’une médiocre préoccupation.

“Bien que souffrant, Berthelot put recevoir de ses amis dimanche. C’est en compagnie de deux d’entre eux qu’il passa la journée, causant choses et autres. À 5 heures il manifesta l’intention de se lever, mais il n’était pas plutôt debout qu’il se laissa choir dans un fauteuil à portée de sa main. Un quart d’heure après il était mort.

“C’est dans ce quart d’heure de grâce que le médecin <sup>(2)</sup> et le prêtre, mandés précipitamment, se présentèrent au chevet du malade; le premier pour déclarer que la science était impuissante, le second pour lui prodiguer les suprêmes consolations de la religion. C’est après avoir reçu l’absolution du prêtre que notre pauvre ami leva les yeux au ciel pour ne plus les baisser que sous la pression de la main amie qui l’instant d’avant l’aidait à se mettre sur pied.

“La nouvelle de la mort de Berthelot se répandit en ville, hier soir, comme une traînée de poudre; personne n’y voulait croire. D’aucuns même n’y voulaient voir que le résultat d’une fumisterie

---

(2) Ce fut le docteur Pierre-François Casgrain, père de M. Pierre Casgrain, avocat qui avait épousé l’une des filles du juge Joseph-Amable Berthelot. L’autre fille du juge, Mme Joseph-Ovide Turgeon, qui vit encore, est la mère de Melle Hélène Turgeon, de messieurs Joseph et Paul Turgeon.

macabre à laquelle l'irrépressible Hector n'aurait pas été absolument étranger.

"Non, cette fois ce n'était pas une blague comme celle qu'il édita lui-même à son sujet dans le *Canard* en 1885, histoire de savoir ce qu'on dirait de lui après sa mort. Il était bel et bien entré dans cette éternité dont la conception pour sérieuse et difficile qu'elle soit s'était maintes fois présentée à son esprit, si plaisant et si léger qu'il parût."

\* \* \*

Les mondes au-dessus de nous sont silencieux et les tombeaux au-dessous de nous gardent leur secret. "Notre dernière douleur reste aussi notre dernière curiosité," a dit Guyau.

Berthelot mourut subitement comme il l'avait souhaité. "Ah! je voudrais disparaître en criant ouf!" avait-il dit à un ami la veille de sa mort en se promenant dans les petites rues de Montréal, s'arrêtant pour croquer une silhouette.

Le plus typique de ses écrits est son testament olographe déposé aux Archives du district de Montréal.

Montréal, 2 mai 1895.

Ceci est mon testament.

Je meurs dans la religion catholique romaine.

Après le paiement de mes dettes légitimes je veux que mes biens, argent etc., soient distribués dans ma famille.

Personne n'ouvrira mon *cash box* et ne prendra possession de mes livres de banque à l'exception de messieurs Michel Benoit, caissier de la Banque Nationale et A.P. Pigeon, imprimeur du *Canard* qui seront mes exécuteurs testamentaires.

Hector Berthelot.

P.S. — Je lègue le titre du *Canard* à Albert-P. Pigeon.

H. B.

Archi. Post-Scriptum. — Je lègue dix dollars aux amis que me suivront jusqu'au cimetière de la Côte-des-Neiges pour être dépensés en consommations à l'hôtel Lumkin ou à son successeur.

H. B.

Si on représente la Justice avec un bandeau sur les yeux, on devrait représenter la Mort aveugle et sourde. Elle oublie ceux qui l'implorent et fauche impitoyablement au hasard. Elle prendra dans son berceau, malgré les supplications de la mère éplorée, un bel enfant à qui l'avenir sourit et laissera dans un autre l'enfant difforme, à l'autre elle prendra la mère. Elle sépare les amants, les époux qui s'aiment. Elle laisse les époux malheureux, les malades incurables, les vieillards, dont la vie est un fardeau pour eux-mêmes et pour les autres.

Ce n'est pas la mort qui est triste, c'est de vieillir, d'assister à sa propre déchéance.

La mort a pris Berthelot dans la force de l'âge, à cinquante-trois ans, lorsqu'il n'avait pas eu le temps de donner toute la mesure de son esprit, et elle laisse les crétins. Le sens de la vie et de la mort, en dehors de la foi, est impénétrable. Il faut s'incliner devant son mystère!

Berthelot fut regretté non seulement de sa famille et de ses amis mais aussi de tous ses lecteurs car il jouissait d'une grande popularité. Sa mort a causé un vide dans le journalisme, où il ne comptait que des amis.

\* \* \*

"On disait Berthelot est mort, qui donc nous fera rire?" "Non que je prétende, dit M. Henri Roullaud, dans sa notice nécrologique, qu'il n'y a plus d'homme d'esprit parmi nous, mais il n'y en a plus d'assez prodigue pour le répandre à jet continu comme le faisait Hector Berthelot.

"Depuis deux ans Hector Berthelot avait abandonné la grande presse pour reprendre la publication de son *Canard*, devenu la feuille populaire par excellence.

"Quel va être le sort de ce pauvre *Canard*? Je crains qu'il ne périsse avec celui qui avait le secret de lui faire pousser de si joyeux coins, coins. Je ne vois personne qui puisse succéder à Berthelot, personne qui sache comme lui saisir le côté burlesque des évènements, extraire les éléments sordides des vertus mêmes, flageller les ridicules avec un

entraîn si comique que les victimes de ses traits ne pouvaient s'empêcher de rire.

“Cette faculté lui permettait de voir toutes les verrues de l'humanité et d'en tenter l'extirpation au milieu d'un éclat de rire. Sous une apparence légère, il avait une grande profondeur et un jugement d'une perspicacité infaillible. Le fait le plus insignifiant prenait des proportions colossales s'il plaisait à Berthelot de l'enfler. Nul mieux que lui ne connaissait à fond les travers, les manies, les défauts et les vices de la populace. Tous depuis les personnages les plus importants jusqu'aux plus humbles nous étions tributaires de Berthelot.

“Avec son talent caustique et original il aurait pu écraser sous le ridicule implacable quelques personnages publics dont la vie officielle eut pris fin après une seule bordée de quolibets, mais Berthelot n'était pas méchant il n'était que railleur et n'exerçait son esprit que contre ceux dont les défauts étaient préjudiciables à la masse. Le défunt personnifiait l'esprit local et l'influence qu'il exerçait était grande quoique invisible. Berthelot mort, l'esprit gaulois, mélangé d'humour britannique, va peut-être disparaître à jamais.”

\* \* \*

Quand on feuillette les journaux humoristiques de Berthelot, le *Canard*, le *Vrai Canard*, le *Grognard*, le *Violon*, on est toujours étonné des res-

sources de son esprit. Son influence fut considérable car son ironie cachait souvent des leçons profondes. Berthelot procédait de Lemaître, l'éditeur de la *Quotidienne*. Les "On dit," les "Parce que," de ce journal sont ce que le journalisme révolutionnaire a produit de plus spirituel. Berthelot a amplifié ce genre.

On a comparé le *Canard* à *Punch* d'outre-mer. Avec quelle verve il passe le gouvernement fédéral et provincial au crible.

Philéas Gagnon écrit dans son *Essai de Bibliographie Canadienne*: "Le *Canard* journal hebdomadaire illustré. Ce journal, dont les caricatures étaient bien faites, eut de la vogue pendant que Hector Berthelot en était le rédacteur. Après une interruption, ce journal est ressuscité en 1893 avec Hector Berthelot comme rédacteur."<sup>(3)</sup>

"Le *Vrai Canard*, journal humoristique illustré. L'incomparable Hector Berthelot ayant eu quelque différend avec l'administration du journal, *Le Canard*, dont il était le rédacteur, fonda ce journal pour le supplanter. Depuis le temps du *Fantastique*, d'Aubin, on n'avait pas vu de journal humoristique aussi bien fait, tant pour le fond que pour la forme."<sup>(4)</sup>

---

(3) 1er Vol. No. 681, page 91.

(4) Id. No 3686, page 517.

Note de l'auteur. Philéas Gagnon oublie de mentionner que Berthelot avait fondé le *Canard*, et qu'en 1893 il était en société avec M. A.P. Pigeon pour la publication de ce journal.

Messieurs Edouard Montpetit et Alfred Bienvenu m'ont dit que Berthelot n'a jamais été remplacé. L'hon. Honoré Mercier, parlant de Berthelot m'a dit: "Il est malheureux que tant d'esprit soit perdu." M. Albéric Bourgeois fait dire à Baptiste dans la *Presse*: "Berthelot était un particulier qui s'efforçait de rendre la vie gaie pour tout le monde. Il avait de l'esprit plein ses poches. Il n'en est pas poussé d'autre de ce calibre-là".

—Si je te parle de Berthelot, Catherine, c'est pour te dire qu'on ne doit pas se fier aux papiers. Rapport qu'un bon jour ce farceur d'Hector avait fait publier son décès et tout le monde avait gobé la chose; mais quand les amis sont arrivés pour les funérailles, le défunt les attendait avec un De Kuyper, en manière de bouquet spirituel."

Le 27 juin, le 1er, le 4, le 9 et le 13 juillet, 1931, dans une série d'articles, parus dans la *Presse*, intitulée: "Hector Berthelot, l'ineffable humoriste ou le témoin goguenard et avisé d'un siècle qui s'en va," Gilles Reynald dit: "Berthelot était un fin type qui vous fait du reportage et de l'ironie aux dépens du Montréal fin-de-siècle, qu'il représente mieux que quiconque, avec son tempérament complexe, sa curiosité éveillée, sa gaieté sonore et communicative."

Berthelot ne flagellait pas seulement les fautes et les travers des politiciens mais aussi leurs injustices, sans craindre le tort que cela pouvait lui causer. Il avait l'hypocrisie, la lâcheté et la bêtise en

horreur. Renan voyait de l'infini dans la bêtise humaine. C'est évidemment un sujet inépuisable pour l'humoriste.

\* \* \*

Le 21 septembre, 1895, on lit dans le *Canard*: "Tous ceux que le *Canard* faisait rire se demanderont pourquoi ce joyeux messager leur arrive aujourd'hui en habit de deuil.

"C'est qu'il n'est plus celui dont la verve, la gaieté, la bonhomie, l'originalité, ont fait leurs délices depuis la fondation du journal.

"Hector Berthelot est mort dimanche, à cinq heures de l'après-midi. Nous ne parlerons ni de notre douleur, ni de la stupéfaction que cette nouvelle a causée à Montréal.

"Personne ne voulait croire que ce joyeux camarade, qui a toujours vingt ans pour le caractère et par l'enthousiasme, nous avait quittés pour toujours.

"Un jour à Paris, vingt-cinq journaux commençaient ainsi une notice nécrologique: "Henri Monnier est mort! qui donc nous fera rire?"

"Cette réminiscence revient volontairement sous notre plume, en pensant au disparu.

"Notre première idée avait été de raconter dans ces colonnes, témoins de tant de désopilantes fantaisies, l'incroyable carrière, dans ce siècle positif, de celui qui fut tout à la fois le plus bohème et le plus bourgeois des bourgeois, un artiste et un calculateur, un travailleur et un flâneur.

“Sans renoncer à notre idée qui sera un tribut payé à la mémoire de notre ami, nous devons remettre à plus tard, pour consacrer notre espace à la reproduction des articles élogieux de ses confrères.”<sup>(5)</sup>

## LA PATRIE

Un de nos camarades et confrères les plus populaires et les plus sympatiques vient de disparaître.

Hector Berthelot, le fondateur et l'incarnation du *Canard*, est mort subitement hier d'une maladie de coeur à son domicile, rue Ste-Catherine. Sa mort est un deuil pour toute la confraternité dans laquelle il ne comptait que des amis et dont il était un des doyens par ses 33 ans de service. Il a collaboré à tous les journaux de Montréal.

Mais c'est le *Canard* qu'il fonda il y a 17 à 18 ans qui fut réellement son oeuvre et dont le nom restera accolé au sien pour la génération actuelle. Dans cette feuille qui, après des péripéties diverses lui était revenue entre les mains il y a deux ans, il a développé librement les ressources de son esprit inépuisable et inimitable. Ses pochades innombrables avaient un cachet canadien unique qui leur donnaient une vogue incessante.

---

(5) Je ne cite que des extraits des journaux pour éviter les redites.

## LA MINERVE

Dimanche après-midi, est mort M. Hector Berthelot, une personnalité bien connue de tout Montréal.

Né aux Trois-Rivières, M. Berthelot était âgé de 53 ans et six mois. Après avoir terminé ses études il fit son droit et fut reçu avocat, mais il ne pratiqua jamais comme tel.

Il se lança de bonne heure dans le journalisme et collabora tour à tour à la *Minerve*, au *Monde*, à la *Patrie*, à la *Presse* et au *Star*.

Il débuta à Québec en 1862 au journal humoristique, la *Scie*, où son esprit fin et mordant se donna libre carrière.

Il y a 18 ans il fonda le *Canard*. Tout le monde a lu les charges originales et satiriques, où il aimait à flageller certains travers de la société et même les actes publics.

La devise de Triboulet: *Castigat ridendo mores* eut pu lui être parfaitement appliquée.

M. Berthelot était souffrant depuis trois semaines d'une angine qui a dégénéré en paralysie du coeur.

Dimanche le docteur Casgrain, appelé près de lui, le déclara perdu. À quatre heures et demie il reçut les derniers sacrements par le curé de Saint-Jacques, et à cinq heures il rendit le dernier soupir sans avoir un instant perdu connaissance.

M. H. Berthelot est décédé au No 1784 de la rue Ste-Catherine, chez M. A-P. Pigeon

Outre ses nombreux amis il laisse pour pleurer sa perte son frère, M. Louis Berthelot, ses soeurs, Mme Charles Lionais, Mme Jacques Lemoyne de Martigny et une autre soeur religieuse à la Congrégation Notre-Dame.

Au nombre des principales productions littéraires de M. Berthelot, citons ses chroniques du vieux Montréal dans la *Patrie*, son article nécrologique sur J-B. Rolland, dans la *Minerve*; ses *Mystères de Montréal*, le *Vrai Canard*; *Le Comte de Monto-Christin* et *Les Trois Moustiquaires*.

## LA PRESSE

Au point de vue simplement biographique, Berthelot, suivant ce qu'il écrit lui-même sur une page d'album, vit le jour le 4 mars 1842. Après un cours d'études fait, partie à Chambly, partie à Saint-Hyacinthe et partie au collège Sainte-Marie, il entra dans le journalisme pour n'en plus sortir que par la porte qui donne sur l'éternité.

C'est le moment de dire que chez Berthelot il y avait comme deux hommes placés aux antipodes l'un de l'autre, se manifestant tour à tour à une minute d'intervalle, ou, chose plus curieuse encore, agissant tous deux à la fois et imprimant à leurs actes communs un caractère tellement mêlé de sérieux et de comique qu'on ne pouvait que fort dif-

ficilement en saisir la portée exacte. Ainsi, frondeur en public de presque toutes les institutions séculaires, Berthelot dans l'intimité pratiquait plus encore qu'il ne professait à leur égard, un culte qui détonnait avec ses principes de la veille. Ennemi des rixes et des bagarres au point de les éviter et même de les fuir, il n'aimait rien tant que causer batailles et frémissait d'aise aux accents des fanfares guerrières. Tendre à pleurer devant une fleur fanée, il lui arrivait assez fréquemment, peut-être même plus souvent qu'à son tour, d'avoir la satire cruelle.

Qui plus que nous n'a senti en soi les impulsions de cette dualité que saint Paul constatait en lui-même. Berthelot les a éprouvées plus fortement, plus impérieusement que le commun des mortels; c'est à la fois l'explication et l'excuse de toutes les antithèses de sa carrière.

Bien de ses écrits lui survivront, notamment, les *Histoires du Vieux Montréal*, publiées dans la *Patrie*, il y a quelques années. Mais le plus typique de tous et le moins connu est celui qui, de sa nature devrait être le plus sérieux: son testament. Par un troisième codicile, qu'il intitule: *Archi Post-Scriptum*, il autorise ses exécuteurs testamentaires à payer une rasade de dix dollars chez Lumkin le jour de ses funérailles.

Le jour de l'inhumation est fixé à mardi. Le convoi funèbre partira de la résidence de M. Chs

Lionais, 675 rue Cadieux<sup>(6)</sup>, coin de l'avenue des Pins à 8 heures précises, pour se rendre à l'église St-Louis de France et de là au cimetière de la Côte-des-Neiges.

## LE MONDE

### *Les funérailles*

Peu de journalistes ont reçu des témoignages aussi empressés et aussi éclatants que notre cher camarade. Ce fut une manifestation sans précédent dans les annales du journalisme canadien.

Une foule, composée de confrères et d'hommes appartenant aux professions libérales, se groupait avant 8 heures ce matin devant la maison de M. Charles Lionais, beau-frère du disparu, qui avait pieusement recueilli la dépouille mortelle de celui qui savait si bien nous amuser tout en corrigeant nos vices et nos travers.

Le salon de M. Lionais, transformé en chapelle ardente exposait les restes périssables de notre grand satirique. À le voir doucement couché sur le capitonnage de satin blanc qui lui servait de lit funéraire, on eut cru que le cher défunt reposait tranquillement, faisant semblant de dormir afin

(6) A ce moment le nord de la rue Cadieux n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, un quartier juif. C'est mon grand-père, Hardouin Lionais, qui fit construire l'Académie St-Léon pour l'habiter, aussi la grande maison au coin de la rue Sherbrooke, où habita Honoré Beaugrand et la maison à quatre étages de mon père où Berthelot fut exposé. Cette maison a été démolie et remplacée par une maison de rapport, dont l'esthétique laisse à désirer.

de nous surprendre dans nos propos par une de ces saillies spirituelles dont il était coutumier. Il nous semblait à tous qu'un bon mot, une plaisanterie, un trait d'esprit allait jaillir de ses lèvres jointes et qu'un rictus inextinguible allait nous secouer tous.

Le soleil répandait sa douce gaieté sur le lugubre cortège. Rien ne pouvait être plus agréable à Berthelot que cette aimable complicité du ciel. N'a-t-il pas toujours recherché les antithèses et pouvait-on en rêver de plus violente que celle qui nous mettant un deuil au coeur nous y mettait en même temps un regain de vie dans cette saison automnale? Nous nous réservons de revenir sur cette cérémonie qui a consacré la valeur intellectuelle de l'un des nôtres.

Les journaux étaient représentés: le *Witness* par MM. Harper, Derome et A-G. Racey, la *Patrie* par M. Marc Sauvalle, rédacteur en chef; le *Star* par Charles Marcil; le *Réveil* par M. A. Filiatrault; la *Presse* par M. J. Helbronner, rédacteur en chef, messieurs H-D. Tétu, A. Marion et T. Côté; les *Nouvelles* par M. L-J. François; le *Monde Illustré* par M. Sabourin; le *Monde* par M. D. Poitras, directeur-gérant, M. D. Major, rédacteur en chef, M. H. Roullaud et M. G-E. Langlois, secrétaire de la rédaction.

\* \* \*

L'hommage rendu à sa dépouille mortelle fut grandiose, toute l'élite de l'époque suivit son cortège et tous les journaux s'y firent représenter. Ce

qui prouve combien il était estimé. Un soleil radieux éclairait ce cercueil qui renfermait un esprit qui avait tant rayonné.

À propos de son service anniversaire, la *Presse*, dans un article intitulé, "Hector Berthelot," disait: "durant le cours de cette année le souvenir de Berthelot est souvent revenu à la mémoire de ceux qui l'ont connu, souvent son nom a été jeté dans la conversation, et toujours ce retour vers les jours écoulés évoquait une joyeuse histoire ou une bonne action. Aussi ce matin, à la célébration du service anniversaire de notre excellent confrère et ami y avait-il une assistance nombreuse."

L'article fort long se termine ainsi: "La *Presse*, qui compta longtemps Hector Berthelot parmi ses écrivains, se fait un pieux devoir de donner un souvenir ému à celui dont la place est demeurée vide dans le journalisme canadien français."

L'oeuvre de Berthelot témoigne d'une vaste érudition et d'une grande indépendance d'esprit. Il avait un cerveau tentaculaire. Rien ne lui échappe des travers de son temps, des fautes et des injustices des politiciens. Ses satires n'épargnèrent pas les écrivains, même ceux qui furent ses amis. Dans sa carrière de journaliste humoristique il a prodigué son esprit sans relâche.

La gaieté et l'humour ne sont autre chose que la fierté du coeur unie à la vivacité de l'esprit. Un sourire comme une larme peuvent refléter la pensée et le coeur humain. C'est Anatole France qui

a dit si justement: "L'ironie c'est la gaieté de la réflexion et la joie de la sagesse." L'ironie est aussi l'élégance de l'esprit lorsqu'elle n'est ni sceptique, ni méchante.

Il y a une morale de l'ironie, elle nous fait voir les mensonges et les contradictions des sociétés et des individus, aussi l'opposition de la nature des choses et des conventions. C'est une claire vision du contraste des réalités et des apparences qui échappe à la plupart des gens. Peut-être est-ce mieux ainsi? Et c'est encore un nouveau sujet d'ironie. Avoir l'esprit critique n'est-ce pas posséder un certain don de discernement là où le sens commun confond?

Manier la satire comme l'a fait Hector Berthelot, ridiculiser les travers, les manies, les fautes d'une génération d'hommes publics, et ne laisser derrière soi ni colère, ni haine, c'est d'un esprit puissant, d'un cerveau pondéré.

Rieur incorrigible, il lui fallait de toute nécessité des victimes. Il les prenait partout et les railait sans merci, mais son ironie, le plus souvent était légère et ne causait pas de blessure profonde; il se contentait d'effleurer l'épiderme et savait garder un certain respect pour le caractère officiel de ses victimes, car il n'était ni méchant, ni vulgaire. Aussi la plupart de ceux qui ont subi quelques-unes de ses boutades ne lui ont-ils pas gardé rancune de sa verve gouailleuse. Ils étaient les premiers à rire, et plus d'un auraient bien voulu

passer sous "les fourches caudines" de l'éternel rieur, mais tous n'étaient pas dignes d'attirer l'attention de ce blagueur doublé d'un philosophe.

Ce qui frappe dans la correspondance de Ladébauche, dans les satires et la plupart des caricatures de Berthelot, c'est la solidité substantielle de sa verve railleuse. Elles semblent n'être écrites et dessinées que par jeu, mais il avait une rectitude de jugement et un sens de vision d'une acuité remarquable.

Quoique le journalisme ne fasse pas partie de la littérature, il me semble que le journaliste humoristique devrait y occuper une place toute aussi légitime que celle du philosophe pessimiste. La connaissance de la nature des choses n'engendre pas ordinairement l'optimisme. Tandis qu'apporter de la gaieté, dans un sourire faire oublier une larme, est d'un mérite inappréciable. "L'esprit ne court pas les rues." On a dit de Berthelot qu'il était "le seul humoriste vrai que le Canada français ait jamais produit."



## BIBLIOGRAPHIE

- Tissus et Nouveautés,  
 Liqueurs et Tabacs,  
 Le Prix-Courant,  
 Tales of a Tub,  
 Don Quichotte,  
 Revue de Métaphysique et de  
 Morale,  
 Le Soleil,  
 La Presse,  
 Esquisses Biographiques. Fasci-  
 cule No 6, Jean-Joseph  
 Girouard,  
 Le Pays,  
 Le Courrier de Montréal,  
 Le Canard,  
 Le Vrai Canard,  
 Le Grogard,  
 Le Violon,  
 L'Etendard,  
 Le Bon Vieux Temps,  
 La Patrie,  
 Les Trois Moustiquaires,  
 Les Amours d'un Conducteur  
 de Petits Chars,  
 Le Monde,  
 La Guêpe,  
 Le Courrier de Saint-Hyacinthe,  
 L'Ordre,  
 Le Bien Public,  
 La Minerve,  
 The Daily Star,  
 La Scie,  
 Le Carillon,  
 Le Fantasque,  
 Le Figaro,  
 Le Triboulet,  
 Le Fanal,  
 L'Eclaireur,  
 L'Echo du Peuple,  
 La Revue Canadienne,  
 Almanach des Adresses de  
 Lovell,  
 Les Mystères de Montréal,  
 Les Mystères de Paris,  
 Le Comte de Monto-Christin,  
 Dialogue des Morts,  
 Télémaque,  
 Bulletin de L'Union Allet,  
 Virgile Travesti,  
 Sagamos illustres,  
 L'Opinion Publique,  
 Novum Organum,  
 Le Courrier du Canada,  
 Causeries du Dimanche,  
 La Quotidienne,  
 Essai de Bibliographie  
 Canadienne,  
 Le Jugement Dernier,  
 Tartarin de Tarascon,  
 Le Nouveau Monde,  
 Le Journal des Trois-Rivières,  
 Punch,  
 Vie de Laurier,  
 Almanach du Peuple,  
 The Gazette,  
 Socialisation des Sentiments,  
 La Femme et l'Amour,  
 Le Bulletin,  
 Feuilles Volantes,  
 Les Histoires du Vieux  
 Montréal,  
 The Witness,  
 Le Réveil,  
 Les Nouvelles,  
 Le Monde Illustré,  
 Le Canada Revue.

## Appendice I

GÉNÉALOGIE DE L'HUMORISTE  
HECTOR BERTHELOT

- I—BERTHELOT CHARLES, négociant, fils de Claude-Denis Berthelot et de Marguerite de Saint-Saulieu. Né à Saint-Etienne-du-Mont, Paris, vers 1705, il épouse à Québec, le 26 septembre 1727, Thérèse Roussel, fille du chirurgien Timothée Roussel et de Catherine Fournier.
- II—BERTHELOT, CHARLES, marchand. Baptisé à Québec, le 8 novembre 1731, marié au même endroit, à Geneviève Channazors, le 18 octobre 1763.
- III—BERTHELOT, LOUIS DE GONZAGUE, né à Québec en 1777. Il épouse à Québec, le 19 septembre 1805, Marie-Angélique Cureux dite Saint-Germain, fille de Antoine Cureux, capitaine de vaisseau et de Marie-Louise Gouin. Le mariage fut célébré par Mgr Plessis. Assistèrent à la cérémonie, l'honorable Michel Amable Berthelot D'Artigny, oncle de l'époux, Joseph-Bernard Planté, beau-frère de l'époux, Pierre-F. Baillaigé, beau-frère de l'épouse et autres.
- IV—BERTHELOT, LOUIS FLAVIEN, né à Québec le 22 et baptisé le 23 février 1815. Il épouse à Québec, le 23 octobre 1839, Jane Mason, fille de William Mason et de Emilie Turgeon, soeur de Mgr Pierre-Flavien Turgeon, coadjuteur de Québec lequel "donna la bénédiction nuptiale."  
Issus de ce mariage:
- V (a)—BERTHELOT HECTOR, né aux Trois-Rivières, le 4 mars 1842. Célèbre humoriste canadien.
- (b)—EMILIE, mariée à Charles Lionais, architecte, ingénieur civil et ingénieur des mines.
- (b)—ADELE, religieuse de la Congrégation Notre-Dame.

- (d)—ALBINA, mariée 1<sup>o</sup>, à Xavier Lefavre de Québec; 2<sup>o</sup>, à Pierre-Jacques Le Moynes de Martigny, fils du docteur Charles de Martigny de Saint-Jérôme.
- (e)—ERNEST, mort à 19 ans.
- (f)—LOUIS, qui épousa Emilie Saint-Amand.

## NEVEUX ET NIÈCES DE HECTOR BERTHELOT

### ENFANTS DE EMILIE BERTHELOT ET DE CHARLES LIONAIS.

- I—HENRIETTE, mariée à Gustave-L. Tassé.
- II—LUCIEN, architecte et entrepreneur, marié à Alice Lalonde.
- III—EMILE, ingénieur électricien, marié à Antoinette Genand.
- IV—RENÉ, surintendant général du journal *La Presse*, marié à Alice Castonguay.  
*Enfant de Albina Berthelot et de Xavier Lefavre, Jeanne, qui réside à Ottawa.*  
*Enfant de Albina Berthelot et de Pierre-Jacques Lemoyne de Martigny.*  
Berthe, mariée à Pierre-Adolphe Masson.  
*Enfant de Louis Berthelot et de Emilie Saint-Amand.*
- I—VICTOR, marié à Hélène Latour. (1)
- II—BERTHE, mariée à Hector Cadieux.
- III—YVONNE, mariée à Bernardo Quintana.

---

(1) Avec Victor Berthelot s'éteindra la famille Berthelot, car il n'a pas d'enfant. Je n'ai mentionné que les neveux et nièces vivants.

*Appendice II*

## ARMOIRIES DU CANARD

(de Berthelot)



## SON BLASON

Ecartelé; au 1er de gueules à deux plumes d'oie en sautoir; au 2e d'or à un canard contourné d'argent nageant sur une onde d'azur; au 3e d'or à un canard volant d'argent; au 4e de gueules à deux fusains en sautoir. Timbré d'un moulin à vent d'argent chargé d'un jeu d'ails d'azur.

Devise: "S'agiter sans avancer."

NOTA. — Ces armoiries ne sont pas absolument conformes aux règles du blason. Soit que Berthelot ne les eut pas connues, ce qui serait bien pardonnable, soit qu'il les eut écartées délibérément pour donner plus de piquant aux emblèmes qu'il avait choisis."<sup>(1)</sup>

---

Note sur les armoiries de Hector Berthelot par M. Victor Morin, président de la section d'art héraldique de la Société historique de Montréal.

## INDEX DES NOMS CITÉS

- Addison (Joseph), 20  
 Allais (Alphonse), préface-  
 20-21-32  
 Angers (Hon. Réal-Auguste),  
 69-133-187-198  
 Anstey, 21  
 Aristophane, 21  
 Aristype, 20  
 Aubin (Napoléon), 217  
 Augé (Olivier-M), 148-149-153  
 Bacon (François), 104  
 Badeaux (Dr François), 30  
 Badeaux (Dr Georges), 30  
 Badeaux (Dr Georges-  
 Stanislas), 30-46-162  
 Badeaux (Joseph), 30  
 Badeaux (Pierre), 30  
 Baillaigé (G-F.), 29  
 Baillaigé (François), 28  
 Baillaigé (Jean), fils, 28  
 Baillaigé (Jean), père, 28  
 Baillaigé (Louis de Gonza-  
 gue), 27-29  
 Baillaigé (Théophile), 27  
 Baillaigé (Thomas), 28  
 Barbeau (Marius), 28  
 Barrie (Sir James), 21  
 Bayard, 102-144  
 Beaubien (Hon. Louis), 46-  
 204-206-207  
 Beaudry (Hon. Jean-Louis),  
 116-121-188  
 Beaudry, révérend, 197  
 Beaugrand (Honoré), préface-  
 31-71-116-122-129-133-148  
 180-188-197-224  
 Beausoleil (Cléophas), 41-149  
 Beausoleil (Dr J-M.), 135  
 Beauvais (J-A.), 150  
 Beef (Joe.), 121  
 Bégin, l'abbé, 103  
 Béliveau (Aimé), 178  
 Béliveau (Siméon), 178  
 Bellefeuille (E-L.), 47  
 Benoit (François), 199  
 Benoit (Michel), 32-214  
 Bergeron (G-H.), 189  
 Bergson (Henri), 21  
 Bernard, 147-148-149  
 Bernard (Tristan), 21  
 Berthelot (Adèle), 230  
 Berthelot (Albina), 231  
 Berthelot (Berthe), 231  
 Berthelot (Charles), 24-26-230  
 Berthelot (Claude-Denis), 24-  
 230  
 Berthelot (Dr Elzéar), 23  
 Berthelot (Ernest), 231  
 Berthelot (Emilie), 30-230  
 Berthelot (Geneviève), 30  
 Berthelot (Joseph-Amable),  
 26-27  
 Berthelot (Juge Joseph-Ama-  
 ble), 26-27-212  
 Berthelot (Louis), avant-propos-  
 36-222-231  
 Berthelot (Louis-Flavien), 26-  
 27-30  
 Berthelot d'Artigny (Hon.  
 Michel-Amable), 24-26-30-  
 230  
 Berthelot (Marcellin), 23  
 Berthelot (Marie-Émerance), 30  
 Berthelot (Victor), 231  
 Berthelot (Yvonne), 231  
 Berthelot d'Artigny (Adèle),  
 26  
 Bertrand, 165-166  
 Bias, 143  
 Bibaud (Maximilien), 102-103  
 104-105  
 Bibaud (Michel), 102  
 Bienvenu, 121  
 Bienvenu (Alfred), 218  
 Bisailon (Joseph), 150  
 Blake (Hon. Edward), 187  
 Blumhart (William), préface-  
 Boileau, 54  
 Bonpart (Adrien de), 132  
 Boucher (Cyrille), 169  
 Boucherville (Hon. Charles  
 Boucher de), 108-187  
 Boudrias (Dominique), préface-  
 132  
 Boulanger, général, 71  
 Bourbonnais (A.), 149

- Bourbonnière (Jules), 26  
 Bourgeois (Albéric), 195-218  
 Bourgeois (Juge J.-B.), 46  
 Bourgogne, duc de, 92  
 Bourgoïn (Magistrat Nazaire),  
 préface-150-188  
 Bowell (Sir William Mackenzie),  
 73-199  
 Breton (Pierre-Napoléon),  
 préface 32-121  
 Brisson (Dr Thomas-Augustin),  
 138-141  
 Brodeur (A.-S.), 195  
 Brown (Henriette), 98  
 Buies (Arthur), préface-21-31-  
 103  
 Burns, 162  
 Cadieux (Adolphe),  
 Cadieux (H.-C.), 121  
 Cadieux (Hector), 231  
 Cami, 21-75  
 Campeau (Michel), préface-  
 149  
 Capoul, 114  
 Carlyle (Thomas), 20-22  
 Caron (Sir Adolphe), 47-69-  
 70-187  
 Cartier (Jacques), 144  
 Cartier (Sir Georges-Etienne),  
 100  
 Casgrain (L'abbé Henri-  
 Raymond), 103-188  
 Casgrain (Pierre), 212  
 Casgrain (Dr Pierre-François),  
 212-221  
 Cassan (Vitel), 195  
 Castonguay (Alice), 231  
 Cervantès (Mignel de), 20-21  
 Champagne (Charles-Louis),  
 116  
 Champagne (E.-O.), 117  
 Champlain (Samuel de), 82  
 Channazors (Geneviève), 230  
 Chapleau (Sir Adolphe), pré-  
 face 27-67-72-107-173-187-  
 189-194  
 Chapleau (Zéphirin), 150  
 Chauveau (Hon. Pierre-J.-O.),  
 105-187  
 Charlebois (Charles-T.), 196  
 Charlebois (Joe.), 195  
 Charlebois (R.), 137  
 Chesterton (Gilbert-Keith), 21  
 Chevrier (G.-H.), 42  
 Chilon, 143  
 Christin (Alphonse), 149  
 Chrysostome, saint Jean, 69  
 Cizol (André), 121  
 Cizol (Pierre), préface  
 Cléobule, 143  
 Coderre (Dr J.-Eméry), 96-106  
 Codrus, roi d'Athènes, 102  
 Collins (John), 82  
 Cooper (Fenimore), 103  
 Cornellier (C.-A.), préface  
 Corriveau (Albert-J. de B.), 121  
 Côté (Thomas), 225  
 Courier (Paul-Louis), 20  
 Coursol (Charles), 26  
 Courteline (Georges), préface-  
 20-21  
 Crémazie (Octave), 102-103-  
 104  
 Crevier (Dr J.-A.), 149  
 Cureux (Antoine), 230  
 Cureux de Saint-Germain  
 (Marie-Angélique), 26-230  
 Curran (Juge J.-J.), 149-153-  
 197  
 Cusson, Mme, 121  
 Dalila, 143  
 Dansereau (Arthur), préface-  
 188  
 Dante, 93  
 Daoust (Charles), 165  
 Daoust (Emilien), avant-pro-  
 pos-153  
 Daudet (Léon), 40  
 David (Hon. L.-O.), 149-188-  
 192-194-197  
 Decelles (Alfred), préface-26-  
 31-48  
 Delille (L'abbé Jacques), 103  
 Derome (L.-J.-A.), 121-225  
 Desaulniers (Juge Gonzalve),  
 avant-propos-32  
 Deschênes (Georges Honoré),  
 72  
 Deschênes (Elie), 72  
 Desjardins (Dr E.), 203  
 Desmarteau (Charles), 184  
 Desnoyers (Juge Mathias C.),  
 120

- Desrosiers (Ernest), 150  
 Dessaulles (Louis-Antoine), 41-164-165  
 Dickens (Charles), 20  
 Diogène, 20-143  
 Drolet (Gustave), 46  
 Dubuc (Charlemagne), 47  
 Ducharme (Gonzague), 185  
 Du Guesclin (Bertrand), 143  
 Dufresne (J-B-R.), 150  
 Duhamel (Joseph), 46  
 Dumas (Alexandre), père 101  
 Duperrouzel, Mme, préface  
 Dupont, 167  
 Duquette (J.A.), 196  
 Durocher (Isidore), 121  
 Duverney (Ludger), 41-42-43  
 Edgar, 165  
 Erasme, 102  
 Erostrate, 102  
 Esclande, journaliste, 121  
 Eschine, 20  
 Evanturel (Eudore), 79-102  
 Evanturel (Hon. François), 102  
 Fabre (Mgr Charles-Edouard), préface-82-209  
 Fabre (Hon. Hector), 104  
 Faucher de Saint-Maurice (Henri), préface-31  
 Fauteux (Aegidius), avant-propos.  
 Fénelon, 92-100  
 Ferry (Jules), 82  
 Filiatrault (A.), 87-225  
 Fournier (Catherine), 24-230  
 Foursin (Pierre), 121  
 France (Anatole), 20-226  
 Franchère (Louis), 184  
 François (L.J.), 225  
 Fréchette (Louis), préface-31-79-104-121-188  
 Gagnon (Hon. Charles-Antoine-Ernest), 207-208  
 Gagnon (Philéas), 44-217  
 Galipault (Charles), préface  
 Gélinas (Evariste), 31  
 Genand (Antoinette), 231  
 Genand (Auguste), 47-169-170-171  
 Généreux, 172  
 Geoffrion (Alphonse), avant-propos  
 Germain (A.), 46  
 Girouard (Jean), 27-29  
 Girouard (Jean Joseph), 29  
 Gladu (V.), 46  
 Globensky (Arthur), 149  
 Godin, 55  
 Goldsmith (Oliver), 20  
 Gosselin (Léon), 42  
 Gouin (Marie-Louise), 230  
 Gourmont (Rémy de), 20  
 Graham (Sir Hugh), 121  
 Gravel (Mgr Alphège), 46  
 Grenache (Claude), 111  
 Grenier (Jacques), 149  
 Grenier (Wilfrid), 47  
 Gouin (Sir Lomer), 153  
 Goyette (Odilon), préface-137-138-140-141-142-146-147-150-151-153-154-156-157-158-163  
 Guibord (Joseph), 95-98  
 Gutenberg, 43  
 Guyau (Marie-Jean), 213  
 Haggart (Hon. John), 70  
 Hall, 198  
 Hamel (Mme Alphonse Hamel), 27  
 Hamel (Théophile), 27  
 Hamel (Mme Théophile), 27  
 Hamilton, journaliste, 174-175  
 Hardy (Edmond), 149  
 Harper (M.), 225  
 Hart (Bret), 21  
 Hébert (Philippe), 184  
 Heine (Henri), 20  
 Helbromer (Jules), avant-propos  
 Hicks (Seymour), 21  
 Holmes (Oliver-Wendell), 21  
 Holton (Hon. L.), 173  
 Homère, 82-102  
 Horace, 54-102  
 Houde (Fred), 133  
 Huot (Charles), 27  
 Huot (Philéas), 79  
 Hugo (Victor), 82-105  
 Hurteau (Alcide), 199  
 Innocent XIV, 127  
 Irving (Washington), 21  
 Jeannotte (Hormisdas), 145  
 Jenner, 97  
 Jerome (Jerome-K.), 21

- Joly de Lotbinière (Sir Henri), 187  
 Jones (Joseph), 120  
 Julien (Henri), 195  
 Juvénal, 20-102  
 Karr (Alphonse), 20  
 Labelle (Alfred), 196  
 Labelle (Mgr Antoine) dit le curé, 132-188-209  
 Labelle (Ludger), 107  
 Laberge (Dr Louis), 83  
 Lacombe (Patrice), 22  
 Lafontaine (Juge Louis-Hippolyte), 26-29-95  
 Laflamme (Rodolphe), 121  
 Lagrave (Louise de), 28  
 Lajoie (M. J.), 32-113  
 Lalonde (Alice), 231  
 Lamb (Charles), 20  
 Lambert (Gus), 192  
 Lanctôt (Juge Husmer), 32-133-180  
 Lanctôt (Médéric), 165  
 Langelier (Chrysostome), 86  
 Langevin (Sir Hector), 72-73-187-194  
 Langlois (Godfroy), 87-225  
 Lardner (Ring), 21  
 Larin (Frank), 150  
 Larivière (Hon. A-A-C.), 47  
 Larocque (Chevalier Alfred), 47  
 Larocque (Mgr Joseph), 46  
 Lartigue (Mgr Jean-Jacques), 28  
 Larue (Dr Hubert), 106  
 Lasalle (Lucien), 31-180  
 Latour (Hélène), 231  
 Laurier (Sir Wilfrid), préface-134-187-191  
 Lavallée (Calixa), 195  
 Lavigne, boucher, 112  
 Lavigne (Ernest), 32-52-112-113-133-134-180  
 Leacock (Stephen), 21  
 Leclaire (Henri), avant-propos  
 Lefavre (Jeanne), 231  
 Lefavre (Xavier), 231  
 Lefebvre (Frédéric), 32  
 Legendre (Napoléon), 103  
 Lemaitre (François), 217  
 Lemay (Pamphile), 188  
 Lemieux (Hon. Rodolphe), avant-propos 149-160-180  
 Lemoine (L'abbé Georges), 162  
 Le Moine (Sir James), 106  
 Léon XIII, 29-127  
 Lépine (Alphonse-Télesphore), avant-propos-32-62-180  
 Lessard (Joseph), 133-180  
 Letellier de Saint-Just (Luc), 108  
 Lévêque, 46  
 Lionais (Alfred), avant-propos  
 Lionais (Charles), 17-209-224  
 Lionais (Mme Charles), avant-propos-36-136-222  
 Lionais (Emile), 231  
 Lionais (Georges), 134  
 Lionais (Hardouin), 209-224  
 Lionais (Lucien), 231  
 Lionais (René), 231  
 Loranger (Juge Thomas-Jean-Jacques), 170  
 Lowell (James Russel), 21  
 Lucien, 21  
 Lumkin, préface, 223  
 Lusignan (Alphonse), préface-31-88  
 Lusignan (Antoinette), 88  
 Lycophon, 102  
 Macdonald (A-R.), 110  
 Macdonald (Félix), 110  
 Macdonald (Sir John), 31-100-108-111-116-187  
 Macdonald (W-C.) 110  
 Maire, journaliste, 41  
 Maisonneuve (Chomedy de), 82  
 Major (D.), 225  
 Marchand (Hon. Gabriel), 188  
 Marmette (Joseph), 103  
 Marcil (Charles), 172-225  
 Marion (A.), 32-121-225  
 Martigny (Dr Charles Lemoyne de), 231  
 Martigny (Berthe Lemoyne de), 231  
 Martigny (Mme Jacques Lemoyne de), 36-222  
 Martigny (Pierre-Jacques Lemoyne de), 231  
 Martineau (E-G.), 149

- Martel (Michel-D.S.), 114  
 Martel (Oscar), 114  
 Mason (Jane), 26-230  
 Masson (William), 26-230  
 Massicotte (Edmond-Zotique),  
 avant-propos-32-43-44-159  
 Masson (P.A.), 231  
 Masson (Mme P.A.), 231  
 Masson (Hon. Rodrigue), 46-  
 109-188  
 Mathieu (Arthur), 111  
 Mathieu (Edmond), 110  
 Mathieu (Euclide), 111  
 Mathieu (Juge Michel), 110-  
 111  
 Matte (Mme J.S.), 28  
 McGee (Thomas d'Arcy), 163  
 McManus, 37  
 McShane (Hon. James), 149-  
 197-200  
 Meehan, 163  
 Mercier (Félix), 108  
 Mercier (François), 108  
 Mercier (Hon. Honoré), fils,  
 218  
 Mercier (Hon. Honoré), père,  
 préface-47-72-73-80-91-  
 108-109-114-117-121-148-  
 150-171-188-192  
 Meunier (Charles), 150  
 Meunier (P.), 150  
 Mignault, curé, 46  
 Mignault (Dr Roch), 47  
 Milon de Crotone, 101  
 Molière, 21-104  
 Mondelet (Juge Charles-  
 Joseph), 98  
 Mondou, 55  
 Monnier (Henri), 21-65-219  
 Monnier (J.), avant-propos  
 Montaigne (Michel de), 20-102  
 Montferrand (Joe), 101-111-  
 143  
 Montpetit (Edouard), 218  
 Moreau (Pierre), 27  
 Morin (A.), 42  
 Morin (Victor), préface-232  
 Mosher (Austin), 180  
 Mousseau (Hon. J.A.), 187-  
 189  
 Mowat (Sir Oliver), 134  
 Murger (Henri), 35  
 Nantel (Guillaume-Alphonse),  
 180  
 Napoléon 1er (Bonaparte), 102  
 Nasby, 20  
 Nathan, 121  
 Nelson (Amiral Horace), 82  
 Néron, 82  
 Noël (Marcellin), 121  
 Normand (L.P.), 51  
 Nye (Bill), 21-182  
 Ollivon (Victor), préface  
 O'Meara (P.), 47  
 O'Reilly (Maurice), 121  
 Ouimet (Hon. Aldéric), 69-70  
 Ouimet (Hon. Gédéon), 27-  
 188-209  
 Ouimet (Télesphore), 84  
 Pagnuëlo (Juge Siméon), 153-  
 160  
 Papineau (Hon. Louis-Joseph),  
 95  
 Parent (G.W.), 180  
 Pasteur (Louis), 83  
 Patenaude (Louis-Napoléon),  
 121  
 Paul, saint, 223  
 Paulhan (Frédéric-Guillaume),  
 39  
 Payette (Louis), 152-161-163-  
 182  
 Pégon, 114  
 Périandre, 143  
 Perrault (Charles-O.), 112  
 Perrault (Jérémie), 111  
 Perrault (F.X.), 112  
 Perrault (Louis), 145-149  
 Phaneuf (G.E.), 150-192  
 Pie X, 127  
 Pierre, saint, 179  
 Pigeon (Albert), avant-propos-  
 32-62-184-214-222  
 Pittaeus, 143  
 Plamondon (A.), 27  
 Planté (Joseph-Bernard), 230  
 Plante, 21  
 Platon, 20-143  
 Plessis (Mgr Joseph-Octave),  
 230  
 Poirier (A-E), 32-149  
 Poitras (Denis), 225  
 Pomminville (François), 35

- Préfontaine (Raymond), avant-propos-153  
Proudhon (Pierre-Joseph), 20  
Provencher (Norbert), 28-31  
Quintana (Bernardo), 231  
Rabelais (François), préface-20-21-105  
Racette (François), 196  
Racey (A.G.), 195-225  
Racine (Pierre), 82  
Rainville (Juge Henri-Félix), 46  
Ramsay (Juge T.K.), 91  
Raphaël, 82  
Rathe, 21  
Régnier (Henri de), 37  
Renan (Ernest), 23-219  
Renault (Joseph-Edouard), avant-propos  
Reynald (Gilles), 106-218  
Richelieu, cardinal de, 82  
Rickett, préface  
Riel (Louis), 109-190  
Riendeau (Joe.), 121-149-150-161-184  
Rinfret (Hon. Fernand), 35  
Rivard (Pierre), 150  
Rivarol (Antoine de), 21  
Robb (William), 195  
Robert (Cyprien), 149  
Robidoux (E.A.), 149  
Rorbitaille (Hon. Théodore), 187  
Rolland (Hon. Damien), 47-177  
Rolland (Jean-Baptiste), 222  
Robert (Cyprien), 149  
Ross (Hon. J.J.), 109-187  
Rouer d'Artigny (Louis), 24  
Rouillard (J.B.), 87  
Roullaud (Henri), 215-225  
Rousseau (Jean-Jacques), 20  
Roussel, 32  
Roussel (Thérèse), 24-230  
Roussel (Timothée), 24-230  
Routhier (Juge A.B.), 104  
Roux (Dr Pierre-Paul-Emile), 83-84  
Roy (P.H.), 149  
Roy (Pierre-Georges), 24  
Royal (Hon. Joseph), 47-199  
Rumilly (Robert), 190  
Sabourin (Napoléon), 225  
Saint-Amand (Emilie), 231  
Saint-Ange (Marquis de), 121  
Saint-Hilaire (Elie), 72  
Saint-Jean (E.N.), 72-153  
Saint-Louis (Horace), 82  
Saint-Saulieu (Marguerite de), 24-230  
Salaberry (Mme Chateauguay de), 23  
Salisbury (Robert, marquis de), 82  
Samson, 101-143  
Sarrazin (Ferdinand Léon), 116  
Sartigny (Laura de), 113-128  
Sauvalle (Marc), préface-31-121-149-225-180  
Savary (Charles), 129  
Scarron, 102  
Scholl (Aurélien), 20  
Senécal (A.C.), 115  
Senécal (Eusèbe), 115  
Senécal (Hon. L.A.), 115-188-189-209  
Senécal (Louis-H.), 115  
Sévigni, Mme de, 82  
Shaeffer (Suzanna), 134  
Shaw (Bernard), 20  
Sicotte (Juge Wilfrid), 148-149  
Socrate, 19-143  
Solon, 143  
Sophocle, 81  
Sterne (Laurence), 20  
Sulte (Benjamin), préface-31  
Suzor (Colonel L.T.), 50  
Swift (Jonathan), 20  
Taillon (Hon. L.O.), 188-192-194-209  
Talbot, Bertrand, 165  
Tarte (Hon. Israël), 121-134-187  
Tassé (Gustave-L.), 231  
Tassé (Hon. Joseph), 91-133-135-187  
Tardivel (Hon. Jules-Paul), 88-180-187-202  
Têtu (H.D.), 225-180  
Thackeray (W.M.), 20  
Thalès, 143  
Therrien (Olaus), 32-184

- Thibault (Charles), préface  
67-121-130-131-132-149-  
175-189
- Thibaudeau, 172
- Thibaudeau (Hon. Rosaire),  
121
- Thiers (Adolphe), 76
- Thompson (Napoléon), 165-  
197
- Thompson (Toussaint), 121-  
165
- Tremblay (Ernest), 121
- Tremblay (Rémi), 87-121
- Trudel (Emile), 114
- Trudel (Dr E-H.), 113
- Trudel (Hon. F-X-Anselme),  
préface 49-88-113-114-117-  
120-123-127-128-129-130  
144-145-187-190-197-201-  
202
- Trudel (Tancrede), 113
- Turgeon (Emilie), 26-230
- Turgeon (Mgr Pierre-Flavien),  
26-27-28-230
- Turgeon (Hélène), 212
- Turgeon (Joseph), 212
- Turgeon (Mme Joseph-Ovide),  
212
- Turgeon (Louis), 27
- Turgeon (Oscar), 121
- Turgeon (Paul), 212
- Twain (Mark), préface-9-21
- Urbain IX, 127
- Vaillant, 24
- Vautel (Clément), 21
- Viau (Louis), 84
- Victoria Ie, reine d'Angleterre,  
65-177
- Villeneuve (Joseph-Octave), 200
- Villon (François), 104
- Virgile, 93-102
- Voltaire, 20-21-102
- Voyer (Pierre Voyer), 31
- Wallace (Clarke), 70
- Walpole (Horace), 36
- Ward (Artemus), 21
- Whelan (Patrick-James), 163
- Wodehouse, 21
- Wolseley (Général, vicomte  
Garnet-Joseph), 116
- Xantippe, 143
- Zangwill (Israël), 21



BIBLIOTHÈQUE  
SANT-SULPICE

3100 TOLIER  
309 LIO-TMAS

# TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface .....	7
Avant-propos .....	16
Introduction .....	19

## PREMIÈRE PARTIE: L'HOMME

Chapitre I: Hector Berthelot, ses ancêtres, ses alliés	23
Chapitre II: Ses Amis .....	31
Chapitre III: L'homme .....	34
Chapitre IV: Le Journaliste .....	41
Chapitre V: Berthelot interviewé .....	45

## DEUXIÈME PARTIE: L'HUMORISTE

Chapitre I: D'un journal à l'autre .....	51
Chapitre II: L'Humour de Berthelot .....	63
La journée de corvée .....	64
Ladébauche .....	65
Correspondance parisienne .....	66
Une épître de M. La Débauche .....	68
Correspondance de La Débauche .....	71
Le discours de la montagne des orangers .....	73
Au jugement dernier .....	75
Petites annonces .....	76
Couacs .....	76
La cane du Jardin Viger .....	77
Dialogues .....	80
Les noms historiques de Montréal .....	81
La plus grande découverte du siècle .....	83
Le bureau de déplacements .....	85

## Table des matières (suite)

	Pages
Association canadienne pour l'avancement de l'ignorance .....	88
Monsieur l'abbé Tise .....	89
Dialogue des Morts .....	92
Promenade aux champs Elysées .....	100
Biographies-Éclairs .....	106
Mort fictive de Berthelot .....	117
Quelques plaisanteries de Berthelot .....	130
Son fameux procès .....	137

### TROISIÈME PARTIE: LE CONFÉRENCIER

Conférence de Berthelot .....	159
-------------------------------	-----

### QUATRIÈME PARTIE: LE CARICATURISTE

Le Caricaturiste .....	187
------------------------	-----

### CINQUIÈME PARTIE: LE CHRÉTIEN

Sa Conversion et sa Mort .....	209
Bibliographie .....	229
Appendice I .....	230
Appendice II .....	232
Index des noms Cités .....	233

---

# TABLE DES GRAVURES

## HORS-TEXTE

	Pages
Hector Berthelot .....	4a
Sa Famille .....	22a

## CLICHÉS

Le Canard .....	53
Le Vrai Canard .....	56
Le Grognard .....	59
Le Violon .....	61
Conférence par Hector Berthelot .....	185
David et Goliath .....	193
Mariage de "L'Étendard" avec "La Patrie" .....	197
Chez le Meublier .....	198
Chez le Fripier .....	199
La Mairie .....	200
Allegorico Typo-Gravure, Le G. V. Trudel .....	201
Allegorico Typo-Gravure, M. J. Pistolet Tardivel ...	202
Allegorico Typo-Gravure, La Seringue Des Jardins	203

---



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE  
TRENTE MARS  
MIL NEUF CENT TRENTE-QUATRE  
POUR LES  
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE  
1735 RUE S. DENIS  
À MONTRÉAL  
PAR LES SOINS DE  
L'IMPRIMERIE MODÈLE LIMITÉE  
285 RUE DORCHESTER EST  
À MONTRÉAL.



## ERRATA

Avant-propos, lire M. Aegidius Fauteux, conservateur de la bibliothèque de Montréal.

Page 21 — Washington Irving, au lieu de Irving.

Page 24 — Michel-Amable au lieu de Joseph-Amable.

Page 26 — Marie-Angélique au lieu de Marie-Angèle.

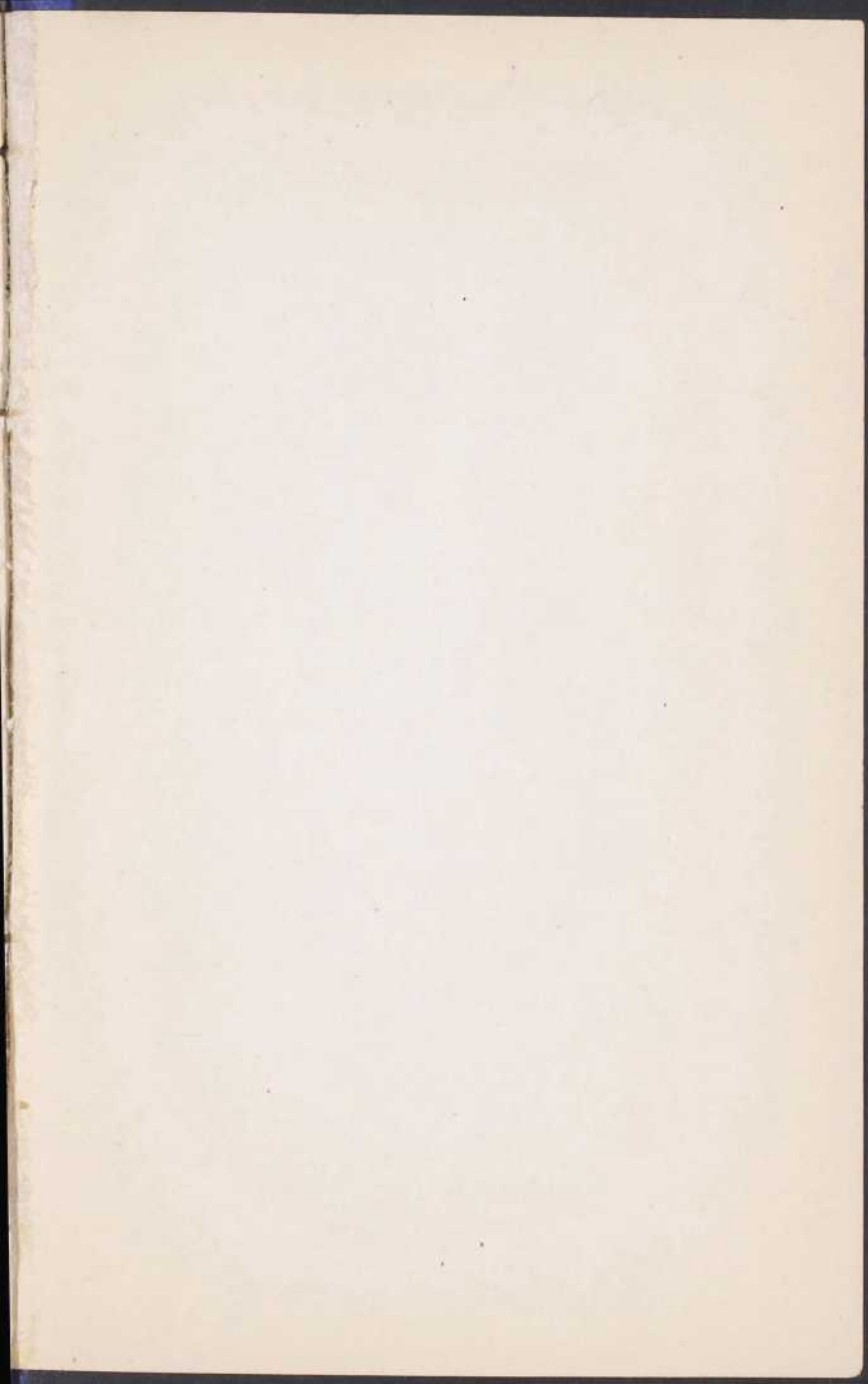
Page 40 — Lire penser au lieu de soupçonner.

Page 115 — Senécal au lieu de Sénécal.

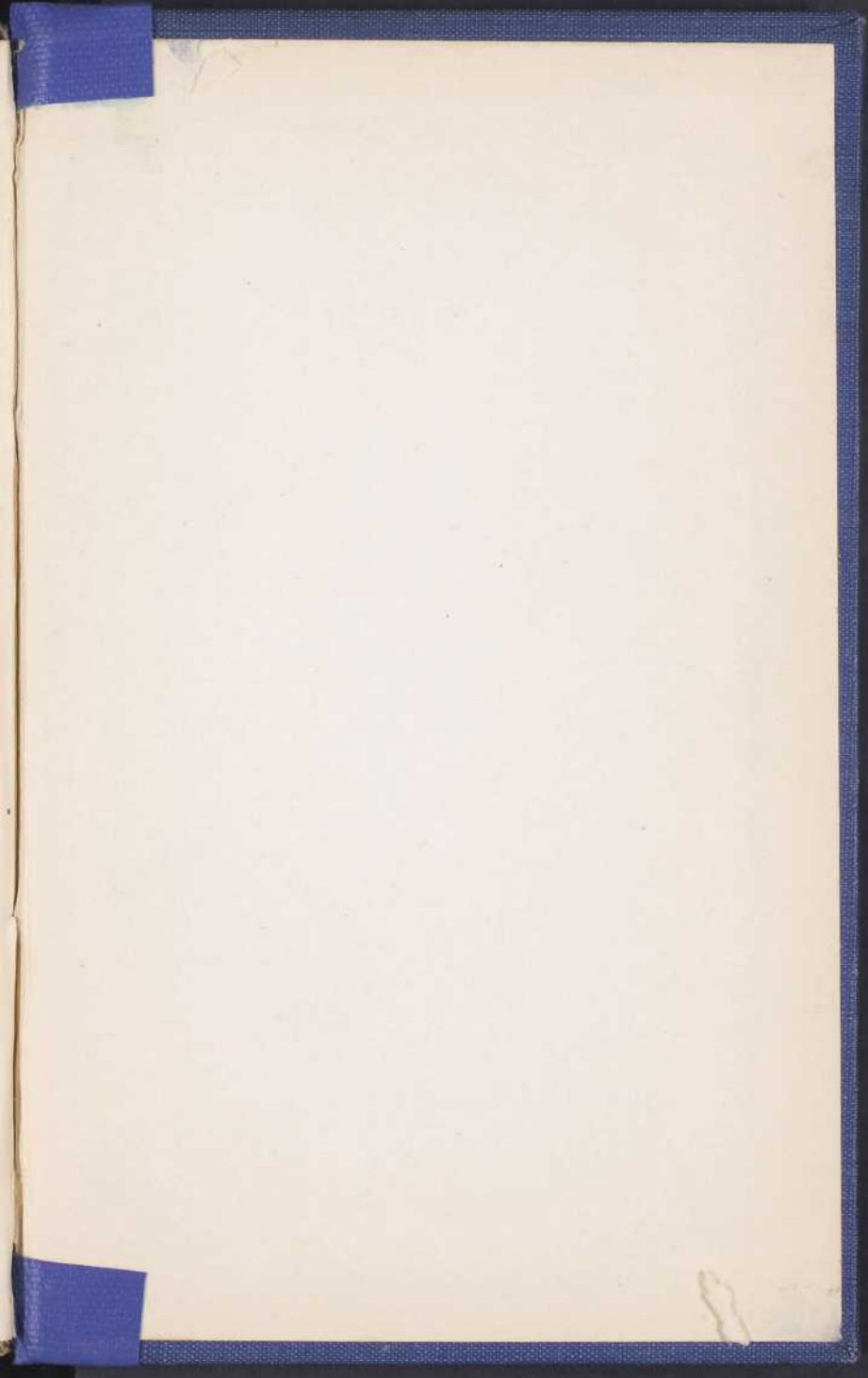
Page 140 — Lire qui me dit au lieu de que me dit.

Page 183 — Lire 1914 au lieu de 1874.

Imprimé au Canada sur  
papier fabriqué au Canada.



Tr. de la prof.



BNQ



000 405 107